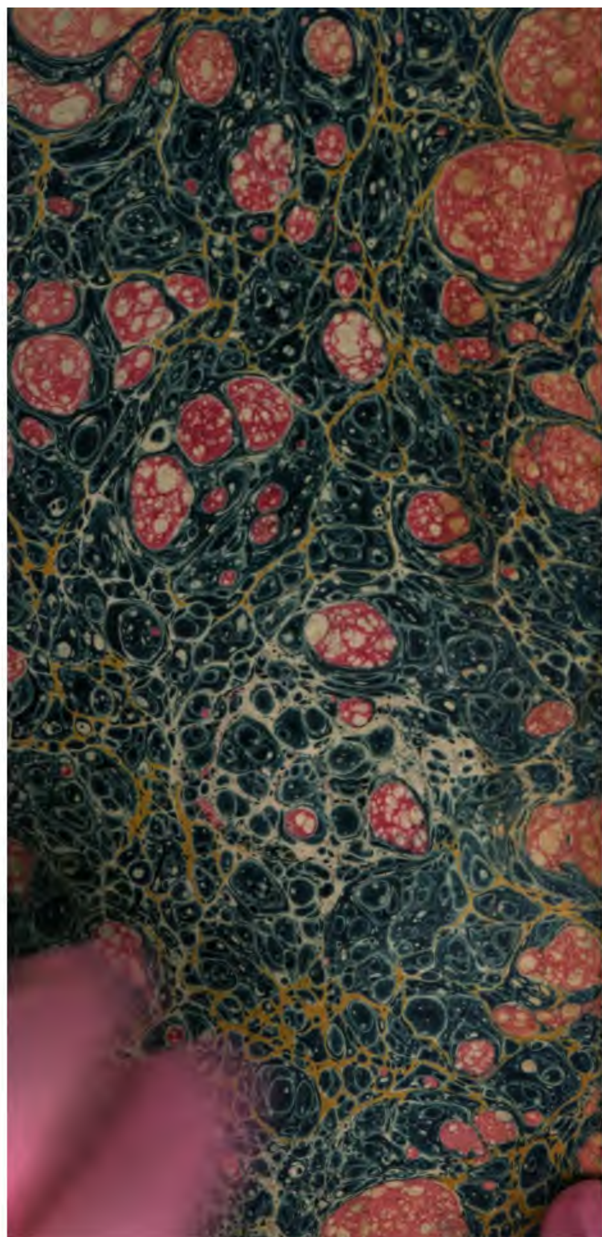

TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA



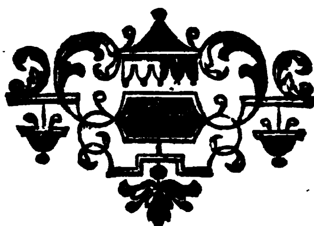
LA
RELIGION
DE
L'HONNÊTE HOMME.



LA
RELIGION
DE
L'HONNÊTE HOMME.

Par le Marquis CARACCIOLI.

Homo apoſtata vir inutilis, graditur ore perverſo.
Pravo corde machinatur malum, & omni tempore jurgia ſeminat.
Lib. Proverb. Chap. 6. v. 12. 14.



A PARIS,
Chez NYON, Libraire, Quai des Auguſtins, à l'Occaſion.

M. DCC. LXVI.
Avec Approbation & Privilége du Roi.





LA RELIGION DE L'HONNÊTE HOMME.

INTRODUCTION.

JE NE VIENS point ici dépouiller l'Univers des vertus qui l'ornent & qui l'enrichissent, répandre des soupçons téméraires sur des actions dont l'apparence n'offre rien que de louable & d'édifiant. Ne grossissons

point le nombre des vices & des erreurs, déja ſi multiplié; & croyons, pour l'honneur de l'humanité, que les hommes qui nous paroiſſent honnêtes & ſinceres, le ſont réellement.

J'aime à me perſuader que le ſpectacle de la vertu n'en eſt pas une ſimple repréſentation, & qu'il n'y a tant de perſonnes qu'on flétrit, que parcequ'elles ſont le triſte joüet de l'envie & de la malignité; & ſi je me trompe ſur ce point, je me félicite d'une auſſi heureuſe illuſion.

Mais il n'en eſt pas moins vrai, que la probité exige une multitude de devoirs, que l'on ne pratique pas communément,

& qu'on croit même étrangers à l'idée qu'on se forme de cette vertu ; il n'en est pas moins vrai que par-tout où il n'y a point de Religion, il n'y a qu'un masque de probité, qu'enfin la plûpart des lumieres sur cet article n'aient besoin d'être étendues.

On s'imagine, en effet, & sur-tout depuis la nouvelle Philosophie, qu'il suffit de ne pas faire tort à son prochain pour être réellement honnête homme; & à quoi réduit-on ce tort? A ne pas dépouiller nos freres de leur vie ou de leur bien. Je ne sais même si l'on est assez délicat pour comprendre la réputation sous l'idée de ce bien,

quoiqu'elle ſoit un tréſor plus précieux que toutes les richeſſes de la terre ; & mon doute eſt fondé ſur la malheureuſe facilité que je remarque chez preſque tous ceux qu'on appelle *honnêtes gens*, à médire, à calomnier, ou du moins à écouter volontiers les calomniateurs & à les croire.

Cependant la probité ne peut être reſtreinte de la ſorte, ſans être entamée dans ſon eſſence même, & ſans perdre ſes plus belles qualités. Il y a un pacte entre l'homme & Dieu, fondé ſur les intimes rapports de la Créature envers le Créateur, qui nous oblige, en tout tems, & avant tout autre devoir, à

rendre à l'Etre Suprême ce qui lui appartient; & qui ne nous engage à aimer nos freres & à les ſecourir, que parcequ'ils ſont, ainſi que nous, faits à l'image de l'Eternel, & deſtinés comme nous, à le ſervir & à le poſſéder.

Détachez cette idée de ce que vous appellez *probité*, & vous verrez que les hommes n'ont pas des motifs plus nobles, & des liens plus forts, que les bêtes mêmes, pour ne pas ſe nuire réciproquement; que leurs obligations reſpectives ne ſont que des devoirs de convention & de ſimple bienſéance; & que la convention n'étant qu'une choſe purement arbitraire, on ſe-

roit bien fondé à s'enrichir aux dépens de ſon prochain, ſuppoſé que toutes les Nations vinſſent à changer de ſyſtême, & à révoquer unanimement la Loi qui défend de voler.

Cette hypothéſe n'eſt point auſſi abſurde qu'elle paroît. L'hiſtoire nous apprend que les Lacédémoniens la réaliſerent en partie, en permettant le vol à tous ceux qui déroberoient avec adreſſe : & la raiſon nous enſeigne que tout ce qui n'a que les hommes pour appui eſt ſujet à varier ; & que les Loix ſeroient mobiles comme les ſaiſons, s'il n'y avoit un Légiſlateur ſuprême dont elles émanent, & qui les grava dans nos cœurs.

En effet, ſans Religion & ſans Dieu, tous les Gouvernemens, toutes les ſociétés, ne ſont plus que l'ouvrage de la force & de la tyrannie; nous ne ſommes nous mêmes que des bêtes enchaînées par d'autres bêtes, & conſéquemment nos maîtres ne peuvent être conſiderés que comme des lions, qui ont ſubjugué des loups, & qui leur ont donné pour regle leur caprice & leur inſtinct.

Il ne s'agit point ici d'hyperbole. Je n'emprunte ces réflexions que des incrédules eux-mêmes. Les uns en aſſurant que nous étions nés pour marcher à quatre pattes & pour brouter, les autres en ſoutenant qu'il n'y

a qu'une ame toute matérielle, qui périt avec nous, ne prouvent ils pas ce que je viens d'avancer? Oui je ne veux que leurs aveux, pour démontrer à toute la Terre, qu'une probité sans Religion n'est qu'un fantôme, qui n'a ni corps ni solidité.

En vain on me dira que nous sommes tous intéressés à ne pas faire aux autres ce que nous ne voulons pas qu'on nous fasse; que nos miséres & nos besoins nous sollicitent continuellement en faveur des malheureux: je répondrai toujours que ce lien n'est point assez fort, pour cimenter une probité sincere & durable; & qu'il suffira souvent d'être riche & puissant, c'est-

à-dire à l'abri des injures & des torts, pour oser, sans scrupule, écraser le prochain.

Les Chapitres que nous allons traiter étant le développement de ces premieres idées; je prie mes Lecteurs de vouloir bien les parcourir avec attention.

CHAPITRE PREMIER.

De l'intimité de la Créature avec le Créateur.

NOUS sommes infiniment moins à notre prochain & à nous-mêmes, qu'à l'Etre qui nous a formés. Aussi lui devons-nous des actes de reconnoissance & d'amour, sitôt que no-

tre raiſon commence à rayonner. Toute notre vie, fût-elle la carriere la plus brillante, ne mérite d'être citée qu'autant qu'elle ſe rapporte à Dieu.

Qu'apperçoit-on dans l'homme, qui ne ſoit un effet de la miſéricorde toute puiſſante & toute divine? Le limon dont il eſt formé, le ſoufle dont il eſt animé, l'air qu'il reſpire, la terre qu'il habite, les fruits dont il ſe nourrit, les animaux dont il ſe ſert; autant d'opérations de cette merveilleuſe Sageſſe qui ſe joue dans cet Univers, & qui ſeme la lumiere dans les Cieux, ainſi que la pouſſiere dans les champs. C'eſt elle qui répand dans nos vaiſſeaux cette liqueur

pourprée, qui circule ſans interruption; qui donne à nos fibres & à nos muſcles la force capable de digérer les alimens les plus ſolides & les plus groſſiers; qui tapiſſe notre eſtomac & notre cerveau de membranes propres aux opérations dont ils ſont chargés; qui communique à nos membres une élaſticité capable de ſoulager nos beſoins & de ſeconder nos volontés; qui environne notre eſprit de cinq ſens qui l'uniſſent à d'autres eſprits, & qui forment cette communication de paroles & de penſées que nous appellons *ſociété*; qui éleve notre ame juſqu'au trône éternel, en lui imprimant une idée de la Divinité,

en lui donnant pour essence la précieuse faculté de connoître & d'aimer, en l'invitant à un bonheur infini, par le moyen d'un culte merveilleusement établi.

Si cette même Sagesse n'avoit créé les hommes, que pour les réduire en poudre; si elle ne leur avoit donné ces desirs d'immortalité, qu'ils ne peuvent absolument étouffer, que pour les séduire & les amuser; son ouvrage étoit sans doute imparfait & vicieux, & nous avions droit d'accuser le Créateur lui-même, de ne nous avoir fait naître qu'à dessein de nous tromper : mais Dieu toujours semblable à lui, c'est-à-dire toujours sage &

toujours équitable, Dieu qui ne peut opérer le mal, ni induire en erreur, ne nous rend maîtres de la terre, que parceque nous sommes son Image; ne nous a remplis de l'amour de la justice & de la vérité, que parcequ'il a établi des Loix justes & vraies; ne nous a donné le desir de le posséder, que parcequ'il doit se donner lui-même réellement à nous.

Descendons jusqu'à l'homme, élevons-nous jusqu'à Dieu, & nous n'appercevrons entre ces deux êtres, quoique d'une nature si dissemblable, que des alliances & des rapports. La raison ne nous semble-t-elle pas une réverbération de la lu-

miere increée, le vouloir une émanation de ces volontés éternelles qui ont tout opéré, la mémoire une dérivation de cette puiſſance à qui tout eſt préſent, l'imagination un écoulement de cette fecondité qui engendre continuellement ſans s'épuiſer, l'ame le miroir même de cette divine eſſence qui ne peut ni ſe diviſer, ni augmenter, ni diminuer.

Si nous penſons, ſi nous parlons, ſi nous agiſſons, la Divinité éclatte dans nos penſées, dans nos paroles, dans nos actions, & il n'eſt pas beſoin d'études recherchées pour ſentir que c'eſt à ſon flambeau que nous allumons nos connoiſ-

ſances & nos perceptions. Ou ces genies ſublimes, ou ces philoſophes merveilleux dont l'univers admira les découvertes & les profondeurs, auroient-ils puiſé leurs treſors, ſi ce n'eſt dans cet abîme immenſe, la ſource de toutes les lumieres & de toutes les graces. Tout don vient de Dieu, dit l'Ecriture, & c'eſt dans cet Etre ſuprême que les payens mêmes trouvoient les vérités qu'ils croyoient trouver en eux. Les vertus ne ſont que des relations avec ſes divins attributs, que des imitations quoiqu'éloignées de la beauté de ſes perfections, & conſéquemment la probité n'eſt que la copie de ſon amour immenſe pour l'ordre & pour la juſtice.

Platon connut ſans le ſecours de la révélation, qu'il étoit un Etre unique, abſolu, tout puiſſant, dans lequel nous avions tous le mouvement & la vie, & qu'après la diſſolution de nos corps, nous devions aller lui rendre compte du bon ou mauvais uſage de ſes dons: & qu'entendoit-il par ces dons, ſi ce n'eſt cette impreſſion de vérité qui avertit le Sauvage ainſi que l'Européen de rendre un fidele hommage à l'Eternel, & de nous aimer reciproquement par rapport à lui; ſi ce n'eſt cette manifeſtation des œuvres divines, repandue ſur la terre & dans les cieux, & qui nous engage à reconnoître un pere tout

puiſſant, & à l'adorer; ſi ce n'eſt ce lien ſacré qui unit tous les hommes, & dont Dieu lui-même eſt le principe & la fin.

Le Créateur influe ſur ſes Créatures comme ſur des membres dont il eſt chef; & nous influons les uns ſur les autres comme ne faiſant tous qu'un ſeul & même corps, & n'agiſſant tous qu'en celui qui nous conſerve & qui nous meut. C'eſt cette double influence qui forme la ſociété, & qui nous oblige à n'en jamais violer les droits; influence dont on ſent intérieurement les effets, & dont on apperçoit au dehors la nature & la cauſe.

» Nous ne ſommes rien de
» nous mêmes, nous avons été

» cachés une éternité dans le
» néant avec l'impuissance ab-
» solue d'en sortir : l'œil de
» Dieu nous y a vus avant que
» nous fussions ; & sa voix, qui
» apelle ce qui n'est pas comme
» s'il étoit, nous a tirés du sein
» des ténebres pour nous faire
» jouir de sa lumiere. Ce pre-
» mier effet de sa misericorde
» a été enrichi d'une multitude
» de graces. Dieu ne nous a
» pas seulement faits de rien,
» il nous a choisis entre un nom-
» bre de créatures pour nous
» communiquer ses tresors, &
» enfin il a voulu que nous fus-
» sions cette personne particu-
» liere que nous sommes réelle-
» ment ; & cette élection du

» Créateur ne renferme pas seu-
» lement notre existence, mais
» encore toutes les qualités &
» circonstances qui entrent dans
» l'œconomie de notre être.
» C'est sa providence qui nous
» a destiné les parens dont nous
» sortons, le pays que nous ha-
» bitons, le siecle ou nous vi-
» vons; de sorte que nous fai-
» sons injure à la providence
» même, si nous n'en sommes
» pas satisfaits.

Ajoutez à ces traits, que ce même Dieu nous donne à tout instant le même être qu'il nous a donné une fois, en continuant à nous conserver. Nous ne subsistons ni par notre volonté ni par nos propres forces.

mais par la vertu ſeule de celui qui nous a produits. S'il retire ſa main ; nous tombons en poudre, & il ne reſte pas même la trace de notre exiſtence.

La révélation, comme une ſeconde création, eſt un autre lien qui nous unit à Dieu de la maniere la plus intime & la plus forte, & heureuſement nous connoiſſons cet ineſtimable bienfait. Notre Dieu n'eſt plus un Dieu caché, qui ne ſe fait voir qu'en énigme, & qui n'illumine que nos cœurs; mais c'eſt un Légiſlateur qui vient nous intimer lui même ſes volontés, & qui après nous avoir parlé, par le miniſtere des Patriarches & des Prophetes, dai-

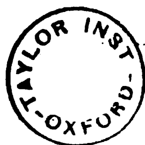
gne se revêtir de notre mortalité, devenir enfin notre frere, pour être notre Sauveur; c'est un pere qui donne sa vie pour ses enfans, & qui nous incorporant avec lui-même, nous remplit de ses graces, nous nourrit de sa chair & de son sang, & nous rend, selon l'expression de l'écriture, autant de *Christs*, par des onctions toutes divines: il est en nous, nous sommes en lui, & nous recevons tous de sa plénitude & de sa divinité, la gloire de lui être à jamais consacrés, au point que nos corps sont ses membres, nos cœurs ses temples, nos ames son sanctuaire.

Je demande maintenant, si

après tant de rapports & d'alliances avec Dieu, comme Créateur & comme Médiateur, nous pouvons abjurer la Religion & même l'oublier, ſans nous avilir, & même ſans nous dénaturer. Je demande s'il ne faut pas avoir fait divorce avec tous les ſentimens que le cœur inſpire, avec toutes les raiſons que l'eſprit ſuggere, pour ſe diſpenſer des devoirs envers Dieu, c'eſt-à-dire de ce qu'il y a de plus fortement imprimé dans notre ame, & de ce que toute la nature nous prêche & nous recommande. Il n'y a qu'une affreuſe perverſité, qu'une corruption étrange, diſons mieux, qu'une léthargie toute ſemblable à la ſtupidité

des bêtes, qui puisse nous détacher de Dieu, & nous empêcher d'appercevoir son action. Sa providence dans l'ordre de la nature, sa puissance dans l'ordre de la grace, font en nous & avec nous, mais d'une maniere libre, tout ce que nous opérons soit physiquement, soit moralement : le seul mal est la seule chose dont il ne peut être l'auteur, parceque le mal n'est qu'une privation de bien, qu'un défaut d'ordre, de même que les ténebres sont une privation de la lumiere.





CHAPITRE II.

Des liens de la Religion.

LA RELIGION étant un commerce entre l'homme & Dieu, qui nous ouvre après cette vie la carriere d'un bonheur ou d'un malheur éternel ; nous ne pouvons être Chrétiens ſans craindre & ſans eſpérer, c'eſt-à-dire, ſans reſſentir les deux impreſſions les plus capables de nous ébranler. Perſonne n'ignore que la crainte & l'amour ſont le premier mobile de toutes nos actions, & que nous n'agiſſons qu'à deſſein d'être heureux. Toute Créature, naturellement foible

foible & dépendante, se voit sous l'empire d'un Etre, dont l'idée lui cause des consolations ou des terreurs. On ne peut être indifférent sur cet objet, qu'en étouffant le cri de la conscience; & l'on ne peut étouffer ce cri, qu'en se faisant une violence infinie: d'où je conclus, avec tous les hommes raisonnables, qu'il n'y a rien d'aussi fort que le lien de la Religion, & qu'il faut absolument se dépouiller des sentimens dont nous sommes le plus affectés, pour secouer le joug du Christianisme, & pour embrasser le systême de l'incrédulité.

Cela est si vrai que toutes les Nations n'ont établi le serment,

comme le dernier sceau de la conviction & de la vérité, que parcequ'il est fondé sur la Religion : elles ont toutes senti qu'on ne pouvoit donner un plus sûr garant de sa parole & de sa fidélité, que le sacré nom de Dieu, & qu'on avoit droit de suspecter toute autre promesse, & toute autre protestation. Ainsi tous les peuples de la terre, & dans tous les tems, viennent s'unir à moi, pour prouver que rien n'est aussi fort que le lien de la Religion.

Nous ne devenons ni amis, ni époux dès l'âge de cinq à six ans; & la Religion, dès-lors, s'empare de nos ames & remplit nos cœurs. Nous sommes encore dans notre premiere en-

ſance, qu'on nous apprend à lever nos foibles mains vers le Ciel, qu'on nous fait répéter des formules de prieres, qu'on accoutume nos eſprits à adorer celui qui les a créés. Nos parens ne ceſſerent de nous avertir des obligations de notre Baptême, & nous eumes le bonheur de nous connoître Chrétiens, lorſque nous ne ſavions encore que bégayer ; tous nos ſens furent autant de voix qui nous inſtruiſirent de la Religion, autant d'agens qui l'incorporerent avec nous mêmes.

Si les premieres habitudes ſont les plus difficiles à déraciner, ſi elles paſſent en nature comme on n'en peut douter ;

quelles revolutions chez un homme qui se dépouille du christianisme, après en avoir été, pour ainsi dire, imbibé? Il faut endormir une conscience qui ne cesse de crier; captiver une ame qui ne cherche qu'à s'élancer; braver la colere d'un Dieu qui menace, mépriser sa bonté, regarder comme imbécilles ou comme imposteurs les parens qui nous éleverent, les maîtres qui nous instruisirent, l'Eglise entiere comme une société de fanatiques & d'insensés; il faut être anti-chretien dans le sein même du christianisme, vivre en étranger au milieu de sa propre nation, abjurer intérieurement des usages qu'on pra-

tique, proſcrire des loix qu'on obſerve, paſſer ſes jours avec des perſonnes dont on déteſte les maximes, ne plus reconnoître d'autre Dieu, qu'un être chimérique formé par les préjugés & par les paſſions, d'autre ame que la matiere, d'autre éternité que le néant; & ſi l'on en vient à cette affreuſe extrémité, quelle peine aura-t-on à violer les droits de l'humanité? Il n'y a point de lien humain, fut-ce celui de fils, ou de patriote, auſſi fort que le lien de la religion, parceque tous les hommes enſemble ne peuvent exciter notre crainte ou notre amour, comme un Dieu qui

punit & qui recompense éternellement.

On me dira que les vérités de la Religion n'étant que des préjugés, on n'en est plus affecté pour peu qu'on veuille raisonner. Mais avons nous vû jusqu'ici que nos Philosophes modernes malgré leur air triomphant & leur ton impérieux, ayent fait une demonstration contre la Religion ? Avons nous vu, qu'ils ayent repandu sur nos saintes obscurités une lumiere capable de les dissiper. Ils ne proposent que des doutes; & tous ces doutes ne roulent que sur l'incompréhensibilité de nos mysteres: comme si dans toutes

les opinions possibles à l'égard de la Divinité, il n'y avoit pas une multitude innombrable de difficultés qu'on ne peut ni concevoir, ni définir; comme si la nature même ne présentoit pas journellement à nos yeux des phenomenes & des prodiges, dont toute la philosophie ne sauroit rendre raison, comme si nous n'étions pas nous mêmes un assemblage inexplicable de merveilles.

Je ne crois pas qu'on puisse produire une objection plus pitoyable, que celle qui attaque la Religion par rapport à ses mysteres. Eh! comme nous l'avons dit dans *l'Univers énigmatique*, quelle est la substance

ſpirituelle, ou matérielle, qui ne renferme des myſteres ? Notre raiſon ici bas offuſquée par le nuage des corps, n'entrevoit que des écorces & des ſuperficies, & elle ne manque jamais de s'égarer, ſi elle n'eſt guidée par la foi.

Prononçons donc à la ſuitte de ces réfléxions, avec la confiance qu'inſpire la vérité, qu'on ne ſe dépouille point de la Religion parcequ'elle eſt un prejugé ; mais parcequ'on fait divorce avec la raiſon, parcequ'on écoute des paradoxes & des ſophiſmes dont la nouveauté ſéduit. Quiconque rentre en ſoi-même & s'analyſe, conſerve précieuſement les dogmes de la

Religion comme des verités auxquelles l'esprit humain n'eut point de part, & qui sont parfaitement analogues à la nature de nos ames. On sent, lorsqu'on s'interroge ; que les hommes créés à l'image de Dieu ne peuvent subsister qu'en lui, & qu'ils lui doivent des actes continuels de reconnoissance & d'amour ; on sent que tous les liens de la chair & du sang n'étant qu'accidentels & momentanés, ils n'ont ni la force, ni la durée des liens qui nous unissent à Dieu.

Par la Religion nous tenons à cette éternité qui n'a point eu de commencement & qui n'aura jamais de fin, nous com-

muniquons avec ces eſpaces immenſes & infinis qui n'ont rien de corporel, nous nous repandons dans ces regions intellectuelles où la juſtice habite & regne eſſentiellement, nous tenons à cette chaîne de miracles & de propheties qui remontent juſqu'au premier inſtant de la création, nous ſommes en ſociété avec tous ces Martyrs & ces Docteurs qui nous ont tranſmis la foi, avec tous nos peres morts dans la même croyance que nous profeſſons, nous participons à toutes les priéres de l'Egliſe qui milite, à toutes les expiations de celle qui ſouffre, à toutes les joies de celle qui triomphe; nous uniſſons nos

espérances aux desirs de tous les fideles répandus sur la surface de cet Univers, & nous attendons avec eux la vie du siécle futur. Nous sommes attachés à notre Prince, comme à l'image de Dieu, à nos freres, de quelque Nation qu'ils soient, comme à des Membres de Jesus-Christ.

Où trouver des liens aussi forts! La mort même, qui nous délie de tout engagement, ne fait que resserrer les nœuds de la Religion. C'est alors que nous sommes unis à la miséricorde de Dieu, ou à sa Justice, plus que notre ame ne l'est à notre corps.

Ainsi nous avons droit d'as-

ſurer que tout homme qui rompt ces liens, n'aura pas de peine à rompre ceux qui conſtituent la ſociété. Je ne prétends point parler ici de ces fautes de fragilité, qui n'éteignent point la Foi, quoiqu'elles nous éloignent de Dieu ; mais de cette révolte contre ſon culte & contre ſa Loi, qui nous détache entierement des vérités ſaintes, & qui nous les fait regarder comme des fables & des abſurdités : & je répete qu'on fait moins d'efforts pour manquer aux devoirs de pere, de citoyen & d'ami, que pour arriver à cette apoſtaſie. On ſe dépouille de la reconnoiſſance en manquant à ſon bienfaiteur, de la charité en ne ſou-

lageant pas ſon prochain, de la probité en faiſant tort au moindre des mortels; mais on ſe dépouille de tout ſoi-même en méconnoiſſant Dieu, parcequ'il n'y a rien dans notre ame & dans notre corps, qui ne ſoit ſon bienfait & ſon ouvrage.

Auſſi regarde-t-on, avec raiſon, le ſerment comme le contrat le plus ſacré, & le parjure comme le comble de la ſcélérateſſe & de l'impiété. Oui le monde, tout irréligieux qu'il eſt, n'a pu encore ſe dépouiller de l'horreur naturelle qu'on doit avoir pour quiconque oſe prendre fauſſement Dieu à témoin, & s'étayer de ſon nom vraiment formidable, pour en impoſer.

CHAPITRE III.

De la nécessité d'un culte, & de son unité.

JE ne veux que la Philosophie des Payens, pour prouver qu'il est aussi impossible aux hommes de vivre sans Religion, que de respirer sans le secours de l'air. Ces Payens bien moins éloignés de la vérité, que nos Philosophes modernes, étudierent la nature de notre ame ; & après avoir reconnu qu'elle étoit essentiellement indestructible, ils conclurent qu'elle devoit un hommage à Dieu, & que ses hommages devoient se manifes-

ter à raiſon des ſens qui nous environnent, & qui ſouvent nous dominent. De là vient que preſque tous leurs ouvrages ſont remplis de nos obligations à l'égard de la Divinité, & que les Grecs & les Romains s'abandonnerent à mille ſuperſtitions. Ils ſe trompoient dans les conſéquences; mais ils partoient d'un bon principe.

Ariſtote avertit les Rois que rien ne leur importe plus *que d'être religieux*, parceque les peuples recevront comme juſte, tout ce qui émane d'un Prince remplit de piété; & parcequ'ils n'oſeront rien entreprendre contre celui qu'ils ſauront être ſous la protection du Ciel.

Zaleuque met à la tête de ses Loix le précepte d'être religieux envers les Dieux, & d'en produire extérieurement des actes.

Sophocle dit que la piété n'a pas été produite par l'invention des hommes; mais qu'elle est descendue du Ciel, qu'elle est Fille du Souverain des Dieux, exempte par sa nature de la vieillesse & de l'oubli, & que nous ne sommes nés que pour l'honorer.

La source de la justice est dans la nature, dit Ciceron, & non dans l'opinion; & la Loi n'est autre que l'esprit de Dieu même, qui nous a été donnée pour adorer l'Etre Suprême.

Mecene donne pour conseil à Auguste, de veiller toujours à la conservation de la Religion & d'un culte unanime, d'être sévere envers ceux qui voudroient y apporter quelque changement; non-seulement pour attirer sur lui la faveur du Ciel, *& parceque ceux qui manquent au plus essentiel des devoirs n'en respecteront aucun autre*, mais parceque l'irréligion entraîne le renversement des Loix, les séditions, les complots, les conjurations & tous les désordres les plus pernicieux aux Gouvernemens.

Mais qu'avons nous besoin de citations pour autoriser une vérité dont la preuve existe dans

notre propre cœur. Quel est l'homme qui ne sente qu'il vient de Dieu, qu'il doit retourner à Dieu, & que sa vie conséquemment ne peut appartenir qu'au Créateur? Quel est l'homme qui ne connoisse sa dépendance & sa foiblesse, qui ne soit dans le cas de craindre & d'espérer, & qui ne recourre en conséquence au Tout-Puissant pour réclamer son appui! Ame, raison, conscience; autant de moniteurs qui nous rappellent à Dieu, & qui nous conjurent de l'honorer. Que ne dirois-je point ici des dangers & des malheurs qui nous environnent, & qui forcent l'homme le plus impie à invoquer l'Etre Suprême! Il n'y a

personne qui ne leve les mains vers le Ciel, lorsqu'il se voit en péril. Eh! par quel prestige ne serions nous religieux qu'au sein des dangers! Le Seigneur n'est-il pas toujours le même, & ne sommes nous pas toujours aussi foibles & aussi impuissans?

Enfans d'un pere charnel, nous naissons charnels; notre ame enveloppée dans les sens ne peut se passer de leur ministere. Il nous faut des objets sensibles qui aident notre foi, qui nourissent notre espérance, qui reveillent notre amour. La Religion de la terre doit avoir des symboles, des ombres, des énigmes qui fixent les hommes, & qui les instruisent.

On ne ceſſe de dire que la vraie pieté doit être dans le cœur ; qu'on peut être homme de bien, & même bon chretien, ſans recourir à toutes les dévotions, ſans ſe faire un monſtre d'un vain diſcernement de viandes, dont la ſanté peut ſouffrir. Mais ceux qui tiennent ce langage ne pèchent-ils pas autant contre l'eſſentiel, que contre l'extérieur ; glorifient-ils Dieu dans leurs corps & dans leur eſprit : captivent-ils leurs paſſions & leurs deſirs, rempliſſent-ils les devoirs de Pere, de Maître, d'Epoux, d'Homme public, de Chretien ; en un mot, préferent-ils Dieu à leurs interêts, à leurs plaiſirs, à leurs

penchans. Cependant voilà l'essentiel de la Religion, que les ennemis du culte exterieur ne cessent de vanter ! D'où il faut conclure, qu'on ne s'éleve contre les dehors de la pieté, que pour en annéantir l'esprit. On ne s'avise gueres d'attaquer la profession extérieure de la Religion, lorsqu'on tient intérieurement à ses préceptes, & à ses maximes. Eh ! quel seroit le culte sans exterieur, s'écrie l'immortel Massillon ! on se convertiroit sans donner des marques de conversion ; on aimeroit Dieu, sans jamais oser manifester cet amour ; on pratiqueroit la vertu, & l'on craindroit d'en inspirer le goût.

D'ailleurs la même loi qui nous oblige de croire de cœur, ne nous ordonne-t-elle pas de confesser de bouche, de donner des marques éclatantes de notre foi, & pour rendre gloire au Seigneur, & pour ne pas cacher ses dons, & pour exciter tous les temoins de sa misericorde à le benir, & pour ne pas retenir la vérité dans l'injustice, & pour édifier nos freres, & les animer à la vertu, & pour confondre les impies, & les forcer à conclure qu'il y a encore de la vertu sur la terre.

Mais ce qu'il y a de plus singulier, dit encore Massillon, c'est que ceux qui crient le plus contre le culte extérieur, l'exi-

gent plus que personne des serviteurs de Dieu, c'est qu'ils sont les premiers censeurs de leur piété, c'est qu'ils publient tous les jours qu'on canonise à bon marché ceux qu'on met au nombre des saints.

S'il n'y avoit point de culte dans l'univers, à quelles marques distingueroit-on le Chretien, de l'Idolatre, & quels seroient les bons exemples qu'on donneroit à son prochain. Retranchez le culte, & bientôt la vertu ne sera plus qu'un nom, & les hommes comme les bêtes se livreront à des passions effrénées. Est-on faché de ce que nous ne vivons pas à la maniere des Sauvages? Il paroit qu'on ne crie

contre le culte, que pour nous conduire jusqu'à cette dégradation ; encore ces Sauvages donnent-ils des signes de Religion...

A-t-on oublié que notre Corps, ainsi que notre Ame, est l'ouvrage de l'Eternel, & que tous les ouvrages de Dieu n'existent que pour le benir. Aussi le Prophete invite-t-il toutes les Créatures jusqu'aux êtres même inanimés à louer le Seigneur. Nos yeux, n'en doutons pas, nous furent donnés pour contempler le Ciel, nos mains pour les lever vers ce Trône de justice & de miséricorde, & il n'y a pas une fibre en nous, qui ne doive hommage

au Dieu qui l'a formée. Tous mes os treſſailleront de joie, s'écrie David, au ſouvenir des bienfaits de l'Eternel.

La terre eſt couverte de monumens qui dépoſent en faveur du culte, qui en font voir la néceſſité; & ce n'eſt pas connoître l'homme, que de croire qu'il peut vivre ſans donner des Actes extérieurs de Religion; ſelon les circonſtances & ſes beſoins, il s'humiliera, il ſe proſternera, il ſe macérera, parceque malgré ſon orgueil, il ne peut s'empêcher de reconnoître ſa foibleſſe & ſon impuiſſance, parcequ'il ne peut s'empêcher de craindre un pouvoir qui eſt au-deſſus de lui, & dont il ſent l'influence.

Aussi pouvons nous dire à ce sujet, que personne ne connoit moins le cœur humain, que nos Philosophes modernes ; tandis que le plus simple Catéchisme, en nous traçant nos devoirs, parle infiniment mieux que tous leurs écrits. Ils ont entassé sophisme sur sophisme, & il en résulte qu'ils n'ont d'autre langage que celui des passions.

Si l'on abuse de l'extérieur, & si ceux qui paroissent le pratiquer le plus fidelement, sont quelques fois les plus vindicatifs, les plus avares, les plus menteurs, les plus médisans ; c'est qu'on abuse des meilleures choses. Mais ce n'est pas le culte extérieur qui conduit par lui-

même à ces abus & à cette hypocrisie. S'il faut supprimer toutes les choses dont on abuse, il faudra supprimer la société même, & s'interdire la parole, parcequ'on jure, & parcequ'on calomnie. La meilleure maniere de condamner les abus, c'est de montrer, par son exemple, le véritable usage des choses dont on abuse.

Eh! pourquoi le zéle contre les abus est-il une satyre éternelle contre la vertu même? On attaquera sans cesse publiquement, ouvertement la Religion par des railleries, des blasphêmes, des impiétés, & l'on ne pourra opposer à ce torrent de maux, des exercices extérieurs de piété: il

faut, continue Maſſillon, que le cœur ſoit bien corrompu, l'eſprit bien aveuglé pour s'en ſcandaliſer. Quand le culte extérieur ne feroit qu'une réparation publique faite à Dieu, des outrages des impies, il feroit infiniment néceſſaire & précieux ; & c'eſt ce qui doit nous engager à regarder ces Monaſterres où la ferveur ſe ſoutient encore malgré le relâchement introduit de toutes parts, comme des archives de piété, qui vangent la Religion de ſes pertes.

Je ne ſuis point étonné de voir des incrédules, c'eſt-à-dire ces hommes ſans principes, s'élever contre le culte que nous

professons; mais je ne puis comprendre qu'il y ait des Chrétiens qui désapprouvent les marques extérieures de notre croyance. Le Christianisme n'est-il donc pas l'ouvrage d'un Dieu fait homme, qui s'est rendu sensible parmi nous, qui a institué des Sacremens sensibles, & qui nous a ordonné de jeûner, de prier & de nous mortifier? L'Evangile, qu'on cite à tout propos pour s'autoriser à ne point pratiquer les Loix de l'Eglise, ne nous apprend-il pas qu'on devient semblable aux Payens, lorsqu'on n'écoute pas cette même Eglise; ne nous annonce-t-il pas l'institution de l'Eucharistie, comme une merveille ineffable qui doit

continuellement se renouveller; le Baptême, comme un sceau qui doit s'imprimer sur tous ceux qui sont Chrétiens; la sucession des Apôtres, comme une autorité toujours visible, & qui doit se perpétuer jusqu'à la fin des siécles. Toute la vie de Jesus-Christ fut un ministere extérieur; & des Chrétiens qui se glorifient d'être ses disciples & ses enfans, voudroient une Religion qui n'eût ni Temples, ni Autels: disons mieux, une Religion absolument invisible. Quelle absurdité! Nous n'aurions eu à ce prix, ni Saints, ni Martyrs.

Je sais avec M. Fleury, que l'avidité de certains Religieux a

ſouvent fait diſparoître l'eſſentiel du Chriſtianiſme, pour lui ſubſtituer des dévotions frivoles plus propres à endormir les pecheurs, qu'à les reveiller de leur aſſoupiſſement ; je sais, qu'on a ſouvent fait un trafic honteux, de ce que la Religion avoit de plus ſacré : mais je sais en même tems que tous les Conciles n'ont ceſſé de tonner contre ces écarts, & qu'il n'y a que les Déiſtes, & les Proteſtants, parce qu'ils ſont de mauvaiſe foi, qui s'efforcent de faire retomber ſur la Religion même, des ſcandales qu'elle anathématiſe.

Nos Philoſophes ne déſirent l'abolition du culte extérieur,

que parce qu'ils ſentent très bien que cette revolution ſeroit l'annéantiſſement des vertus chretiennes, qu'ils trouveroient en conſéquence des filles & des épouſes diſpoſées à ſe livrer à leurs mauvais deſirs, & que le vice leveroit le maſque impunement. Un confeſſeur gêne la conſcience d'une femme qui ſeroit tentée de ſuccomber, un jour de fête la rappelle à ſes devoirs, & voilà, n'en doutons pas, ce qui incommode Meſſieurs les Déiſtes, & ce qui les irrite contre la Religion, & contre ſes Miniſtres. Voilà l'origine de leurs déclamations éternelles contre les exercices de piété. Sans cela leur indifference à

l'égard de toutes les Religions, les mettroit dans le cas de ne pas s'embaraſſer ſi l'on eſt Athée, Muſulman, ou Chretien. On ne punit pas l'homme qui ne va point à la meſſe, qui ne frequente point les ſacremens, qui ne jeûne pas; & ce ne peuvent être conſequemment que les motifs dont je viens de parler, qui revoltent ſi fortement les incredules contre le culte extérieur; d'où j'infere que ce culte eſt vraiment néceſſaire, & que ſon extinction détruiroit l'ame de la Religion.

Nous avons tous beſoin d'être excités par des fêtes, remués par des cérémonies. C'eſt une perſpective qui nous rapproche de

Dieu, qui nous donne une idée de la Jerusalem celeste, qui nous détache des objets corporels. Si la Religion a peine à se soutenir, malgré tous ses dehors qui nous engagent, que deviendroit-t-elle isolée & cachée dans le cœur de chaque particulier ? Une confession est souvent un moyen qui change le pecheur, un jubilé une occasion de restitutions, un sermon un sujet de conversion. On perdra bientôt de vue le Paradis & l'Enfer, si l'on n'en entend plus parler, & il n'y aura plus de frein pour arreter les hommes vicieux.

Si l'Eglise n'eût eu la sage précaution de déterminer dans

le cours de l'année, des jours de jeûne, & d'abstinence; qu'est ce qui eut jeûné ? qu'est-ce qui se fût mortifié ? Le monde tout plongé dans les sens, n'auroit-il pas fait disparoître l'obligation indispensable où nous sommes tous de faire pénitence, & les preceptes de l'Evangile ne seroient-ils pas tombés dans l'oubli. Le culte extérieur est la marque la plus sensible de l'amour de l'Eglise pour ses enfans.

Quant à l'unité de ce culte, notre seule inconstance en prouve la nécessité. Je ne veux que les égaremens de ce siécle pervers, que tous les differens sistêmes de nos Philosophes mo-

dernes, pour démontrer que s'il n'y a pas un ſeul & même culte, il y aura autant de Religions que de perſonnes; & les uns, en conſéquence, blaſphêmeront ce que les autres adoreront; & Dieu verra les plus horribles actions qu'on lui offrira comme l'encens le plus pur.

Quand on lit le *traité de l'Opinion*, ouvrage diviſé en ſix volumes, & vraiment curieux par les différentes matieres qu'il traite, on voit que ſi les hommes n'ont pas une autorité qui les fixe, leur croyance n'eſt qu'un amas de rêveries & de préjugés; on voit que tout ce qui ne tient point à la Religion Catholique n'a ni durée ni ſolidité: on voit

que toute la Philoſophie livrée à elle-même, n'eſt capable que de s'égarer, & qu'il n'y a point d'extravagances que les Philoſophes n'aient enſeignées.

La vie eſt ſi courte, l'eſprit de l'homme ſi ſujet à l'inconſtance & à l'erreur, qu'il nous falloit une Religion de conviction & d'autorité. Or nous trouvons ces deux avantages dans le centre du catholiciſme. La Foi y eſt étayée par des faits qu'on ne peut conteſter; & la ſoumiſſion y eſt ordonnée par un Tribunal qu'on ne peut méconnoître. Quelle tranquillité d'avoir au milieu des opinions & des erreurs qui couvrent la ſurface de la terre, une lumiere toujours

visible & toujours la même, qui fixe & qui conduit. Le Saint Siége que nous nous glorifions de reconnoître & de révérer comme le centre de la vérité & de l'unité, est notre étoile polaire. C'est delà que partent ces rayons qui nous illuminent, & qui n'arrivent point jusqu'à ces sectes séparées, dont le fanatisme est la régle, & l'obstination la Loi.

Nous ne croyons que ce que les Apôtres croyoient, & les Apôtres n'ont rien enseigné, que ce qu'ils avoient appris de Jesus-Christ. Il convenoit sans doute que l'Eglise n'eût point le sort des autres sociétés, & que les hommes destinés à un même bonheur, eussent un même Evan-

gile & une même Loi. Si la vérité est une, comme personne n'en doute, le culte doit être un; & cette unité nous représente l'être suprême que nous adorons.

Notre Religion ne consiste pas dans de simples cérémonies qu'on peut abolir ou changer; mais elle contient des dogmes & des Sacremens qui forment son essence, & que Jesus-Christ lui-même a établis comme les seuls moyens de salut. *Quiconque ne croira pas sera condamné. Si quelqu'un n'écoute pas l'Eglise, il sera regardé comme un payen.*

Concluons d'après toutes ces réflexions, que si le culte est né-

cessaire, comme nous l'avons prouvé, on ne peut le rejetter sans manquer au devoir le plus essentiel; & que s'il doit être un, on ne peut regarder indifférem-ment toutes les Religions, sans outrager celle qui est la seule conséquente & véritable. Concluons que l'honnête homme étant celui qui remplit tous ses devoirs; on cesse absolument de l'être, lorsqu'on méprise les plus importantes obligations.

CHAPITRE IV.

Il n'y a que la Religion Chrétienne qui puisse honorer Dieu.

CE seront ici les Deistes eux-mêmes, qui vont nous prouver

qu'on ne peut honorer Dieu, qu'en étant Chrétien. Sans doute ces MM. vont être étrangement surpris de se voir au nombre de ceux qui soutiennent les droits du Christianisme ; cependant cette vérité n'est pas moins certaine que sensible. Entrons en matiere, & goutons tout le plaisir de voir nos incrédules établir eux-mêmes les plus fortes preuves de notre croyance. Ceci mérite toute l'attention du Lecteur, comme un argument à la portée de tout le monde, & que j'ose dire être neuf.

Les Déistes ne cessent de répandre de toutes parts, *que tous les hommes ensemble ne peuvent honorer Dieu, que tous les cultes*

n'ont point en eux-mêmes de quoi fixer l'attention d'un Etre infini & éternel; & voilà précisément ce qui releve notre foi sur les débris de toutes les autres Religions, ce qui en fait connoître tout le mérite & toute la nécessité; car Jesus-Christ Dieu & homme tout ensemble ayant donné un prix infini au Christianisme, comme en étant le principe & la fin, nous sommes assurés que nos adorations & nos hommages tirent toute leur vertu de son auguste médiation, & deviennent conséquemment agréables à Dieu. Ainsi toute Religion détachée de celle de Jesus-Christ, est une Religion insuffisante, sans ame & sans vie,

une Religion incapable d'obtenir la moindre grace du Ciel, & cela eſt ſi vrai, que tous les Juſtes de l'ancien Teſtament appartenoient à la Loi nouvelle.

Il n'y a donc que Jeſus-Chriſt qui pouvoit ſanctifier notre culte, le rendre digne de la complaiſance & des regards du Tout-Puiſſant, & qui par l'union ineffable des deux natures, pouvoit ſatisfaire d'une maniere infinie, reconcilier la Créature avec le Créateur, & nous élever juſqu'au Trône des miſéricordes. Dieu ne voit dans nos hommages que ſon propre fils, & par cette raiſon il nous exauce & il nous pardonne; d'où nous devons conclure, & les Déiſtes avec

nous s'ils veulent être une fois conséquents, que le Christianisme seul renferme tous les caracteres du vrai culte, qu'il est l'unique & seule Religion, capable de nous unir à Dieu, & que sans lui nous n'avons ni secours à attendre, ni Ciel à espérer; que sans lui nous marchons dans les ténebres, & que nos meilleures actions sont absolument inutiles : *Je donnerois tout mon bien aux pauvres*, dit l'*Apôtre*, *je livrerois mon corps aux flammes*, & *tout cela ne me serviroit de rien*, *si je n'ai la charité*. Et quelle est cette charité ? sinon cet amour de Dieu, fondé sur celui de Jesus-Christ, & qui ne se trouve que dans le sein de

l'Eglise Catholique, centre d'unité & de vérité.

Il seroit facile de prouver la Religion Chrétienne par les argumens que ses différens ennemis emploient pour la combattre & pour la renverser. Qui se seroit attendu que la plus forte objection des Déistes contre le Christianisme tourneroit si victorieusement à son avantage! C'est ici qu'on peut bien dire, que le pécheur est tombé lui-même dans le piége qu'il vouloit tendre aux autres. Les Déistes ne prévoyoient pas qu'en combattant la Religion Chrétienne, ils l'établissoient; & voilà comment Dieu se joue des hommes, & fait servir leur incrédulité mê-

me à l'accompliſſement de ſes deſſeins.

Quant à ceux qui prétendent que toutes les Religions honorent également Dieu, ils doutent de la venue du Meſſie, ou ils en ſont convaincus; & dans l'un & l'autre cas, rien de plus facile que de leur démontrer leur erreur. On ne peut conteſter la vérité de l'incarnation, qu'en niant des faits plus clairs que le Soleil; & l'on ne peut confeſſer Jeſus-Chriſt, ſans reconnoître que ſa médiation eſt abſolument eſſentielle pour être ſauvé, & qu'il ſeroit mort envain ſi la Religion Chrétienne n'étoit pas néceſſaire; mais qui oſera le dire & le penſer, ſi ce n'eſt cette troupe

d'eſprits forts qui écrivent & parlent à l'aventure, parcequ'ils n'ont ni lumieres ni principes.

La ſcience du Chrétien eſt la ſeule qui apprend à l'homme à ſe connoître : elle le place entre une baſſeſſe & une élévation, d'où il apperçoit ſes humiliations & ſes grandeurs; & c'eſt ce juſte milieu qui nous empêche de nous dégrader & de nous enorgueillir. Nous demandons comme ne pouvant rien, & nous agiſſons comme pouvant tout; nous vivons comme tenant à Jeſus-Chriſt par l'efficace de ſon ſecours, & à nous-mêmes par notre coopération à ſa divine volonté.

Il n'y a donc que la Religion

Chrétienne qui puisse honore Dieu; de sorte que c'est le plus horrible des blasphêmes de la mépriser ou de l'outrager; & qu'est-ce qui ose blasphêmer, si ce n'est l'homme, qui cessant d'être homme, devient un monstre dans la société.

CHAPITRE V.

La Religion Chrétienne est attestée par les Payens mêmes.

QUI croiroit que le Christianisme aujourd'hui combattu par les Chrétiens, trouve des preuves en sa faveur, dans le sein même de l'antiquité profane. Mais comme cette vérité consiste

ſiſte en des faits : expoſons-les aux yeux de nos lecteurs.

Beroſe parle du déluge univerſel dans les termes de Moyſe ; Abydenus rapporte l'hiſtoire de l'Arche, qui ſauva du déluge les hommes & les animaux ; & l'on trouve chez toutes les Nations le récit de ce grand événement, ainſi que la deſcription d'un âge d'or, d'airain & de fer.

Platon, en peignant un juſte par excellence, dit, qu'il doit s'attendre à être attaché à une croix.

Calcidius, Philoſophe, parla d'une étoile, qui annonça la naiſſance d'un Dieu ; Phlegon, d'une éclipſe, qui couvrit de ténebres la face de l'Univers ;

Macrobe, du maſſacre des enfans par Herode.

Les Romains attendoient un renouvellement prédit par leurs Sybilles, ces propheteſſes qu'on n'a pu juſqu'ici définir ; & Celſe & Julien l'Apoſtat convenoient eux-mêmes, que Jeſus-Chriſt avoit guéri les malades, rendu la vue aux aveugles.

Tibere propoſa au Sénat de mettre Jeſus-Chriſt au rang des Dieux.

Tacite, oui Tacite lui-même, ne peut s'empêcher d'avouer, malgré ſon mépris ſouverain pour les Juifs, qu'ils avoient de très grandes idées de la Divinité: il parle ailleurs du ſiége de Jéruſalem, & il dit formellement

qu'on vit dans les Cieux des armées étincellantes, & que le Temple fût tout à coup environné de feu, & qu'on entendit une voix plus qu'humaine, qui disoit que les Dieux étoient tombés. Treize cens mille Juifs périrent pendant ce siége, & accomplirent en cela les terribles propheties de Jesus-Christ.

Titus confessa lui-même après l'éclatante victoire remportée dans cette occasion, qu'il n'avoit été que le ministre de la vengeance divine. Il eut beau crier en voyant le Temple en feu : *sauvez la merveille de l'Univers*, tout fut consumé, parcequ'il avoit été prédit qu'il n'en resteroit pas pierre sur pierre.

Pline écrivit à Trajan en faveur des Chrétiens, & leur épargna bien des vexations.

Constantin abjura le paganisme à la vue d'une croix miraculeuse qu'il apperçut dans les airs, quoi qu'en dise un Poète historien ; & dès le premier âge du Christianisme, on vit disparoître les idoles, les amulettes, les talismans, les charmes, les enchantemens, les divinations.

Seneque & Lucrece lui-même, parlent d'un embrasement général qui viendra dissoudre l'Univers.

Je pourrois ajouter ici qu'Horace en attribuant à l'adultere tous les malheurs qui affligeoient les Romains ; que Ciceron en

déclarant que rien n'approchoit plus les hommes de Dieu, que le plaisir de faire du bien; que Virgile en disant, que tout étoit plein de Dieu, qu'il devoit naître un enfant merveilleux, destiné à pacifier l'Univers & à le rendre heureux; que Perse en prouvant la futilité des choses humaines; que Seneque en exaltant la providence; & Marc Aurele en recommandant la retraite, la patience, la sobriété; je pourrois ajoûter dis-je, que tous ces personnages sont autant de panégyristes de la Religion Chrétienne, autant de Prédicateurs de la morale Evangélique.

D'ailleurs qui est-ce qui ne sait pas que ces mêmes Payens furent

presque tous persuadés d'une autre vie, & qu'ils observerent un culte criminel à la vérité, mais qui condamne ces petits hommes téméraires, dont les efforts tendent à nous dépouiller de toute idée de Religion.

L'incrédule est vraiment un corps étranger à tout l'Univers. La vie animale, les plaisirs sensuels, la terre, le Soleil, l'indépendance, l'ingratitude, toutes les passions, voilà son espérance, sa Religion, son Dieu. Mais avec de tels principes, comment ne s'établit-il pas maître de l'Univers; que ne s'en dit-il le créateur & le moteur: l'un ne sera pas plus fou que l'autre; & même à bien le prendre, c'est se

croire Dieu, que de n'en point admetre, que de ne point reconnoître parmi les hommes d'autres lumieres que les siennes propres; que de s'annoncer dans la société comme le seul oracle qui soit infaillible, que de vouloir tout assujettir à sa maniere de penser; car il n'y a que Dieu seul qui ait droit de captiver nos intelligences, & de commander à nos esprits. Si nous ne nous étendons pas davantage sur les témoïgnages des Payens; c'est que le chapitre d'un volume *in-douze*, ne permet pas de rapporter ce qui pourroit former un *in-folio*.



CHAPITRE VI.

Le Déiſme eſt anathématiſé de toutes les Nations.

IL eſt ſans doute curieux de voir la Religion de nos Philoſophes, qui ſe prétendent très-honnêtes gens, proſcrite chez tous les peuples de l'Univers.

Quel eſt le pays en effet, où l'on ne donne des marques extérieures de piété, où l'on n'obſerve un culte, où les hommes n'annoncent pas par des mouvemens ou des ſignes, la dévotion qui les pénetre & qui les anime? Les uns ſe proſternent devant le ſoleil, & l'invoquent,

comme leur pere & leur maître, & les autres se frappent & poussent des cris effrayans à la vue des symboles qu'ils adorent.

Les Chinois, ces personnages lettrés, que les nouveaux Philosophes citent à tout propos, ont par-tout des temples & des monumens de Religion; les Turcs, que nous appellons les héros du bon sens, ont des mosquées qu'ils fréquentent avec assiduité, & des ministres qu'ils réverent comme les interprétes de Dieu; tout le monde connoit les Bonzes & les Dervichs; tout le monde sait que les Brames ont leurs Fakirs; & il n'y a point de voyageur attentif qui n'ait démêlé jusque chez les Sauvages, des gri-

maces & des contorſions qui dénotoient une pratique extérieure de Religion.

Ainſi le Déiſte qui ſe fait une loi de ne point rendre d'hommages à Dieu, de ne point l'invoquer, eſt plus barbare, que les barbares mêmes, qui conçoivent au milieu de leurs ténebres, qu'il y a un être ſuprême, & qu'il doit être extérieurement révéré.

Ainſi le Déiſte eſt une eſpèce de monſtre qui n'a que lui-même pour exemple & pour appui dans ce qui concerne nos devoirs les plus eſſentiels; & l'on ne voit pas quelle différence peut ſe trouver entre un Déiſte de cette ſorte, & un Athée. N'eſt-ce pas la même choſe en effet de regar-

der la divinité comme une idôle, ou de n'en point admettre?

Eh! Quoi nous refuſerons à Dieu, ce qu'un fils doit à ſon pere, un ſujet à ſon Roi, un vaſſal à ſon Seigneur, un domeſtique à ſon maître, un fermier au propriétaire. Nous croirons avoir de la probité, c'eſt-à-dire cette vertu, qui nous oblige à l'obſervation de tous les devoirs envers les hommes, & nous penſerons que nous en ſommes diſpenſés à l'égard de Dieu, quoiqu'il ſoit plus pere & plus maître que perſonne? *Nemo tam pater quam Deus*, dit Tertullien.

Il faut que les Déiſtes, iſolés comme ils ſont au milieu d'un monde qui les condamne, ayant

en un mot contre eux le témoignage de tous les siécles & de toutes les Nations, s'imaginent avoir seuls la raison en partage. Mais ceci n'est-il pas la preuve la plus sensible d'une présomption désordonnée & d'une véritable folie. Comment l'Univers âgé de six mille ans, n'avoit point vu de Sages jusqu'à ce jour, & des hommes qui méprisent les Loix les plus sacrées, devoient l'instruire & l'éclairer !

Comment le Dictionnaire de Bayle, cette fondriere d'horreurs & d'impiétés, d'où nos Philosophes ont tiré tous leurs paradoxes & tous leurs blasphêmes, étoit destiné à remplacer l'Evangile éternel, & à nous tenir lieu

de régle & de loi. Ici l'indignation s'empare de l'ame, la raison frémit, & la plume tombe des mains.

CHAPITRE VII.

De la définition de l'Honnête Homme.

UN Honnête Homme, selon toutes les notions, selon le sentiment des Payens mêmes, est un homme qui satisfait exactement à tous ses devoirs : & il ne s'agit pour nous en convaincre que d'analyser ce qu'on entend par les mots d'*homme* & d'*honnête*; entrons en matiere.

Si je n'apperçois de l'homme que sa superficie, c'est-à-dire,

cette forme extérieure qu'il me présente, une tête, un tronc, des mains & des pieds ; je ne le distingue presque pas des animaux, & je me persuaderois en quelque sorte, qu'il n'a pas d'autres fonctions à remplir que celle de boire & de manger. Mais si je leve cette premiere écorce, que de merveilles qui me ravissent & qui m'étonnent ! Ce n'est plus cette masse de chair dont je ne voyois tout à l'heure que des muscles & des cartilages ; ce n'est plus cette substance matérielle, qui me sembloit sujette à la corruption ; mais un être dont le corps n'est que l'enveloppe ; un être qui aime, qui hait, qui délibere, qui choisit,

qui combine, qui invente, qui s'éleve au dessus de lui-même & de tout ce qui l'environne pour atteindre jusqu'à des espaces immenses & des nombres infinis; un être, dont le génie crée des prodiges, & que les facultés multiplient, quoiqu'il soit absolument indivisible; un être essentiellement spirituel, & conséquemment immortel, fait pour jouir éternellement de Dieu, dont il a l'idée; un être, que les élémens & les animaux servent avec ponctualité, & qui par son essence & par ses qualités, vaut lui seul beaucoup plus que l'Univers entier; un être, qui ne pense, qui n'agit & qui ne vit qu'en Dieu même.

Qui oſera dire après cette énumération, qui n'eſt ni imaginaire ni hyperbolique, que l'homme remplit ſes devoirs, lorſqu'il perd de vue ſon origine & ſa fin, lorſqu'il réduit toute ſon exiſtence à celle de ſon corps, lorſqu'il ne conſidere l'ordre, la ſociété, la vertu, que comme des inventions purement humaines, lorſqu'il n'aime & ne ſecoure ſes ſemblables, que parceque la bienſéance & la coûtume paroiſſent l'exiger, ou parcequ'une affection purement charnelle l'y porte & l'y conduit; lorſqu'il ne rapporte qu'à lui ſeul tout le bien qu'il peut faire, lorſqu'il oublie l'auteur de ſon être, ou qu'il ne s'en ſouvient que pour blaſphêmer.

Un tel homme, n'en doutons pas, n'eſt plus cet être ſpirituel, immortel, ſorti des mains d'un Dieu pour y retourner; mais une créature entierement animale; qui ne ſuit d'autre régle que le haſard & l'inſtinct, & qui n'eſt douce, compatiſſante, ſociable qu'à la maniere d'un Ours qu'on apprivoiſe, & qu'on force à devenir traitable & careſſant.

Il faudroit s'abuſer d'une maniere bien étrange, pour ſe perſuader que la douceur, la bienfaiſance, la tendreſſe, la générosité ſont de purs effets de l'uſage ou de l'éducation. Dieu lui-même, ſe reproduiſant dans nos ames, ſi l'on peut parler de la ſorte, comme dans des ſubſtan-

ces qui ſont ſa plus vive expreſſion, nous a donné le germe de toutes les vertus, & elles ne ſe développent & n'agiſſent, que parcequ'elles ſont ſon ouvrage. C'eſt lui qui nous commande & qui nous inſpire d'aimer le prochain, & qui veut en même tems que cet amour ſe rapporte à lui ſeul, de ſorte que ſi nous n'aimons nos freres que pour nous ou pour eux, nous n'accompliſſons qu'une partie du précepte, & nous nous rendons coupables envers Dieu, parceque nous lui devons l'hommage de nos affections & de nos penſées.

C'eſt lui qui donne à nos yeux la faculté de pleurer pour expri-

r notre tendresse & notre
nmisération; à notre volonté
pouvoir d'aimer, afin de rem-
r les devoirs de pere & d'en-
nt, de citoyen & d'époux. Ainsi
os sentimens comme nos idées,
os mouvemens comme nos per-
eptions, dérivent essentielle-
ment de l'Etre qui a tout fait.

Ce n'est donc plus connoître
homme, que de le supposer
lispensé d'envisager Dieu dans
es actions, que de croire qu'il
satisfait à ses devoirs, en n'ayant
pour objet qu'une fin toute hu-
maine; mais c'est le réduire, je
le répéte, à la condition des bê-
tes, qui n'agissent que méchani-
quement, & dont toute la mé-
chanique se rapporte à leur seule
conservation.

Analyſons maintenant ce que ſignifie le mot *honnête*, & nous verrons que ce terme ne renferme pas ſeulement cette bienſéance extérieure qu'on peut appeller le vernis de la ſociété ; mais qu'il comprend toutes les vertus.

Lorſqu'on ne reſtreint point un mot, il doit être pris dans ſa généralité; ainſi lorſqu'on dit un *honnête homme*, on veut dire un homme, dont l'honnêteté s'étend ſur toutes les actions & même les deſirs, & qui parconſéquent rend à Dieu ce qui appartient à Dieu, à Céſar ce qui appartient à Céſar : un homme qui ne s'acquitte pas d'un devoir aux dépens d'un autre ; mais qui les

mplit tous avec la même fidé-
:é : un homme qui n'annonce
ı dehors que ce qu'il eſt inté-
eurement, & qui eſt conſé-
uemment Chrétien, s'il le pa-
oît extérieurement, qui con-
erve les choſes dans l'état où el-
es doivent être, & qui agit en
ètre immortel, parcequ'il eſt lui-
même immortel.

Si un homme ne paſſe pas pour véridique, quoiqu'il ne mente que quelquefois; ſi un homme n'eſt pas digne d'être ami, quoiqu'il ne pêche pas toujours contre les régles de l'amitié : pourquoi ce même homme ſera-t-il conſidéré comme honnête, lorſqu'il ſe fera gloire d'omettre ce qu'il doit à ſon Dieu?

Nos engagemens à l'égard du Créateur feront-ils de moindre importance, que nos obligations envers la Créature ? Et comment arrivera-t-il, qu'on ne pourra fans malhonnêteté, méprifer le dernier des humains, & qu'on ne ceffera point d'être honnête en méprifant Dieu lui-même, & fa Loi ? Comment arrivera-t-il qu'on fera deshonoré fi l'on manque à fa parole, & qu'on jouira de la réputation d'homme de bien fi l'on viole les promeffes les plus folemnelles faites à Dieu, non en péchant par foibleffe, ce qui eft l'appanage de notre humanité; mais en s'élevant contre Dieu & contre fon Chrift ?

l ne s'agit point ici de nous
ıſer & de nous imaginer
'en interprétant les choſes ſe-
ı nos paſſions & nos préjugés,
es ne ſignifieront que ce que
ıus voudrons leur faire ſigni-
er. Chaque terme a un ſens dé-
rminé, & nous aurons beau
ous obſtiner à nommer *honnête*,
e qui fraude la Loi divine, il
era toujours vrai que l'honnê-
eté eſt abſolument incompati-
ıle avec l'irréligion; il n'en ſera
pas moins vrai que c'eſt pécher
contre la probité, que de renon-
cer à des engagemens contrac-
tés aux pieds des Autels, & re-
vêtus de toute l'autorité civile &
ſacrée.

Notre Dieu eſt-il donc ſem-

blable aux Idôles, pour qu'on ose l'insulter impunément? n'est-il donc qu'une pure chimere, pour qu'on puisse se rétracter de tout ce qu'on lui doit, & de tout ce qu'on lui a promis? Mais s'il en est ainsi, le monde se sera fait lui-même, & nous serons les auteurs de notre existence; toutes les vertus ne seront que des préjugés, & la Loi qui consiste à traiter les autres comme nous voulons qu'on nous traite, sera le comble de la folie.

Les Payens nous ont peint la probité, de maniere à faire rougir nos prétendus Philosophes. Ils ne conçoivent point d'autre honnête homme, que celui qui remplit ses devoirs à l'égard de Dieu

eu & du prochain. Seneque
: formellement, qu'on ne peut
·e homme de bien, si l'on n'a-
re un Etre suprême, & si l'on
confesse son pouvoir; & Ci-
ron parle sur cette matiere,
›mme un Moraliste qui auroit
›nnu notre Religion: tant il
t vrai que la raison seule con-
amne ces esprits téméraires qui
ntassent sophismes sur sophis-
nes, pour se dispenser d'obser-
er une loi pour l'observation
le laquelle ils ont été créés!

CHAPITRE VIII.

On ne peut être honnête homme sans Religion.

Nous voici enfin arrivés à une matiere dont tous les Chapitres

précédens n'étoient en quelque ſorte que la préface, à une matiere qui eſt journellement l'objet d'une multitude de conteſtations, que les ignorans regardent comme une choſe problématique, & que les perſonnes éclairées conſiderent comme une vérité. Oui il eſt inconteſtable aux yeux de la ſageſſe & de la raiſon, que la probité renferme eſſentiellement en ſoi-même le culte qu'on doit à Dieu, & parce qu'il n'y a que la Religion qui puiſſe être une régle certaine, un principe univerſel, un fondement ſolide de tous les devoirs qui forment le caractere de la probité, & parceque tout autre motif que celui de la Reli-

on n'eſt point à l'épreuve de
rtaines tentations délicates,
la vraie probité ſe trouve ſans
Te expoſée, & parceque qui-
ique a ſecoué le joug de la
ligion, n'a plus de peine à
ler toutes les autres Loix qui
ivoient le retenir dans l'ordre,
à ſe défaire de tous les enga-
nens qu'il a dans la ſociété
naine, & ſans leſquels la pro-
é ne peut ſubſiſter. Trois pro-
itions dont le célébre Bour-
oue a fait le ſujet d'un magni-
ie Sermon, & que je ne puis
eux prouver qu'en parlant,
nme il a parlé.

La Religion, ſelon S. Tho-
s, dans la propriété même
terme, n'eſt autre choſe qu'un

lien ſacré qui nous tient attachés à Dieu, comme au premier Etre. Or dans Dieu, continue ce vénérable Docteur, ſont réunis comme dans ſon centre, tous les devoirs & toutes les obligations qui lient les hommes entr'eux par le commerce d'une étroite union, d'où il eſt impoſſible d'être lié à Dieu par aucun culte de Religion, ſans avoir en même tems avec le prochain toutes les autres liaiſons de charité & de Juſtice, qui conſtituent même ſelon l'idée du monde, ce qui s'appelle *l'homme d'honneur.*

Ainſi quand Dieu nous ordonne de l'aimer & de l'adorer, bien loin que ce Commande-

ıent exclue aucun des devoirs
e la vie civile, il les embrasse
c les affermit tous; car c'est en
ertu de l'ordre que j'ai reçu de
)ieu, que je rends à chacun
e qui lui appartient, que je paye
e tribut à qui je dois, que j'o-
ɔéis à mes supérieurs, que je suis
espectueux envers les grands,
modeste envers mes égaux, cha-
ritable à l'égard des pauvres, que
j'ai du zèle pour mes amis, de
l'équité pour mes ennemis, de
la pitié pour le scélérat, de la
pitié pour moi même. Dieu est
ordre, & conséquemment il n'y
a que désordre par-tout où ne
regne pas Dieu.

C'est la Religion, disoit au-
trefois Tertullien, qui nous en-

gage à faire tous les jours des vœux à notre Dieu, pour la prospérité des Césars, lors même qu'ils nous persécutent, à offrir pour eux le sacrifice de nos Autels, dans le tems qu'ils sacrifient le sang de nos freres à la rigueur de leurs édits; c'est cette Religion qui nous apprend à servir dans leurs armées avec une fidélité sans exemple, de sorte qu'il sont obligés de reconnoître qu'ils n'ont point de meilleurs Soldats que les Chrétiens.

Si l'on croît que la Religion n'oblige pas, parcequ'elle est une pure politique, un établissement tout humain; comment la probité qui ne sera qu'une chose de convention, nous astreindra-

elle à ses devoirs. Dire qu'il
y a point de culte émané de
Être Suprême, point d'idée de
i-même imprimée dans les
nes; c'est déclarer qu'il n'y a
ns le monde que des préjugés:
conséquemment voilà toutes
s vertus, idéales; & toutes les
ix, arbitraires.

Il en est de la Religion dans
moral, comme des élémens
ns le Physique qui font ger-
er les plantes, rouler les Cieux,
qui maintiennent cet Uni-
ers dans la plus parfaite har-
onie. Otez la Religion, & il
y a plus de régle certaine, de
onduite sûre, d'honnêteté dans
s mœurs du moins constante
générale. La raison affoiblie

par les passions, aveuglée par les sens, noyée dans les plaisirs, sujette à la prévention, n'est point une digue assez forte pour maintenir l'homme dans une innocence irréprochable.

Il ne faut pas une grande pénétration d'esprit pour voir les scandales qui arriveroient, si les devoirs de la société dépendoient uniquement de l'idée que chacun s'en forme, & l'horrible renversement qui s'ensuivroit, si chacun selon son caprice & son sens se rendoit l'arbitre de ce qu'il peut, de ce qu'il doit, de ce qui lui est permis, de ce qui lui appartient; ensorte que sa raison lui tînt lieu d'un tribunal souverain.

Mais la meilleure preuve de

que j'avance est le tableau de
siécle ci. La Religion s'éteint
vue d'œil dans nos climats, les
incipes de la morale s'anéan-
ssent. Des excès qui auroient
ait rougir des Payens, ne
assent plus que pour une galan-
erie, & l'on excuse tout excepté
a piété; & l'on ne connoît plus
le crimes que de tuer & voler,
arceque les Loix punissent de
nort les assassins & les voleurs.

Où trouver maintenant des
enfans dociles, des domestiques
fideles, des époux chastes, des
villes sans fourberie, des cam-
pagnes sans esprit de vengeance
& d'intérêt, des familles sans
ambition & sans vanité, des
hommes religieux. Il n'y a pas

jusqu'au plus petit gentilhomme de campagne qui ne soit processif & injuste, jusqu'au plus simple bourgeois qui ne se croie indépendant, jusqu'au plus simple écolier qui ne parle contre le Christianisme, jusqu'au moindre écrivain qui n'en fronde les vérités. Les Peres souffrent qu'on blasphême en présence de leurs enfans & de leurs gens, ou qu'on debite au moins des propositions téméraires & hasardées, qu'on eût déférer il y a cent ans comme des attentats contre la sainteté des Loix & l'autorité des Souverains.

Mais je reviens à mon sujet, & je dis avec l'inimitable Bourdaloue, que si l'on n'a point de

ligion, le ferment qui en
iane ne fera plus une caution;
que tous les fermens parcon-
juent, deviendront tout au-
oins fufpects. Quel eft l'hom-
: qui voulût fincerement que
; biens & fa vie fuffent entre
; mains d'un impie? Si l'on
: au-contraire perfuadé, que
lui avec qui l'on traite, a de
confcience & de la foi, on ne
aint rien; & un Athée même,
confiera plutôt à un homme
ii croit en Dieu, qu'à un
bertin & à un incrédule
omme lui.

On dit, & c'eft aujourd'hui
: fentiment à la mode, qu'in-
épendamment de toute Reli-
ion, il y a un certain amour

de la Juſtice que la nature nous inſpire, & qui ſuffit au-moins pour former un caractere d'Honnête Homme. Mais un Avare, un Ambitieux, un Senſuel, ſeront-ils beaucoup touchés de cette idée de Juſtice, ſéparée de la connoiſſance de Dieu. S'il n'y a point de Religion, chacun n'a t-il pas droit de ſe regarder comme ſa fin, de rapporter tout à ſoi, ſon intérêt, ſon plaiſir, ſa ſatisfaction, ſon honneur. Dès qu'on ne voit plus rien au-deſſus de ſoi, dès lors plus d'aſſujettiſſement; on ſe ſubſtitue à la place de Dieu même, & l'on n'agit que pour ſoi: & ſi l'on exerce la charité, ſi l'on ſe rend dépendant, obéiſſant; ce

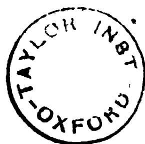
ſera par contrainte, ou baſſeſſe de cœur.

D'ailleurs combien de tentations délicates auxquelles on n'aura pas le courage de réſiſter! je veux dire ces tentations qui attaquent le cœur par ce qu'il a de plus ſenſible, qui oppoſent un intérêt puiſſant à l'intégrité d'une conſcience foible, qui mettent la raiſon en compromis avec une forte paſſion; je veux dire ces tentations, où en embraſſant l'injuſtice, on a l'approbation du monde, où en tenant pour la vérité, on ne gagne que du mépris, de la haine & des diſgraces; ces tentations, où pour agir en homme de bien, il faut réſiſter

à l'autorité & au crédit, sacrifier même sa fortune, & toutes ses espérances; ces tentations, où l'on voit entre ses mains un profit considérable, mais injuste, & qu'on peut facilement colorer; où aux depens d'un misérable & d'un inconnu, on peut servir un ami, perdre un ennemi; où l'on peut garder impunément un dépôt, où l'on peut faire le mal sans en craindre aucune suite, où en, franchissant un seul pas hors des bornes de l'équité, on se met en état d'être tout, & de parvenir à tout. Ah! n'en doutons pas, l'homme qui ne craint ni n'espere une autre vie, l'homme qui n'a pas d'autre Dieu, que

i-même, échouera dans toutes
es circonſtances, pourvu qu'il
réſerve les dehors de la pro-
té.

Il n'y a que la Religion qui
uiſſe produire des hommes
quitables contre eux-mêmes,
es hommes d'honneur, quand
s ne peuvent l'être qu'aux de-
ens de leur propre gloire. Que
e ſe perme-t-on pas, lorſqu'on
le malheur de ne rien croire?
On ſe permet tout, excepté ce
ui deshonore, ou ce qui eſt
uni par les Loix. Auſſi voyons
ous que tous les Légiſlateurs ont
tabli des relations avec ce qu'ils
'imaginoient être la Divinité.
Minos communiquoit avec Ju-
iter, Numa avec Égerie, Cha-



rondas avec Saturne, Licurgue avec Appollon, Solon avec Minerve, Zoroaſtre avec Oromaſe. Confucius ſe donnoit pour un Philoſophe inſpiré; Mango Capac, Légiſlateur des Péruviens, & tige des Yncas, perſuada à ſes Sujets que le Soleil étoit Dieu, & qu'il étoit ſon pere; Mahomet faiſoit paſſer ſes attaques de mal caduc, pour des extaſes. Autant de témoignages rendus à la Religion, autant de faits qui prouvent ſon empire ſur les cœurs, & ſa néceſſité?

Si avec toutes les reſſources de la Religion, nous avons de la peine à réſiſter aux tentations qui nous ſéduiſent; ſi l'aſpect

un Enfer destiné à punir éternellement les méchans, si l'espérance d'un bonheur infini promis aux bons, ne sont pas capables de réprimer nos desirs; que peut-on attendre d'une probité qui n'a pour appui, que des motifs humains; d'une probité qui ne sera qu'une vertu de convention.

Les remords ne viennent que d'une conscience troublée, & il n'y a point de conscience par-tout où il n'y a point de Religion. Ainsi tous ces hommes qui ne veulent ni culte, ni Dieu, ou, ce qui revient au même, qui méprisent l'un & l'autre, ne sont point avertis par cette voix intérieure qui nous accuse lorsque

nous faiſons mal ; de ſorte qu'il faudroit une probité exceſſive, ſi l'on peut parler de la ſorte, pour être honnête homme, ſans Religion. Mais la ſuppoſera-t-on cette exceſſive probité, chez celui qui a banni de ſon eſprit toute idée de la Divinité, qui a foulé aux pieds l'alliance terrible & ſacrée qu'il avoit contractée avec Jeſus-Chriſt, qui par ſes paſſions & ſes blaſphêmes, a élevé un mur de ſéparation entre lui & l'Etre tout puiſſant qui l'a créé, qui en eſt venu au point de ſe railler de tout ce qu'il y a de plus formidable & de plus Saint, de braver les foudres du Ciel même, & d'affronter l'Éternité.

C'eſt donc une étrange folie, croire qu'un homme qui a ſé ces liens, reſpectera les voirs de la Société : il les enindra tous, n'en doutons pas, ſque par ſes intrigues & par s artifices, il pourra comettre crime en ſecret. Et ſi pour nfirmer cette vérité, il nous ut des exemples, fixons les ıpies, & voyons leurs égareens. Leur vie ne deshonore elle pas ordinairement l'humaité ? Les vices ne ſont ſelon ux que des penchans innocens, ue la nature nous tranſmet & u'elle juſtifie. Les paſſions que hacun trouve en ſoi, ſont pour ux la ſeule régle immuable, & nfaillible, que la premiere inſ-

titution ait laiſſée aux humains. Ainſi toute leur vertu ſe borne à ſe livrer ſans réſerve à tout ce que leur corruption exige d'eux, crainte de contrarier la nature en ne s'y livrant pas. S'ils affectent les dehors de la ſageſſe & de la régularité, c'eſt pour s'accommoder aux préjugés communs; mais ils ſe moquent en ſecret de l'eſtime que la prévention attache aux dehors même de l'innocence & de la vertu.

Quel eſt donc leur honneur! quelle eſt leur probité! hélas peut-il y en avoir chez des hommes qui ſe croient permis tout ce qu'ils déſirent; qui ne conſiderent la Société que comme une aſſemblée biſarre formée

r le hazard, & où chacun eſt
n centre; qui ſont perſuadés
ue Dieu regarde d'un œil égal
s vices & les vertus; qui ne
onnoiſſent point d'autre régle
e leurs mœurs, que les paſſions
aêmes qui en font tout le déré-
lement & tout le déſordre.

Ne croirons nous pas d'après
es exemples, que ſi ces mêmes
mpies veulent ſe donner pour
es amis fideles, pour de rigi-
les obſervateurs de leur parole,
oour de véritables citoyens; leur
lroiture, leur ſincérité ne ſont
qu'une vaine oſtentation. Il n'en
eſt pas un ſeul, dit Bourdaloue,
qui en ſecret ne ſoit dévoué à
quelque vice; pas un ſeul qui
ne ſoit parjure ou trompeur,

quand il peut l'être ſurement ; pas un ſeul qui ſoit capable de faire le bien, ſi ſon intérêt ou ſa réputation ne l'exigent ; pas un ſeul qui ſe refuſe un crime agréable & utile, lorſqu'il ne pourra jamais être connu que de lui ſeul.

On me dira que ces gens qui ont écrit contre la Religion, ſont remplis de probité ; & je répondrai qu'on ne peut être abſolument honnête homme, lorſqu'on travaille à dépouiller les autres de tout ſentiment de Religion, à gâter leur eſprit & leur cœur, à leur perſuader qu'il n'y a ni Paradis à gagner, ni Enfer à éviter. On agit toujours en malhonnête homme, lorſ-

on débite des maximes qui
ıdent à détruire l'honnêteté ;
je ne veux qu'une ſeule per-
ıne corrompue par les écrits
nos Philoſophes, pour avoir
ɔit de les déclarer coupables.
dmirez nos incrédules, ils
ıblient de toutes parts que la
eligion eſt au-moins néceſſaire
ɔur le Peuple, & ils mettent
ıtre les mains de tout le monde,
es Ouvrages qui ne tendent
ı'à l'étouffer, des Ouvrages
ue le Domeſtique & l'Artiſan
ſent avec avidité.

Quelques raiſons qu'on alle-
ue, on ne peut être homme
e bien, lorſqu'on trouble l'or-
lre de la Société, lorſqu'on atta-
ue par impiété une croyance

qui eſt la Religion du Prince & de l'État, lorſque par des ſophiſmes & des blaſphêmes, on excite un Peuple à tout oſer, lorſqu'on ôte aux malheureux l'eſpérance d'une autre vie, c'eſt-à-dire, le ſeul bien qui puiſſe les rendre dociles & patiens.

Ceci n'eſt point une déclamation, mais un mal réel dont Meſſieurs nos Philoſophes ſont les auteurs. L'eſprit d'indépendance & de révolte, eſt devenu l'eſprit à la mode depuis la naiſſance de leurs pernicieux écrits. On ne vit jamais tant de crimes, parcequ'il n'y eut jamais autant d'impies.

Si l'on ne convient pas unanimement de ces vérités, c'eſt qu'on

on n'a point une idée précise
la Réligion & de la probité,
st qu'on regarde l'une comme
e pratique purement exté-
ure qui ne consiste que dans
elques cérémonies, & l'autre,
mme un devoir renfermé dans
seule obligation de ne point
re tort à son prochain.
Rien de plus ordinaire en con-
uence que d'entendre dire à
omme adultere, à l'homme
cestueux, au mauvais pere,
mauvais mari, au joueur pas-
nné, à l'écrivain impie; je
e pique d'être *honnête homme.*
ous enlevez à votre ami le cœur
sa femme, dit l'Auteur du
ai mérite, *ou l'honneur de sa*
le; vous lui corrompez un

Domeſtique ſage à qui il tient lieu de pere, & vous ne paſſerez que pour un homme galant! détrompez-vous, vous n'êtes pas ſeulement un pécheur, mais un malhonnête homme.

Il ſeroit ſans doute bien ſingulier qu'en diviniſant des idoles de chair, qu'en matérialiſant notre ame, qu'en outrageant le créateur, qu'en mettant au rang des brillantes avantures des victoires qui font rougir la pudeur, qu'en ne cherchant qu'à tendre des piéges à l'innocence, & à la ſéduire, qu'en ſouillant la couche de ſon voiſin, de ſon ami, de ſes parens mêmes, qu'en immolant tout à ſa haîne, à ſa prévention, à ſa fureur,

'en frondant continuellement
Religion, qu'en attaquant
; Loix, qu'en répandant de
utes parts des Ouvrages qui
rrompent l'eſprit & les mœurs,
ı eut encore droit à la qualité
honnête homme. Ah! le ſeul
raité des Offices par Ciceron,
t Orateur qui ne fût ni Catho-
que, ni Chrétien, confond &
uvre d'un opprobre éternel
; hommes qui commettent ces
cès, & qui oſent ſe vanter
ıvoir de la probité.

Cependant, qui le croiroit! ce
nt ces Héros qui prétendent
re honnêtes gens, même à
xcluſion des bons Chrétiens.
ais ſi la probité ne ſe trouve

que chez les incrédules, il faudra donc regarder leurs déclamations éternelles contre les gens de bien, comme des paroles qui ne veulent rien dire, ou croire que tous ces Pasteurs respectables, que tous ces dignes Religieux, sont autant de scélérats dont une affreuse hypocrisie masque les forfaits. A quels excès l'irreligion ne conduit-elle pas ?

Ah! n'en doutons point, l'acharnement de nos incrédules contre les gens de bien, ne vient que parcequ'ils ne sont pas eux-mêmes remplis de probité. C'est une qualité essentielle à l'honnête homme de ne jamais juger mal de son prochain; mais sou-

nt on eſt charmé d'accuſer les
itres, pour n'être pas ſoi-même
upçonné.

Heureuſe crédulité que celle
s Chrétiens ! elle leur apprend
craindre Dieu, à le ſervir, à
imer, à obéir à ſes Loix ſain-
s & juſtes, à regler nos mœurs
r elles, à être charitables en-
rs nos freres, patiens dans les
jures, ſoumis dans les afflic-
ons, modeſtes dans la proſ-
rité, fideles à nos maîtres,
ux & affables envers nos infé-
eurs, équitables envers tous
; hommes.

Ayons de la Religion, & il
y a point de tentations que
us ne puiſſions ſurmonter.
uelles reſſources ne nous four-

nit-elle pas, & pour nous prémunir contre les ſcandales, & pour nous engager à pardonner à nos ennemis, & pour nous faire triompher de nos plus fortes paſſions. Sans le ſecours de la Religion, l'ame eſt iſolée, abandonnée, dégradée : avec la Religion, nous avons mille appuis, les Sacremens, les lectures, les inſtructions, les exemples & les graces dont Dieu favoriſe ceux qui lui ſont fideles. La Religion nous parle, nous invite, nous menace, nous trace le chemin, nous ramene. Il ne faut ſouvent qu'une exhortation, qu'une confeſſion, que l'approche d'une fête ou d'un Jubilé, pour nous rappeller à nos de-

rs. Combien de voleurs qui
uroient jamais reſtitué, ſi la
x de l'Egliſe ne les eût tou-
és! combien de jeunes per-
nes de l'un & de l'autre ſexe,
e la lecture de l'Écriture
inte, a relevées ou ſoutenues!
n'y a des ſcandales de toutes
rts, que parceque les Sacre-
ens ne ſont plus fréquentés,
ie parceque la Religion de-
ent un objet indifférent.

Si toutes les fois que je parle
e la Religion, je n'ai que le
Chriſtianiſme en vue, c'eſt par-
equ'il eſt le ſeul culte où l'on
uiſſe ſe ſauver, le ſeul ſans
élanges de fâbles & d'erreurs,
e ſeul qui influe juſques ſur les
leſirs; mais cela n'empêche pas

que je ne reconnoiſſe en même-tems, que les Turcs, les Payens mêmes ne puiſſent être honnêtes gens : ils ont une Religion, qui toute fauſſe qu'elle eſt, ne laiſſe pas néanmoins de les contenir par des craintes & par des eſpérances ; tandis que les incrédules & les impies, mille fois plus dangereux que l'infidele & l'idolâtre, n'ont pour bouſſole que l'égarement de leur eſprit, & la corruption de leur cœur. Quiconque ne croit rien, ſe livre ſans ſcrupule à la débauche, & de quels excès n'eſt-on pas capable, lorſqu'on eſt débauché ! les dernieres paroles des libertins nous apprennent preſque toujours, que l'irreli-

n, ou tout au moins l'indif-
ence pour les choses saintes,
cause de leurs égaremens.
S'il est certain que l'impie a
dans la dépravation de son
ur, *qu'il n'y avoit point de*
eu, pourra-t-on regarder un
eil cœur comme le siege de
probité ? Mais sans insister
vantage sur ces vérités, quels
nt les hommes qui fraudent,
i rapinent, qui calomnient,
i se vangent, si ce n'est ceux
ii affichent l'irreligion. Le
hrétien ne peut commettre le
oindre mal sans deshonorer
Christianisme : l'incrédule
a-contraire en se livrant aux
us grands excès, honore son
crédulité, parcequ'il agit con-

séquemment, & c'est ce que le Chapître suivant va nous démontrer.

CHAPITRE IX.

Si l'on pouvoit être Honnête Homme sans Religion, on seroit inconséquent.

L'EXCELLENT Auteur de l'Antilucrece est lui-même le garant de la proposition que j'ose avancer. Il prouve, avec ce ton d'éloquence & de raison qui lui est si familier, que c'est le comble de la folie de s'assujettir aux regles de la probité, lorsqu'on ne craint rien du côté de Dieu, & lorsqu'on n'a rien à

uer du côté des hommes.
effet, s'il n'y a point d'autre
après celle-ci, nous som-
s entierement semblables aux
es ; & si nous leur ressem-
ons, nous n'avons d'autre Loi,
'un instinct que nous devons
vre toutes les fois que notre
érêt l'exigera, & qu'on ne
urra nous découvrir.
C'est la marche des animaux.
ne s'occupent que de leur
nservation, parcequ'ils n'ont
ıe ce bien à gouverner ; & en
la ils agissent si conséquem-
ent, que nous admirons leur
lresse, toutes les fois qu'ils
: nuisent réciproquement. *La
Vertu, la Législation, l'Huma-
ité*, ne doivent être que des

mots, aux yeux de quiconque ne croit rien; & toutes les Coutumes, & toutes les Loix, que des préjugés. Et qu'est-ce qu'un mot? un préjugé? pour gêner un être qui n'a plus d'autres fonctions ici bas, que des passions à satisfaire, un être dont tout le bonheur est nécessairement lié aux sens, & qui doit finir avec eux.

Ce sera presqu'une sagesse de nous couronner de roses, & de nous livrer à tous les plaisirs, si nous pouvons mourir demain, & si la mort est un anéantissement. Sans cela nous n'aurons vecu, que pour être duppes, & nous nous serons privés de la seule félicité dont nous devions jouir.

:s incrédules en publiant tous
s jours, *que le Ciel ne nous a*
ıs fait naître pour nous rendre
alheureux, qu'il ne nous a pas
›nné le goût des voluptés pour
étouffer, nous apprennent eux-
ıêmes qu'on ne peut être ver-
ıeux, sans être insensé ; car on
ıe pratique la vertu, qu'en se
:ontraignant, & l'on ne se
:ontraint, qu'en s'abstenant des
plaisirs.

Il n'y a que les Loix qui puissent retenir l'impétuosité des desirs de l'impie, & conséquemment toutes les fois qu'il pourra se satisfaire dans une obscurité qui le mettra à l'abri des supplices ou des reproches, il donnera l'essor à ses passions & à ses

goûts. Le Chrétien, en ſecret comme en public, a une conſcience qui le guide & qui l'éclaire, au lieu que l'incrédule met la conſcience au rang des préjugés, & n'écoute que ſes caprices & ſa corruption.

La nouvelle Philoſophie ne ceſſe de répéter qu'on doit ſuivre ſes penchans, & que la Religion eſt contraire à la nature, parce qu'elle les gêne ; d'où il s'en ſuit qu'un homme qui ſe ſent incliné à voler, pourra voler ; qu'un homme né feroce, pourra ſe livrer à ſa férocité, pourvu qu'il ne trouble point extérieurement l'ordre de la Société, c'eſt-à-dire, qu'il ne ſe mette point dans le cas d'être puni. Je

révois que les Incrédules diront
:i qu'ils ont le vol en exécration, & que dans les penchans
e la nature, ils ne comprenient point cette infamie ; mais
'ils commettent sans scrupule
'adultere parcequ'il est permis
le suivre son inclination, pourquoi ceux qui aimeront à voler,
il s'en trouve de cette sorte)
ne le pourront-ils pas avec la
même liberté.

Disons que s'il n'y avoit point de peine décernée contre les ravisseurs du bien d'autrui, les Incrédules voleroient, de même qu'ils enlevent la femme de leur voisin ; & en cela, quel mal y auroit-il, que leur incrédulité ne justifiât ? Le Loup est-il cou-

pable, lorſque pour aſſouvir ſa faim, il dévore un Agneau, le Milan lorſqu'il déchire une Colombe, le Frelon lorſqu'il s'inſinue dans une ruche, & qu'il mange le miel des Abeilles.

Il y a je ne ſais combien de circonſtances, où un Incrédule ſeroit inſenſé de ne pas profiter d'une occaſion qui ſe préſente, & qui ſans riſque de ſa réputation & de ſa vie, peut l'aider à ſubſiſter. Il s'agit, par exemple, d'un dépôt que je confie en mourant, à un homme qui n'a nulle Religion, pour être remis à une perſonne indigente & éloignée. Si cette homme qui devient mon confident, ſe trouve lui-même dans le beſoin, ſans

doute il gardera mon argent, & je ne vois rien ſelon ſes principes, qui puiſſe l'en empêcher. Car feroit-ce l'idée d'un Dieu? il n'y croit pas, ou il le regarde comme un être abſolument indifférent aux actions des humains? Seroit-ce la crainte des Loix? elles ne diſent mot, quand le crime eſt ignoré. Seroit-ce enfin l'honneur? perſonne n'aura jamais connoiſſance de cette iniquité.

En vain on m'objectera qu'indépendamment de l'éducation, il y a toujours un certain *je ne ſais quoi* qui nous arrête, dès qu'il s'agit de commettre un forfait de cette eſpèce; mais ſi la vertu même ne differe du vice

aux yeux de l'Incrédule, que parceque les hommes l'ont ainsi réglé, ne pourra-t-il pas, lui qui est homme aussi bien que tous ceux qui ont fait les Loix, & qui l'ont précédé, changer, ou abroger ce que bon lui semblera, ce qu'enfin son adresse lui permettra de faire, sans être ni deviné, ni connu.

Ou les Loix viennent d'un Dieu qui s'intéresse au sort des hommes, ou elles ont ces mêmes hommes pour Auteurs: il n'y a point de milieu. Ainsi, l'Incrédule qui ne veut rien artribuer à Dieu, doit regarder les Loix comme notre ouvrage, & s'arroger le pouvoir de les éluder toutes les fois que son in-

térêt le requerra, & que ſon adreſſe le dérobera aux peines décernées contre les infracteurs. C'eſt une conſéquence qui dérive tout naturellement des principes de l'Incrédulité.

Si je ne crois rien, la ſociété n'eſt plus à mes yeux, qu'un troupeau de bêtes, que le hazard a raſſemblées; & de même qu'on détruit ſans ſcrupule un animal qui nuit, je n'aurai nulle difficulté à me défaire ſourdement d'un parent, ou d'un Maître dont le joug m'eſt inſupportable. Je regarderai ceux qui me gouvernent, comme ces Lions qu'on appelle Rois des Animaux, & j'oublierai mon pere & ma mere, quand ils m'auront

ſubſtanté pendant quelques années, de même que les bêtes après un certain tems, ne reconnoiſſent plus celles qui leur ont donné le jour.

Il n'y a point ici d'exagération. Si mon ame finit avec mon corps, comme pluſieurs qui s'annoncent pour Déiſtes, le croyent, je ſuis un ſimple animal qui ne differe du Singe & du Chien, que par la configuration; & ſi je ſuis réellement tel, la Vertu m'eſt odieuſe, & & les Loix ne ſont à mon égard qu'une véritable tyrannie.

Les Incrédules ſe fâcheroient-ils de ces inductions? Je ne les tire que de leurs propres Ouvrages, & ils ne ſont pas aſſez dé-

pourvus d'esprit, pour ne les avoir pas prévues; que dis-je, ils n'ont écrit qu'à dessein d'enseigner une pareille Morale: mais peut être ne sont-ils pas contens de ce qu'on la dévoile avant le tems; car il est bon de savoir que les Incrédules craignant d'effaroucher le Public par des propositions aussi révoltantes, ne répandent que des principes, & se réservent le droit d'en tirer les conséquences, lorsqu'ils auront disposé les esprits à les recevoir sans trouble & sans frémissement; & ce n'est que pour en venir à ce but, qu'ils ne cessent de faire circuler des brochures de toute espèce. Ce sont des pierres d'attente

qu'ils esperent rassembler un jour, pour élever sur les ruines de la Religion, le brillant édifice de l'incrédulité. Mais Dieu lui-même en personne les confondra comme les enfans de Babel. Déjà ils ne s'accordent plus entre eux, & *Jean-Jacques Rousseau*, qu'ils regardoient comme leur Corriphée, pose partout des principes dont ils sont allarmés ; *il n'y a que la vérité qui se soutient*, parcequ'elle est une, & elle n'est une; que parcequ'elle tire son existence de l'*unité d'un Dieu*, & de l'*unité de la Religion que nous professons.*

CHAPITRE X.

C'eſt manquer eſſentiellement à la probité, que de profeſſer extérieurement une Religion qu'on outrage par des paroles, ou par des Ecrits.

LES Incrédules ne croient la probité compatible avec tous leurs excès, que parcequ'ils ſe font une probité relative à leurs penchans & à leurs préjugés.

S'ils en doutent, qu'ils liſent les Ouvrages des Payens, & ils verront que ces livres proſcrivent leurs paroles & leurs actions, comme abſolument inconciliables avec l'idée d'un

honnête homme. Mais la ſeule définition de la ſincérité, qui eſt l'ame de la probité, ſuffit pour les convaincre de mauvaiſe foi, c'eſt-à-dire, d'un vice que tout homme bien né doit avoir en horreur.

La ſincérité n'eſt en effet que l'heureux accord de la parole avec la penſée, que la Loi de ne jamais mettre ſa langue en contradiction avec ſon cœur; & l'incrédule qui paroit extérieurement chrétien, & qui attaque le Chriſtianiſme, agit d'une maniere, & parle de l'autre: il fait voir deux hommes dans un ſeul, l'homme qui aſſiſte à l'Egliſe aux jours marqués, & l'homme qui ſe moque de cette

obligation,

obligation ; l'homme qui vit dans la communion des Fidéles, & l'homme qui déteste cette même communion ; l'homme qui fait élever ses enfans comme des Catholiques, & qui abjure le catholicisme à tous propos. Si l'on est honnête homme à ce prix, il n'y a personne qui ne puisse excuser la duplicité, & colorer ses démarches les plus iniques.

Que dira-t-on par exemple d'un Ecrivain, qui après avoir frondé la Religion dans un ouvrage public, donne sa rétractation, comme une amende honorable faite à la Religion & à la Société, comme la marque du plus vif repentir, & qui se mo-

que ensuite de cette même rétractation, & qui persévere dans les erreurs qu'il a publiquement condamnées. A Dieu ne plaise que je désigne ici ceux qui sont coupables d'une pareille imposture ! Je ne m'attache qu'aux faits, & je déteste les personalités. Les incrédules diront à ce sujet (car on connoit toutes leurs réponses, & toutes leurs objections) que leur amour pour la paix, une certaine condescendance pour les usages dominans en un mot, la nécessité de se conformer aux Loix de l'Etat & de la Société, les engagent à prendre ces tempéramens. Mais si cela est, il y aura des occasions où il sera permis de mentir &

de se parjurer, & cependant la probité n'en connut jamais, il y aura des occasions où la fourberie pourra s'allier avec les devoirs de l'honnête homme.

D'ailleurs n'est-il pas singulier de voir ces mêmes Ecrivains qui outragent l'Etat & la Société, par leurs livres scandaleux, & tout-à-fait contraires aux Loix du Royaume, prétexter leur déférence pour le culte national, lorsqu'il s'agit de soutenir ce qu'ils ont cru devoir enseigner. S'ils ont cette candeur & cette probité qu'ils ne cessent de nous vanter, ils doivent sans doute persévérer dans leur sentiment, aux dépens de leurs biens & de leurs vies, & d'au-

tant mieux qu'ils ſe croient nés pour éclairer leurs freres, & qu'ils parlent comme des dé-fenſeurs de la vérité.

Il n'y a point d'honnête homme, ſelon toutes les notions que nous avons de la probité, qui demeurât en ſociété de temples & de culte extérieur, avec une multitude dont il regarderoit en pitié l'aveugle crédulité, dont il abjureroit intérieurement la Religion ; & c'eſt par cette raiſon, comme l'a dit très-judicieuſement un illuſtre Magiſtrat, que nos Incrédules devroient quitter ces contrées, & chercher des pays où le Chriſtianiſme qu'ils abhorent ne fût ni pratiqué, ni connu. Ils fe-

roient au-moins voir par cette démarche, qu'ils ſont vrais & conſéquents, & ils nous laiſſeroient la conſolation de vivre paiſiblement dans l'heureuſe ſimplicité qu'ils nous reprochent. Peuvent-ils ne pas ſentir qu'en paroiſſant dans nos Egliſes, ils ſe rendent coupables de cette hypocriſie qu'ils imputent ſi gratuitement à tous les Religieux, à tous les Prêtres, & pour laquelle ils témoignent tant d'horreur. Il n'y a point de reſpect humain qui puiſſe jamais obliger un galant homme à ſe comporter avec duplicité.

Si les incrédules prétendent juſtifier leur conduite par leur indifférence pour toutes les Re-

ligions, nous leur dirons que leur acharnement contre le Christianisme, prouve à toute la terre, qu'ils ne sont rien moins qu'indifferents ; & que supposé que cela fût, ils doivent être disposés à embrasser ces cultes impudiques & sanguinaires, pratiqués chez les Barbares, au cas qu'ils vécussent au milieu d'eux ; & quelle plus affreuse disposition !

Tels sont les abîmes qu'ouvre l'irreligion. Comme elle n'est qu'un tissu d'inconséquences, d'erreurs & d'impiétés, elle nous expose à tout faire, excepté le bien ; elle nous permet de mentir, de parjurer, & de regarder ces indignités, comme n'ayant

rien de contraire à la probité.

Est-ce là cette sincérité Chrétienne, qui engagea tant de Martyrs à souffrir la mort, plutôt que de donner le moindre signe d'acquiescement aux cérémonies des Idolâtres ? Ils aimerent mieux expirer au milieu des flammes, que de jetter seulement un seul grain d'encens devant les idoles. Est-ce là cette sincérité chrétienne, qui consiste à ne jamais dire plus que le *oui* & le *non*, à ne jamais agir differemment qu'on ne pense ? Aussi pouvons nous dire avec toute assurance, que les Martyrs que nous révérons furent autant les héros de la probité, que ceux de la Religion : & comment cela

ne ſeroit-il pas, puiſque le Chriſtianiſme perfectionne la Loi naturelle, & donne à la probité toute l'excellence qu'elle peut avoir.

Il n'eſt point à craindre qu'on voye parmi les vrais Chrétiens, ces menſonges, ces diſſimulations, ces équivoques qui tiennent les ſociétés dans une défiance preſqu'univerſelle. Formés à l'école d'un Légiſlateur, qui eſt la vérité même, ils ne diſent que ce qu'ils ont penſé, & ils ne penſent qu'à des objets dignes d'une ame immortelle.



CHAPITRE XI.

Tout homme abandonné de Dieu, est capable de tout excès.

IL n'y a pas cinquante ans qu'on eût regardé comme une chose tout-à-fait superflue, de prouver certaines propositions qu'il faut aujourd'hui rendre sensibles par des argumens & par des exemples. Qu'est-ce qui ne croyoit pas autrefois que les hommes abandonnés de Dieu, étoient capables de tout excès? le simple doute sur cette matiere, eût été pris avec raison pour une impiété. Autres tems, autres mœurs: on regarde maintenant

Dieu, quoique nous ayons tous en lui l'être, le mouvement & la vie; comme un objet si étranger à nos actions & à nos personnes, qu'on s'imagine pouvoir faire sans son secours tout le bien qu'on veut. On ne voit pas, ou plutôt on ne veut pas voir, qu'il n'y a point de vertu qui ne dérive de cette source primitive & féconde; & en cela on pense plus mal que les Payens mêmes, qui répetent dans tous leurs livres cet axiome aussi sensible, que vrai: *Nemo, sine Deo, vir bonus esse potest.* Personne ne peut être homme de bien, sans le secours de Dieu.

Nous sommes si foibles de notre nature, si essentiellement

unis à la Divinité, que les bonnes œuvres qui paroissent notre ouvrage, ont Dieu pour auteur. Nous ne pouvons pas, dit Saint Paul, avoir comme de nous-mêmes, une seule pensée qui soit méritoire ; & c'est par cette raison que toute action qui n'est pas rapportée à l'Etre Suprême au-moins virtuellement, doit être regardée comme une œuvre morte & défectueuse.

Les Philosophes pour n'avoir pas glorifié Dieu, au rapport de l'Apôtre, furent livrés à un sens réprouvé, & s'abandonnerent à toutes sortes d'horreurs. Ils transporterent à la créature, l'honneur qu'ils devoient au Créateur, & ils adorerent jusqu'à des

reptiles, & ils commirent les crimes les plus énormes.

Il n'y a que la main de Dieu qui puisse nous soutenir au milieu des périls qui nous environnent de toutes parts ; & quand elle vient à se retirer, nous roulons d'abimes en abimes, jusqu'à ce gouffre éternel, qui doit engloutir les méchans. Combien de preuves l'Histoire Profane & Sacrée ne nous donnent-t'elles pas de cette effrayante vérité. On y voit d'âge en âge les hommes superbes abandonnés de Dieu, & ce terrible abandon, devenir le germe de toutes les abominations. La terre ne fût souillée de crimes avant le déluge, que parceque toute chair

corrompit sa voie, & la corruption ne fût universelle, que parceque le Tout-puissant arrêta son bras. Malheur à l'homme qui ne s'appuie pas sur ce bras, la force des Empires & du Monde entier.

Que celui qui est debout, dit l'Apôtre, *prenne garde de tomber*. Paroles terribles, en ce qu'elles nous apprennent que le plus Saint, peut à tout moment décheoir de sa sainteté ; aussi n'y a-t-il point d'homme, tel qu'il soit, qui puisse assurer qu'il sera toujours honnête homme. Il ne faut qu'une circonstance malheureuse, qu'un instant funeste, pour nous rendre coupables des plus noirs forfaits ; & c'est par

cette raiſon, que nous devons ſincerement compatir au ſort des criminels, & nous dire à nous-mêmes, en les voyant, nous ſerions ce qu'ils ſont, & peut-être encore plus chargés de crimes, ſi Dieu nous eût abandonnés.

Nos paſſions qui combattent dans notre propre cœur, ſont des ennemis ſi turbulens, que ſi nous n'avons le courage de leur réſiſter, nous devenons un ſpectaçle d'humiliation & d'effroi. Qu'eſt-ce qui n'a pas ſenti rouler dans ſes veines ce torrent d'iniquités, qui déſolent les enfans d'Adam? Qu'eſt-ce qui n'a pas éprouvé ces malheureux combats, qui conduiſent l'homme,

lorsqu'il s'y livre, aux plus terribles excès. Il a fallu toute la force de la Religion & de la raison, pour nous retenir ; & quel étoit ce sentiment de Religion, ou cette impression de raison, sinon une lumiere envoyée de la part de ce Dieu, qui qui est le pere de tous les biens ; nous croyions ne devoir qu'à nous-mêmes, une résistance qui ne venoit que d'enhaut, & notre triomphe étoit celui de la puissance toute divine.

S'il est donc certain que tout homme livré à lui-même, s'égare & se perd infailliblement, qui sera plus dans ce cas que l'incrédule dont l'ame est offusquée d'un nuage épais, dont le

cœur eſt flétri par la corruption. On n'obtient des graces que par la priere & par la foi ; & l'incrédule ne prie, ni ne croit : on n'obtient des graces que par l'humilité ; & l'Incrédule oſe s'élever contre Dieu même, & le ſoumettre à ſa critique & à ſes diſcuſſions, c'eſt-à-dire, à ce que l'impiété peut ſuggerer de plus affreux.

Si nos Philoſophes n'étoient pas éblouis par l'éclat d'une réputation uſurpée ; ſi au lieu de ſe contempler dans les proſélites qu'ils font, comme dans un ouvrage qui les enorgueillit, ils rentroient dans leur propre cœur, ils feroient effrayés de voir juſqu'à quel point la main

de Dieu s'est appésantie sur eux. Ils trembleroient au souvenir de leur sécurité, & ils connoîtroient que les actions qui leur semblent les plus magnanimes, ne sont que des exhalaisons d'orgueil & de corruption.

Ils ne s'apperçoivent pas qu'ils ont changé toutes les notions du vice & de la vertu, qu'ils regardent les devoirs les plus sacrés, comme des chimeres ou des folies, & cela dans ce qui concerne même l'humanité. Dites leur en effet qu'un fils se prive de tous les plaisirs pour soulager un pere infirme & pour lui tenir compagnie; & ils traiteront cette conduite de foiblesse, & peut-être de dé-

mence : dites leur qu'on doit aux vieillards de la déférence & du respect ; & ils vous répondront qu'un homme vieux n'étant plus propre à la société, peut être sans scrupule abandonné : dites leur qu'un Ecclésiastique ou un Religieux sont dans le besoin ; & ils vous répondront que l'Etat y gagneroit s'ils pouvoient tous périr : dites leur qu'une femme a chassé de sa maison un étranger qui vouloit attenter à son honneur ; & ils vous répondront que la femme est imbécille, & que l'étranger a très bien agi : dites leur qu'un homme est mort en odeur de Sainteté, & que pendant sa vie il a donné les plus grands exem-

ples de vertus ; & ils vous répondront ou qu'il étoit un hypocrite, ou qu'il a été véritablement duppe de n'avoir pas préféré l'usage de tous les plaisirs, à la pratique des vertus : dites leur qu'une personne a pardonné sincerement à son ennemi, & qu'ayant des moyens de se vanger elle les a rejettés avec horreur ; ils vous répondront que c'est lâcheté : dites leur enfin qu'un homme ennuyé de la vie, s'est donné le coup de la mort ; & ils vous répondront que cette démarche suppose beaucoup de grandeur d'ame, & qu'on fait très bien de se tuer lorsqu'on est malheureux.

Et voila comment les Incré-

dules donnent dans les plus grands excès, parcequ'ils ſont abandonnés de Dieu; & voila comme leur langage eſt une profanation des vérités les plus univerſelles & les plus inconteſtables. La haine leur ſemble une voie permiſe & même honorable: & avec quelle fureur ne s'y livrent-ils pas, lorſqu'il s'agit des Miniſtres du Seigneur, & des Ecrivains qui combattent leurs maximes! Rien n'arrête, lorſque le lien de la Religion eſt rompu. On croit qu'une raillerie ſur nos ſaints Myſteres, n'eſt qu'un jeu d'eſprit propre à égayer la converſation, & cet horrible ſacrilége entraine l'abandon de Dieu. Alors on n'ap-

perçoit plus que des pierres d'achoppement dans les plus grands ſujets d'édification ; alors les cérémonies les plus ſaintes, les uſages les plus pieux, paſſent pour des ſuperſtitions, & ce qu'on avoit autrefois adoré, devient l'objet du plus ſouverain mépris.

Ne nous y trompons pas ; ce ne ſont pas les lumieres que nos Incrédules ont acquiſes, qui leur font anathématiſer notre Sainte Religion ; mais l'aveuglement au quel Dieu les livre. Ils croient ſe moquer de Dieu, & c'eſt Dieu même qui ſe moque d'eux de la maniere la plus terrible, en les abandonnant à des impiétés qu'ils prennent pour des gentil-

lesses ; ils croient s'opposer aux desseins de Dieu , braver ses arrêts , & ils ne sont que les instrumens de sa colere & de ses vengeances.

Lisez *La main de Dieu sur les Incrédules* , Ouvrage du savant Pere *Touron* , Dominicain , & vous verrez avec effroi , comment ce Dieu , saint & terrible , a toujours chatié les impies. Les prospérités même qu'il leur accorde sont souvent les plus cruels fléaux , car alors endormis dans une parfaite sécurité , ils meurent ainsi qu'ils ont vécu , afin de justifier la parole de Jesus-Christ , qui nous assure que les péchés contre le Saint Esprit ne seront remis ni dans ce

monde, ni dans l'autre ; & c'est de cet horrible péché, dont les Incrédules sont coupables, eux qui prennent à tâche de livrer une guerre continuelle à leur Divin Médiateur, eux qui n'emploient leur plume & leur bouche, que pour blasphêmer. C'est un terrible adversaire que Jesus-Christ, dit Saint Cyprien, & il faut être arrivé au dernier dégré d'abandon, pour oser outrager celui dont le seul nom fait fléchir les Cieux & les Enfers, celui qui est la *seule espérance du genre humain, & par qui seul nous pouvons être sauvés.*



CHAPITRE XII.

On n'attaque la Religion Chrétienne, que parcequ'on ne la connoit pas.

LA plûpart des Incrédules ne connoiſſent la Religion & ſes Miniſtres, que par les portraits hideux que nous en ont fait les Impies & les Proteſtans. De-là ces objections uſées qu'on entend de toutes parts, contre la prétendue fourberie des Prêtres & des Moines ; ces clameurs contre la Profeſſion même de tant de Religieux, qui ne ſont ſouvent coupables, que parcequ'ils pratiquent une regle abſolument

lument opposée au monde & à ses maximes ; ces disputes fréquentes sur nos dogmes, qu'on ose traiter de superstitions & de réveries ; ces blasphêmes qui attaquent Dieu jusque dans son Sanctuaire , qui accoutument les hommes aux plus horribles impiétés , & qui les conduisent aux plus affreux excès ; ces libelles abominables qui ravissent à l'Etre Suprême son Domaine & son Culte, & à ses enfans l'espérance de l'immortalité ; ce torrent de vices & d'erreurs, plus respectés que les vertus mêmes, qui circulent jusque dans les campagnes, & qui éteignent jusque dans le cœur du Paysan, toute étincelle de piété ;

ce faux bel esprit qu'on affiche des l'âge de vingt ans, & qui offusque les idées sur les vérités les plus essentielles & les mieux démontrées ; ces déclamations insensées aussi pernicieuses qu'insipides, contre tous les Ouvrages où l'on vange les droits de la Religion ; enfin, ces fades plaisanteries contre tous les Ecrivains pieux qui ont encore le courage de défendre le Christianisme.

Nous vivons dans un tems où l'on ne lit que des feuilles volantes & des extraits, où nos Incrédules en n'étant que les misérables écho de Bayle, passent pour des oracles, & sont révérés comme des genies créateurs.

Il eſt démontré aux yeux de tout homme qui connoit les ſources, qu'il n'y a pas une ſeule objection dans les livres les plus ſaillans de nos Philoſophes Modernes, qu'on ne trouve chez les impies qui les ont précédés.

Qu'il eſt honteux pour des hommes qui parlent en gens inſpirés, de ne mettre au jour que des répétitions, & de n'avoir d'autres argumens à produire, que des ſophiſmes qu'ils ont sû rajeunir! qu'il eſt honteux pour nos eſprits forts, qui les liſent, & qui les préconiſent juſqu'à l'enthouſiaſme, de les croire des Philoſophes ſupérieurs à tous les ſiécles, & de ne redire dans les converſations, que

des redites qu'ils prennent pour des nouveautés !

Il n'eſt pas ſurprenant qu'il n'y ait plus rien de nouveau ſous le Soleil; mais il eſt étonnant ſans doute que les deux tiers de la Nation regardent des paradoxes mille & mille fois rebatus, comme des découvertes de ce ſiecle-ci. Cependant les Impies s'efforcent de nous reprocher qu'on ne trouve rien de neuf dans nos livres, ſur le Chriſtianiſme. Ils ne penſent pas que ce n'eſt point à nous, qui nous glorifions d'une Religion auſſi ancienne que le monde, à produire du neuf, mais à ceux qui s'érigent en fabricateurs d'une nouvelle Secte, & qui prétendent changer le culte, ou plutôt l'abolir.

Les Incrédules sont partagés en deux classes, celle des Ecrivains qui passent pour les Docteurs & les Corriphées, & celle des hommes sensuels & libertins qui sont leurs disciples. Si vous analysez leur savoir, vous verrez que les premiers ayant employé tout leur tems à la Physique, ou à la Géometrie, ou à la Poésie, n'ont pu approfondir, ni connoître la Religion qu'ils attaquent; & que les derniers, presque tous jeunes gens, téméraires, volages, ignorans, débauchés, & tout à fait semblables à ces Soldats qui courent à la tranchée sans savoir quel est le motif de la guerre, n'ont pas la moindre idée des principes

qu'ils combattent. L'un eſt un de ces agréables efféminés qui n'a jamais lu que quelques Romans laſcifs ; l'autre, un Commis qui n'a jamais sû que former des chiffres & des calculs : celui-ci un Militaire dont la vie ſe paſſe dans les cercles & dans les Caffés ; celui-là, un artiſte qui n'a étudié que les regles de ſon art, & qui ſe croit en droit de juger de tout. Telle eſt l'eſpece qui fronde le Chriſtianiſme, & qui eſpere l'anéantir.

Qui ſe laiſſera ſéduire par des hommes de cette trempe, qui abandonnera toute l'autorité de l'Egliſe & de la Tradition, pour ſe rendre à quelques pitoyables railleries, & à quelques miſé-

rables objections ? Quel coup d'œil que la Philosophie d'un homme de 25 ans, mise dans une balance, avec toute la science des Apôtres, des Peres & des Docteurs ? Je ne veux que ce seul aspect, pour couvrir d'une honte éternelle quiconque ose abjurer sa foi, sur la parole de nos jeunes Incrédules.

Les anciens Philosophes pouvoient au moins en imposer par les profondes études auxquelles ils se livroient. On voyoit sortir du sein d'un cabinet poudreux, un Ouvrage qui étoit le fruit de cinquante années de recherches & de travail ; Ouvrage étayé par des mœurs austeres, & dont la seule vérité paroissoit l'objet.

Mais quelle difference ? Les livres de nos Philoſophes modernes ſont le réſultat d'une vie diſſipée ; & la plûpart de ces productions preſqu'auſſitôt finies que commencées, ont ſouvent pris naiſſance au milieu d'un ſpectacle, ou d'un repas. Que de brochures impies qu'on regarde comme des démonſtrations ſans réplique, & dont toute la force ne conſiſte que dans l'expreſſion.

La Religion Chrétienne embraſſe tant de parties, elle eſt appuyée ſur tant de preuves différentes, elle eſt ſi *eſſentiellement liée à notre bonheur éternel*, qu'il faudroit au moins pour oſer l'attaquer, avoir fait une

étude de tout ce qui la concerne, avoir lu tous les Ouvrages pour & contre, avoir pesé tous les dégrés d'autorité sur lesquels elle se fonde; autrement on parle en l'air, & l'on agite une cause sans en être instruit. La plus brillante imagination ne détruit point des faits, l'esprit le plus vif n'anéantit point des Prophéties que les événemens ont vérifiées, & l'on auroit tout le genie des *Voltaire* & des *Rousseau*, & l'on emploieroit comme eux la plus belle & la plus forte éloquence à ridiculiser la Religion, qu'on ne viendroit pas à bout d'infirmer le moindre de ses faits. Les railleries sont toujours la ressource de

ceux qui n'ont point de raisons ; & plus une chose est sublime & vraie, plus elle est susceptible de ridicules.

Si notre siecle étoit moins superficiel, nos Philosophes n'auroient pas gagné un pouce de terrein ; mais malheureusement accoutumés à ne connoître la Religion que par les idées superficielles qu'on nous en donne, nous croyons qu'elle ne consiste que dans de pures coutumes & dans de simples cérémonies, & qu'elle n'est que l'effet d'une crainte superstitieuse, ou d'une politique toute humaine. Allons à la source, voyons Dieu dans Dieu lui même, voyons-nous dans ce que nous sommes, &

bientôt le prestige se dissipera, la vérité se manifestera, & ce qui nous sembloit un objet méprisable, ou tout au moins indifférent, deviendra un sujet d'étonnement & d'adoration.

Nous reconnoîtrons alors que la Divinité n'a pu créer une ame aussi sublime que la nôtre, sans lui communiquer quelques rayons de sa lumiere, qu'elle n'a pu réduire à la condition des bêtes, celui qu'elle en a établi le maître, & que par conséquent tous les hommes ont dû connoître une Loi qui les guidât, qui leur apprît à discerner le bien du mal, & qui les élevât jusqu'au Ciel.

Or la Religion n'est autre

chose que cette divine Loi ; de sorte qu'il faut arracher la vérité de notre propre cœur, dépouiller notre ame de ses plus précieuses qualités, pour en rejetter les impressions, ou n'en pas appercevoir la lumiere. Eh! quelle lumiere ? ce ne sont plus ces fausses lueurs qui éclairoient les Payens, & qui faisoient paroître l'orgueil comme la vraie magnanimité ; ce ne sont plus les principes de cette morale hypocrite, qui n'agissoit que sur l'extérieur, & qui n'étoit que le coloris des vertus. La vérité elle même s'est manifestée, les Cieux se sont ouverts, le Juste lui-même est descendu, & l'univers entier a vu les miséri-

cordes de l'Eternel, a connu ſa Juſtice, a révéré ſon nom. Epoque mémorable, dont la date eſt conſignée dans les faſtes de toutes les hiſtoires, inſcrite ſur une multitude innombrable de monumens? Epoque merveilleuſe qui a été le germe des plus grands prodiges, qui a exterminé l'idolatrie, purgé la terre de ſes abominations, & rendu à Dieu l'hommage que le monde & le démon lui avoient ravi.

Les ſciences profanées par le déſir immodéré de ſavoir, les paſſions diviniſées par des apotéoſes auſſi biſarres qu'impies, l'ame dégradée par l'oubli de ſon Auteur, le Maître de la nature confondu avec des êtres fabu-

leux, autant de monſtres qui ont diſparu depuis que le Chriſtianiſme s'eſt établi.

Parlerons nous maintenant des vérités qu'il nous a fait connoître, vérités que toute la Philoſophie Payenne n'avoit pu découvrir. Nous apprîmes à l'école de Jeſus-Chriſt, à faire du bien à nos ennemis, à renoncer à nous-mêmes, à rapporter tout à Dieu: nous apprîmes que plus on eſt dans l'humiliation, plus on eſt grand; que plus on eſt indigent, plus on eſt riche; plus on ſouffre, plus on eſt heureux; plus on ſe mépriſe, & plus on s'exalte, lorſqu'on agit en vue de l'éternité: nous apprîmes que notre ame eſt le plus précieux

des trésors ; qu'il vaudroit mieux perdre l'univers, que de la profaner ; qu'il n'y a de grand & de digne de nos regards, que ce qu'on fait pour le Ciel : nous apprîmes à respecter nos corps, comme des vases consacrés par l'Auguste Mystere de l'Eucharistie, à sanctifier nos œuvres, & à épurer nos desirs.

C'est cette sublime morale, qui forme l'essence de la Religion, & qui, se trouvant toute renfermée dans l'Evangile, ce livre simple en apparence, mais que tout l'esprit des Grecs & des Romains n'auroit jamais pu imaginer, est notre regle & notre Loi ; & nous osons donner le défi à tous les peuples du

monde, de nous produire quelque chose d'aussi merveilleux & d'aussi divin.

Dira-t'on après cette énumération de devoirs si analogues aux besoins de nos deux substances, si conformes à notre raison, si propres au maintien de la société, que la Religion est un objet indifférent, & que sans elle on peut être honnête homme. Qu'est-ce qui ne voit pas, en parcourant toutes les obligations qu'elle nous impose, qu'elle est l'ame de la probité? Qu'est-ce qui ne sent pas qu'il n'y a que cette divine Religion qui influe sur nos desirs, & que nous n'avons que le nom d'honnête homme, si nous ne sommes

pas intérieurement auſſi gens de bien, que nous le paroiſſons à l'extérieur ?

La Philoſophie, dit Saint Cyrille, eſt le Catéchiſme de la Foi, de ſorte qu'on n'inſulte aux dogmes du Chriſtianiſme, que parcequ'on n'eſt pas Philoſophe. Lorſqu'on aura quitté les folies du ſiecle, pour méditer ſur les grandes vérités du Chriſtianiſme, on trouvera qu'elles forment un merveilleux enchaînement, & qu'elles perfectionnent la raiſon. Notre Religion n'eſt point ſemblable à celle de Mahomet, chacun peut l'étudier, parcequ'elle ne craint que d'être ignorée. Elle n'eſt point comme toutes ces ſectes dont on

connoit l'origine & la date : née le même jour que naquirent les jours, elle remonte jusqu'au premier homme, parceque l'ancien testament ne fut que la figure du premier. Elle ne nous avilit point, comme ces cultes grossiers & charnels, dont les récompenses imaginaires consistent dans les plaisirs des sens, parcequ'elle est toute pure & toute céleste, de sorte que selon la belle expression du célebre *Dante*, Poëte Italien, *noi siamo vermi, nati à formar l'angelica farfalla*, nous sommes des vers destinés à être changés en Anges.

Elevons nos ames autant que le Christianisme les éleve, &

l'Evangile resplendira à nos yeux, comme une Loi qui n'a été promulguée dans l'univers, que par l'effet des plus grands prodiges; comme une Loi qui a renversé Jérusalem déicide, qui a détruit Rome idolâtre, & qui s'est élevée sur les débris du paganisme; comme une Loi qui s'est fait jour à travers les factions, les guerres, les révolutions, & qui a forcé les puissances même les plus formidables & les plus opposées à ses maximes, à l'embrasser & à la révérer.

Qui d'entre nos incrédules a étudié ces faits dont nous voyons l'accomplissement, a lu les Prophéties dans le texte original, les a comparées avec les circons-

tances de la vie de Jesus-Christ, a suivi la tradition de l'Eglise, a étudié les Evangélistes, les Apôtres, les Peres, les Conciles, a confronté les objections des Impies avec les réponses des Chrétiens?

Hélas! ils attaquent une doctrine, qu'ils ne peuvent seulement pas lire dans les sources, car ils ne savent ni le Grec, ni l'Hebreu; cependant peut-on contester des titres, sans connoître la langue dans laquelle ils sont écrits? Si l'on procédoit ainsi dans l'examen de la moindre affaire, ne passeroit-on pas pour ignorant & pour insensé. Il y a depuis plus de trente ans un procès entre les Chrétiens & les

Incrédules. Ceux-ci prétendent que le Christianisme n'est qu'une chimere réalisée par l'enthousiasme, & consacrée par la superstition ; & ils ignorent les pieces originales qui en constatent la vérité, & ils ne sont pas en état de les déchiffrer : quelle absurdité !

On me dira qu'on en juge sur les traductions que l'Eglise adopte, & qui doivent faire autorité ; mais si cela est, il faut nécessairement reconnoître Jesus-Christ pour Dieu, & son Evangile pour un oracle éternel ; car les Pseaumes de David, tels qu'ils sont traduits, ainsi que toutes les autres Prophéties, ne parlent que de la Divinité du

Meſſie. Qu'eſt-ce qui n'a pas lu, excepté nos beaux eſprits, qu'il naîtra un enfant qui s'appellera *Emanuel*, *Prince de la Paix*, *Pere du ſiecle futur*, *& Dieu*? Qu'eſt-ce qui n'a pas lu que *Bethleem ſera ſon berceau*, & que ſa mere ſera véritablement *Vierge*? Qu'eſt-ce qui n'a pas lu ſon *crucifiement* annoncé dans le Pſeaume 21, avec toutes les circonſtances qui l'ont accompagné?

Les Prophêtes ſemblent des Hiſtoriens, lorſqu'ils s'expriment ſur la naiſſance du Sauveur, & il n'y a pas juſqu'à Mahomet, qui eſt forcé de reconnoître que Jeſus-Chriſt eſt *le Meſſie*, *le Verbe*, *l'Eſprit de*

Dieu, ce ſont ſes termes.

Perſonne n'ignore que les Juifs eſpéroient un libérateur prédit par leurs Prophêtes, au point que quelques-uns d'entr'eux prirent Hérode pour le Meſſie, & que les Romains attendoient un renouvellement annoncé par les Sybilles. L'univers étoit dans l'attente de quelque événement extraordinaire, lorſque Jeſus-Chriſt naquit. Eh quelle plus forte preuve de ſa venue, que la diſperſion des Iſraélites, qui ſubſiſtant toujours diſtingués de toutes les nations, & tributaires dans tous les lieux, vivent ſans Pontife & ſans Chef, uniquement pour prouver à l'univers l'accompliſſement des Prophé-

ties, & la mort de l'Homme Dieu. Sans cela il y a long-tems que confondus avec les autres Peuples, ou tout à fait anéantis ; ils n'existeroient que dans les Histoires, comme les Grecs & les Romains.

Il n'y avoit que Dieu lui-même qui pût nous instruire de Dieu, nous faire connoître l'excellence de notre ame, & toute l'étendue de nos devoirs ; nous donner une sublime idée des mysteres que nous croyons, & nous en persuader la vérité. La raison, dit Locke, cet Auteur que nos matérialistes citent avec tant de complaisance, est *la révélation naturelle, & la révélation est la raison augmentée par un nouveau fond*

fond de découvertes émanées immédiatement de Dieu.

Donc on n'eſt pas déraiſonnable, comme le publie la nouvelle Philoſophie, en croyant les dogmes que la Religion nous propoſe : mais *les hommes ſont incrédules*, ſelon la réflexion d'Abadie, *parcequ'ils veulent l'être ; & ils veulent l'être, parceque c'eſt l'intérêt de leurs paſſions.*

Vit-on jamais les impies cherir l'innocence, vaincre la haîne, étouffer la colere, déclarer la guerre aux vices, à l'amour propre, à l'orgueil, à la colere, à la luxure, à l'envie, commander enfin à leurs ſens. Helas ! il ſont tout ce que la Religion défend d'être, & conſéquemment il

n'eſt pas ſurprenant qu'ils la dé-crient, & qu'ils ne puiſſent la ſouffrir ; c'eſt un objet qui les importune, & qu'ils voudroient ne plus avoir ſous les yeux.

Ils allèguent pour prétextes que l'Ancien Teſtament ſemble ne contenir que des détails puériles, que des préceptes ſuperflus ; mais ces commandemens qui nous paroiſſent ſi ſinguliers dans la Loi des Hébreux, tendoient à dompter par la contrainte, le caractere groſſier des Juifs, à les inſtruire par les ſens, à contenir dans le devoir des eſprits inquiets & peu dociles par un aſſujettiſſement continuel, à adoucir la dureté de leurs cœurs, par des réglemens

qui étendoient l'humanité jusque sur les plus petites choses; à perpétuer les biens dans les familles, à empêcher les alliances étrangeres, pour prévenir tout principe d'idolâtrie & de corruption, à établir une singularité d'usages qui distinguât des autres nations, le peuple de Dieu.

C'est ainsi qu'en méditant sur certaines apparences qui nous révoltent, nous trouvons que tout a été sagement institué, & qu'il n'y a que notre ignorance & nos préjugés, qui travestissent la Sainte Ecriture à nos yeux. Si les Incrédules pensoient qu'en traitant la Religion Chrétienne de chimere & de folie, ils font

le procès aux plus grands hommes qui l'ont embrassée & soutenue au peril de leur vie, qu'ils déclarent imbécilles tous leurs prédécesseurs & tous leurs peres, ils seroient peut-être plus réservés, à moins qu'ils ne veuillent prétendre que l'art de raisonner leur a été accordé, à l'exclusion de tous les Chrétiens qui ont existé depuis dix-sept cents ans. Ils l'ont presque dit, & je n'en suis point étonné ; l'obstination & l'orgueil alienent totalement la raison.

D'ailleurs comme les Incrédules n'ont point de principes, ils courent d'objections en objections, sans pouvoir jamais pousser un argument. Rien de

plus ordinaire que de les entendre attaquer en même-tems un abus & une vérité, que de les voir s'élever tout à la fois contre les myſteres & contre la prétendue cupidité des Prêtres, comme s'il leur en avoit beaucoup couté pour vivre dans le ſein de l'Egliſe. Vous leur donnez la ſolution d'une difficulté qu'ils vous propoſent ; & au lieu de la peſer, ils reviennent à la charge par des queſtions qui n'ont nul rapport avec la réponſe qu'ils paroiſſoient attendre. Ainſi font les Proteſtans, lorſqu'ils commencent à diſputer : leur bouche ne s'ouvre que pour laiſſer échapper ſans ordre, ſans méthode & ſans liaiſon,

tout ce qu'ils ont lu contre la Religion Romaine. Il est impossible de les suivre ; ils passent des indulgences à l'Eucharistie, de la Communion sous les deux especes, au faste des Prélats, de la primauté du Pape, au culte des Saints. Autant de preuves que c'est presque toujours l'ignorance qui fait écrire & parler contre la Religion. Une simple brochure dont le style est séduisant, forme dans un jour mille Incrédules, de même qu'un orage fait éclore sur le champ une multitude d'insectes & de reptiles. Pourvu que l'Auteur soit à la mode, & qu'il écrive originalement ; on ne prend garde ni à l'exactitude des citations, ni

à la justesse des raisonnemens. De-là vient que la Lettre de *Jean-Jacques Rousseau*, à M. l'Archevêque de Paris, est vantée comme un phénomene philosophique, quoiqu'elle ne contienne que des sophismes & des argumens usés ; & que le Mandement de cet illustre Prélat, n'a pas recu tous les applaudissemens qu'il mérite, quoiqu'il soit admirable.

Tant qu'on ne donnera qu'un simple coup d'œil sur les vérités du Christianisme, l'incrédulité se perpétuera, & les Ecrivains impies seront regardés comme des personages importans. Si l'on ne considere dans le mystere de l'incarnation, qu'un Dieu

qui se fait homme à raison d'un simple fruit qu'Adam a mangé, on sera sans doute tenté de douter, & même de nier; mais si l'on apprend que tout n'a été créé que pour Jesus-Christ, que tout subsiste en lui comme dans son principe & sa fin, & qu'il n'y avoit que lui qui pût rendre nos homages dignes de l'Eternel, alors le tableau change, & ce qui sembloit inutile & presque fabuleux, comme le dit Bossuet, s'annonce avec tous les caracteres de justice & de vérité.

Si l'on ne considere dans la Passion de Jesus-Christ, qu'un crucifiement, des outrages & des ignominies, on sera sans

doute tenté de croire qu'il n'y a rien dans cet événement que de très-naturel. Mais si l'on apprend qu'il n'y a pas une circonstance de la mort de Jesus-Christ, qui ne s'accorde parfaitement avec des Prophéties antérieurs de plus de mille ans, des Prophéties dont les plus grands ennemis des Chrétiens sont dépositaires, & qu'on n'a pû conséquemment altérer : si l'on apprend que cette mort a été relevée par des prodiges éminens, ce que des Payens mêmes ont rapporté ; alors on apperçoit les choses d'un autre œil, & l'on reconnoit des traits vraiment divins.

Si l'on ne considére dans l'établissement du Christianisme,

que des effets d'un prétendu enthousiasme, on sera sans doute tenté de le confondre avec toutes les autres Religions : mais si l'on apprend qu'il a triomphé sans armes de toutes les puissances armées contre lui ; qu'il n'a eû pour prédicateurs que douze hommes de la lie du peuple, sans science, sans crédit, sans force, & qu'en combattant toutes les passions, il s'est élevé sur les débris du paganisme qui les permettoit toutes ; alors les idées ne sont plus les mêmes, & ce qu'on croyoit naturel, devient l'ouvrage d'une main toute-puissante.

Si l'on ne considere dans la société qui compose l'Eglise,

que des hommes ſujets à des fautes & à des foibleſſes, on eſt ſans doute tenté de regarder ce corps, comme tous les établiſſemens humains : mais ſi l'on apprend que cette aſſemblée malgré les paſſions qui ſemblent l'agiter, triomphe depuis plus de dix-ſept ſiecles de toutes les héréſies, de tous les aſſauts, de tous les combats ; qu'elle n'a rien innové dans ſa foi ; qu'elle enſeigne aujourd'hui les mêmes vérités qu'elle préchoit du tems des Apôtres ; alors les objets ſe préſentent ſous un autre aſpect, & l'on n'héſite plus à regarder l'Egliſe comme une ſociété toute divine.

Si l'on ne conſidere dans les

usages & les cérémonies que l'Eglise observe, qu'un simple extérieur ; on sera sans doute tenté de présumer que tout cela n'est nullement essentiel : mais si l'on apprend qu'en écoutant les successeurs des Apôtres, on écoute Jesus-Christ ; qu'en les méprisant, on les méprise, ainsi qu'il nous l'a lui-même enseigné, & que toutes ces pratiques qui paroissent surperflus, sont symboliques, & sagement établies pour tenir nos sens dans le respect, & pour élever notre ame à Dieu ; alors, ce n'est plus le même point de vue, & ce qu'on jugeoit devoir être retranché, est démontré avoir une fin juste, raisonable & sublime.

Quoi de plus honorable pour

une Religion, que de ne point craindre les recherches, de ne point redouter le grand jour, & telle est la nôtre. Non-seulement elle fait voir ses titres; mais encore elle invite tous les hommes, tels qui puissent être, à l'étudier & à l'approfondir. Ses secrets n'ont rien de ténébreux, & ils ne sont impénétrables, que parcequ'ils constituent l'essence même de Dieu?

Eh! pourquoi négligeons nous donc une pareille étude. Est-ce qu'il vaudroit mieux étudier le cours des Astres, que d'apprendre des vérités d'ou dépend notre bonheur ou malheur éternel? Est-ce qu'il vaudroit mieux connoître quelques fossi-

les ou quelques coquillages, que la ſcience de l'Eternité ? Eſt-ce qu'il vaudroit mieux perfectionner des Arts, que de ſe perfectionner ſoi-même Hélas ! entaſſez toutes les connoiſſances humaines, & vous n'aurez raſſemblé que des menſonges & des vanités, en comparaiſon de la ſcience du ſalut.

Le mal eſt qu'on nous donne de trop grandes idées des Mathématiques, de la Phyſique & de la Poéſie ; qu'on nous accoutume à regarder un profond Géometre, comme le plus grand homme du monde, à nommer Philoſophes, des perſonnages qui n'ont ſouvent pour tout mérite, qu'une ſinguliere ma-

niere de penſer & de s'exprimer, tandis que celui qui s'occupe des merveilles de Dieu, qui s'applique à méditer ſes grandeurs, eſt preſque mépriſé.

Cependant quelles vérités plus Philoſophiques, ſelon la remarque de *M. l'Evêque du Puy*, dont j'emprunte ici les paroles, que les vérités que l'Evangile nous enſeigne? « Qui peut nous » donner de plus belles idées de » Dieu notre Créateur, de la » Majeſté de ſon Etre, de la » manificence de ſes œuvres, de » la ſageſſe & de la profondeur » de ſes conſeils! qui nous ap» prend mieux ce que nous ſom» mes dans le phyſique & dans » le moral! qui ſépara par des

» bornes plus précises la matiere
» & l'esprit, le vice & la vertu,
» la nature & la grace, le tems
» & l'éternité !

L'Evangile, quoiqu'un des livres les moins volumineux, nous a plus appris de vérités, que tous les Ouvrages des Philosophes anciens & modernes ; & il a fait de ses Disciples, non des hommes spéculatifs, mais des hommes pleins d'action dans tout ce qui concerne l'amour de Dieu & du prochain. Aussi les mœurs se sont-elles adoucies, l'esclavage a t'il été aboli, depuis que le Christianisme a été connu. Sans ses lumieres & sans son onction, nous serions peut-être encore barbares, ou du moins

gouvernés par des tyrans. C'est lui qui a préparé les voies à l'heureuse Monarchie, dont la France goûte maintenant les paisibles fruits, & qui par l'histoire de ses prodiges & de ses progrès, nous a conservé la mémoire de certains faits précieux à la Nation. Le Clergé s'appliquoit à l'étude, tandis que la Noblesse ne savoit pas même signer son nom. Les Cathédrales & les Monasteres, furent les premiers Colléges où l'on apprit les élémens des sciences, de sorte que nous devons en partie au Christianisme, tout ce que nous savons.

Lisons les archives du monde, puisons dans les sources, & bientôt nous reconnoîtrons que

la nouvelle Philoſophie nous trompe, & que les Incrédules en nous faiſant des portraits hideux de la Religion, ne nous peignent que leur propre cœur : de quels artifices ne ſe ſervent-ils pas, pour nous arracher au culte que nous profeſſons ? Si par exemple ils citent Bayle, ils ont bien ſoin de n'extraire de ſes Ouvrages, que ce qui eſt favorable à leurs préjugés ; car il eſt bon de ſavoir que ce Bayle lui-même, ainſi que tous les Ecrivains de ſon eſpece, ſont remplis de réflexions qui appuient la révélation, de réflexions qui toutes liées enſembles, formeroient un excellent Ouvrage en faveur du Chriſtianiſme. C'eſt Balaam qui veut

maudir le Peuple de Dieu, & qui le bénit. Ainsi l'Auteur d'Emile, en voulant combattre l'Evangile, en établit mieux que personne la vérité.

Il est facile de conclure, à la suite de ces observations, qu'on devroit former un corps de vérités propres à faire connoître la Religion, & à prémunir les jeunes gens contre les écarts de l'incrédulité. Cet Ouvrage qui ne seroit ni diffus, ni volumineux, ni traité scolastiquement, répondroit à toutes les objections des impies, & les Professeurs de Philosophie auroient soin de le faire apprendre, & de l'expliquer avec une scrupuleuse attention. Si le Clergé de France,

dont le zele fut toujours actif & éclairé, veut charger quelque personne habile de cette entreprise, bientôt la jeunesse apprendra à mépriser les sophismes des impies, & les brochures de nos beaux esprits tomberont dans l'avilissement qu'elles méritent. Le Catéchisme n'est que l'Alphabet de la Religion. Il ne fait qu'exposer les dogmes qu'on est absolument obligé de croire pour être sauvé ; mais il n'entre pas dans des preuves qui sont aujourd'hui nécessaires, pour s'affermir dans la foi ; & d'ailleurs n'est-il pas naturel qu'un jeune homme dévoué aux sciences par goût & par état, soit mieux instruit *de sa Religion, qu'un simple Paysan.*

CHAPITRE XIII.

Des progrès & des causes de l'Irreligion.

IL n'y a que le Prophête Jérémie lui-même qui pût nous peindre les malheurs dont nous sommes les tristes témoins : ce ne sont plus ces scandales qu'on vit naître dans presque tous les tems ; mais cette apostasie que saint Paul nous annonce. Il semble que toute chair a corrompu sa voie, que tout esprit a arboré l'étendart de la révolte & de l'irreligion. Le Chrétien est l'objet des mépris & des railleries, au milieu même du Christianisme ; & s'il étoit vrai qu'il

y a des veſtiges d'irreligion juſqu'au fond des cloîtres, & que des hommes conſacrés aux auſtérités de la pénitence, jeunent, veillent & prient, ſans en eſperer aucun fruit; alors on pourroit dire que le mal ne peut aller plus loin. Mais croyons pour l'honneur de la Religion, que ces ſcandales ſont ſuppoſés; croyons qu'il n'y a pas de Religieux aſſez inſenſés pour imiter ces Danaïdes, qui paſſoient leur vie à remplir un toneau percé.

Quoi qu'il en ſoit, le tems eſt venu où il faut élever la voix, annoncer à Iſraël ſes ingratitudes & ſes forfaits; ce tems que Daniel avoit peint, qu'Ezéchiel avoit prévu, & dont Jérémie

exprimoit les horreurs par ces mots pleins d'amertume & de douleur. *Les Temples sont abandonnés, les Pontifes gémissans, Jérusalem plongée dans le deuil & dans la consternation. On se moque de nos cérémonies & de nos solemnités*, & le Juste comme *l'Autruche, se retire au fond des déserts.*

Il n'y a que les promesses faites à l'Eglise, qui puissent nous rassurer contre les progrès de l'impiété. Que ne dit-on pas, que n'écrit-on pas ! à dessein d'éteindre la foi ? On ne parle de la Religion que pour l'attaquer, de Dieu, que pour l'outrager, de ses Ministres, que pour les railler. Les uns, comme

des forcenés, tâchent de ſapper le Temple & l'Autel, ſe moquent des Sacrifices & des Sacrificateurs, condamnent les Saints & la Sainteté; les autres, avec un air de compaſſion, un ſourire malin, ſavent rendre la piété ridicule, & ſe faire un amuſement de ce qui doit exciter le reſpect & la frayeur.

Parcourons les cercles, écoutons les entretiens, & partout nous trouverons des Chrétiens Apoſtats, qui ſe glorifient de mépriſer l'Egliſe & ſes Loix, qui ne ceſſent d'employer des épigrames & des bons mots contre la doctrine même de Jeſus-Chriſt, & contre ſa divine perſonne. Tantôt c'eſt un trait qui

paroît

paroit échappé ſans réflexion, & tantôt un blaſphême qu'on excuſe en faveur de l'eſprit. Il ſemble qu'on ne peut plus s'amuſer & diſcourir qu'aux depens de la Religion. Elle eſt devenue le jouet & la fable de preſque toutes les ſociétés.

Les jeunes gens ne liſent que pour ſe rendre impies: tel qui ne ſait encore que bégayer, prononce des mots ſacriléges, du ton le plus aſſuré; & l'ignorance qui diſpenſoit autrefois les hommes de parler, eſt maintenant un motif qui les engage à blaſphêmer. Celui qui ſait le moins, eſt toujours celui qui commence à répandre l'impiété.

Il eſt ſans doute étonant com-

ment les François, qui ne cherchent qu'à varier leurs entretiens & leurs plaiſirs, ne ſoient pas encore raſſaſiés des diſcours que tient l'incrédulité, qu'après toutes les inepties & toutes les impiétés que le libertinage d'eſprit a ſurement épuiſées, un homme trouve encore le ſecret de plaire & de ſe faire une réputation, en rediſant des paradoxes *autant répétés, que ſurannés. Ne devroit-on pas ſavoir* que le langage de l'irreligion a paſſé juſqu'au peuple, & que ce n'eſt plus jouer dans le monde un rôle ſingulier, que d'afficher le Deiſme & l'indévotion.

Mais le cœur eſt corrompu, & il faut qu'il exhale ſa corrup-

tion. Que d'horreurs ſorties de cette ſource empoiſonnée, depuis qu'on a ſecoué le joug de la Religion ? On a vû l'Eloquence & la Poéſie, ſervir d'ornement aux plus affreux blaſphêmes & aux plus horribles obſcénités ; on a vû le nom de Dieu plus outragé que celui des démons, ſon exiſtence réduite en problême, ſes Myſteres traités de fables & de réveries, ſon culte déclaré ſuperſtitieux ; on a vû les livres les plus abominables, voler de main en main, pénétrer juſque dans les Monaſteres, & devenir le paſſe-tems de la jeuneſſe, & le ſujet des entretiens ; on a vû les Auteurs de ces productions, encenſés

comme les Genies tutelaires de la Nation, & leur prétendue Philosophie servir de régle à la plûpart des Ecrivains.

Mais ici je m'arrête, & pour ne pas allarmer davantage les consciences timorées, & pour ne pas souiller ma plume par des récits qui font horreur: il vaut mieux découvrir l'origine de ces maux, que de les détailler.

L'amour des plaisirs, le goût de la nouveauté, la fureur de briller par l'esprit, autant de causes de l'incrédulité. Nous sommes tous matérialistes dans la pratique; & nos sens à l'aide d'un luxe désordonné que ce siecle a vû naître, ont presque subjugué notre ame. De-là cette

ardeur à publier que tout périt avec nous ; de-là cet amour immodéré pour les richeſſes & pour les honneurs ; de-là cette eſpece d'horreur pour tout ce qui nous rappelle à la morale de l'Evangile. Le cœur commande à l'eſprit, & le cœur plongé dans des voluptés criminelles, prononce *qu'il n'y a point de Dieu.*

Ce n'eſt que par de généreux efforts ſur le monde & ſur ſoi-même, qu'on entrevoit ſon ame comme une ſubſtance toute ſpirituelle, & qui ne cherche & ne deſire que l'heureuſe immortalité, qu'on apperçoit la Religion comme la ſeule lumiere qui doit nous guider, qu'on aime Dieu comme le ſeul objet de notre

félicité. Mais où sont aujourd'hui les personnes capables de ces efforts? Les unes perdues dans l'amour du luxe & de la dissipation, ne connoissent d'ame que leur corps; les autres séduites par un simple extérieur de piété, prennent la superstition pour la Religion même, & passent en conséquence leur vie à faire des œuvres de dévotion, sans être réellement dévotes; ne pratiquent aucune pénitence que celle qui leur plait, & se procurent mille commodités incompatibles avec l'austérité de l'Evangile. La mollesse étant le vice du siecle, chacun passe ses jours à rafiner sur les plaisirs, ou sur les aises,

& la terre devient une habitation qu'on préfere au Ciel. Premiere source de l'incrédulité.

Quant au goût de la nouveauté, personne n'ignore combien nous aimons à varier tout ce qui peut en être susceptible. Après avoir tout épuisé en genre de modes ; nous avons essayé de changer la Religion, comme étant trop ancienne & trop austere pour un siecle aussi agréable & aussi sémillant : nous avons dit en conséquence, qu'il étoit impossible d'être condamné à des tourmens éternels, pour une faute d'un moment ; que les Prêtres nous en imposoient, lorsqu'ils nous annonçoient des obligations telles que celles d'as-

ſiſter à la Meſſe, de fréquenter les Sacremens & de jeuner; que les Myſteres révoltoient la raiſon, & qu'il étoit beaucoup plus commode & plus ſimple de ne reconnoître qu'un Dieu apathique, & tout à fait indifférent ſur les actions des humains. Cette morale, ayant paru neuve & tout à fait favorable au regne des paſſions, a couru dans le public, comme la nouvelle du jour, & ceux qui en ont frémi, ont paſſé pour des perſonnages gothiques, attachés à de vieux préjugés. Ainſi l'on a pris l'irreligion comme un air qu'exigeoit le bon ton, & l'on s'en eſt paré comme d'une nouvelle friſure. Seconde ſource de l'incrédulité.

Le bel esprit, c'est-à-dire, cette manie de paroître ce qu'on n'est pas, de juger tout ce qu'on ne connoit point, de mépriser tout ce qui doit exciter du respect, d'admirer tout ce qu'on doit mépriser, ne pouvoit que contribuer aux progrès de l'incrédulité. Il étoit naturel que des Ecrivains qui se croyoient plus philosophes que tous les savans de l'antiquité, qui ne connoissoient de philosophie, que celle des sens, fissent naître des doutes & des impiétés: quatre ou cinq s'annoncerent de la sorte, & leur stile pompeux, leur ton décisif, leur attirerent une foule de sectateurs. Bientôt on n'estima que leurs

ouvrages, on ne jura que par leurs noms, & les femmes mêmes ſe firent gloire de les citer. On aima mieux les ſuppoſer infaillibles, que l'Egliſe entiere, & l'on préféra leur autorité à toute la tradition.

Il y eût autant de brochures que de jours, & ces brochures ne furent trouvées faillantes & délicieuſes, qu'autant qu'elles étoient obſcènes & impies. L'incrédulité devint l'affiche du bel eſprit, & l'on apprit à blaſphêmer, comme on apprenoit autrefois à benir Dieu. Chaque ſociété ſe diſtingua par une nouvelle maniere de penſer, & des multitudes de Chrétiens eurent honte du Chriſtianiſme.

Cette manie de paroître avoir de l'esprit, engendra le desir immodéré de devenir Auteur. La vanité trouva mieux son compte à écrire qu'à parler, & deslors toutes les Villes furent inondées de brochures remplies de sophismes, de blasphêmes & d'obscénités. On ne pensa qu'à dire du neuf, & pour réussir en ce genre, on fit imprimer des folies, des songes, & on les annonça avec un ton d'arrogance, qui suppléa au savoir. Ces écrits plurent par leur singularité; & les Auteurs, pour leur donner plus de débit, gagnerent des prôneurs, & se firent un parti, tandis que les Ecrivains Religieux n'eurent recours, n'

à la cabale, ni à l'intrigue, & abandonnerent leurs ouvrages à leur propre ſort. Troiſieme ſource d'incrédulité.

L'irreligion, comme le vice, a ſes nuances, a ſes gradations. On ne débute pas tout à coup par blaſphêmer. Telle ſociété qui n'a prétendu que s'amuſer aux dépens d'un Miniſtre de l'Egliſe, a fini par fronder l'Egliſe entiere, & des familles qui n'entendoient qu'en frémiſſant les paradoxes d'un eſprit fort, ſe ſont inſenſiblement accoutumées à ne plus rien croire, & à ne plus rien eſpérer.

Comme on ne lit point dans les ſources, ainſi que nous l'avons déja dit, on s'imagine que

les Peres de l'Eglise ont avancé tout ce que la malice & l'ignorance leur font dire. De-là ces jugemens si désavantageux à la mémoire du grand Augustin, cet homme que toutes les Communions ont regardé comme le plus vaste & le plus sublime génie, & que Bayle lui-même exalte avec une espece d'enthousiasme : de-là cette sorte de mépris pour les ouvrages de Malebranche, ce Philosophe unique, qui mit plus d'esprit dans la *recherche de la vérité*, qu'il n'y en a dans toutes les têtes de nos Philosophes modernes, prises collectivement ; de-là ces misérables déclamations contre des livres qu'on n'a jamais lus, ou

qu'on lit à contre ſens, parcequ'on eſt ſi préocupé & ſi ſuperficiel, que tout raiſonnement en faveur de la Religion, eſt toujours ſuppoſé pitoyable, que tout Ecrivain ſénſé eſt toujours déclaré imbécille ou fou.

C'eſt ſur ces ſolides fondemens, qu'eſt bâti tout le ſyſtême des impies, & la foi de tous ceux qui les écoutent & qui les admirent. On applaudit à leurs railleries comme aux plus belles découvertes de l'eſprit humain, & l'on nomme *délicieux*, un homme qu'on n'auroit pas reçu il y a trente ans dans aucune ſociété. On ſoutient qu'il eſt plein de probité, quoiqu'il ne croie pas en Dieu, parcequ'on

n'a point approfondi son ame, ni développé son intérieur, parcequ'il fait illusion par les grands termes de *législation* & d'*humanité* qu'il met toujours en avant. On ne prend pas garde que ce même homme n'a nul scrupule de scandaliser ses gens par les plus abominables discours, de séduire la femme ou la fille de son voisin, de louer publiquement des ouvrages infâmes dignes de toute l'exécration.

Qu'il est glorieux pour les Catholiques de voir qu'on n'abandonne leur doctrine, qu'en se livrant à toutes sortes d'excès; de trouver dans leurs ennemis, les panegyristes de la fornication, de l'adultere, de l'inceste

& de l'anarchie ! qu'il eſt glorieux de voir qu'en ſuivant leurs converſations & le détail de leur vie, ils ne ſont ni bons amis, ni bons parens, ni bons citoyens! Auſſi n'eſt-ce que depuis la formation de leur ſecte, qu'on entend répéter de toutes parts *qu'on n'eſt pas obligé à une mere qui nous a donné le jour, parce-qu'elle n'a cherché que ſon plaiſir*: comme ſi ce plaiſir pouvoit ſe comparer à une groſſeſſe de neuf mois, pendant laquelle on eſt toujours en danger de mort, à un enfantement dont les douleurs ſurpaſſent toute expreſſion. Il n'eſt point de pere qui ne prévoye en s'uniſſant à ſon épouſe, tous les chagrins, toutes les dé-

penſes, tous les embarras que lui cauſera néceſſairement l'éducation d'un fils; mais le deſir de ſe reproduire, de revoir ſous ſes yeux un autre lui-même, & de donner un citoyen à l'Etat, triomphe de tout obſtacle. Le libertin ne s'imagine pas que cela puiſſe être, parceque tout libertin ſuppoſe tous les hommes occupés du plaiſir brutal, dont il eſt lui-même épris; & c'eſt ainſi que les paſſions décident les Incrédules, & ſervent de baſe à tous leurs livres.

Il y a de quoi rire, je l'avoue, de voir l'avidité avec laquelle des perſonnes de toute condition & de tout age, ſaiſiſſent

tout ouvrage impie qui vient à paroître. Ce ſont ſouvent des perſonnes qui n'ont ni étudié, ni lû ; mais n'importe, la foule d'approbateurs groſſit, & dans l'eſpace d'un mois tout au plus, on entend juſqu'à des femmelettes ſe récrier ſur l'excellence & le merveilleux du nouveau livre. Demandez leur ce qu'il contient, elles redoublent leurs cris d'admiration, & elles vous répetent avec les mots les plus énergiques (car tout leur ſavoir conſiſte dans des mots) *qu'on n'a jamais rien vu de pareil ; que tous les mandemens d'Evêques, tels qu'ils puiſſent être, ne peuvent jamais répondre à l'Auteur ;*

qu'il est un homme étonnant, merveilleux, digne d'être universellement cité & admiré.

Mais au fait, qu'a t'il dit? Elles l'ignorent, & je le sai. Il a dit *qu'il falloit élever un jeune homme jusqu'à l'age de vingt ans sans rien lui apprendre; que l'Evangile étoit absolument l'ouvrage d'un Dieu, & qu'il étoit rempli d'absurdités; que nous étions nés pour marcher à quatre pattes, pour brouter, & que cependant nous sommes immortels.*

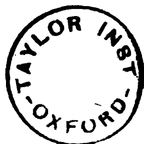
O l'excellente chose! comment n'y pas applaudir? Comment ne pas s'extasier? Le stile est si nerveux, les comparaisons sont si naturelles & si riches, le sublime & le trivial y contras-

tent si singulierement, les idées en sont si originales !

Convenons, à la suite de ces réflexions, ou plutôt de cette raisonnable ironie, qu'il y a réellement dans ce siecle une espece d'ensorcellement qui fait prendre les ténebres mêmes, pour la plus vive lumiere, la folie la plus outrée, pour le comble de la sagesse, les déraisonnemens les plus absurdes, pour la plus saine raison; &, ce qui doit surprendre, c'est que des personnes qui passent pour pieuses, & des personnes mêmes consacrées à Dieu, lisent & préconisent avec enthousiasme des Ouvrages tels que *l'Esprit*, *Emile* & *le Contrat Social*, Ouvrages

que tout bon François ne peut nommer qu'en frémiſſant : tel eſt l'empire de la mode, tel eſt le goût de la nouveauté.

Mais tranſportons nous en idée au-delà du ſiecle, c'eſt-à-dire, juſqu'à ce tems où la vérité aura repris ſes droits, & où l'on ne jugera plus des Ecrivains par le bruit qu'ils auront fait, ni par leur ſingularité ; mais où l'on fera le dépouillement de leurs livres, & l'analyſe de leurs penſées. Il me ſemble que je vois déja cet heureux inſtant arrivé, & que j'entens la déciſion de la poſtérité. Elle prononcera, n'en doutons pas, (car nos jugemens ne ſont que l'effet du délire, & le délire ne dure pas toujours)



qu'il n'y a rien de plus ſtupide que de ne pas diſtinguer l'ame, d'un corps qu'elle conduit & qu'elle dirige ; elle prononcera que l'homme ſans Religion & ſans Loi, n'a plus que des paſſions pour maîtres, des ſenſations pour guides, & qu'on n'a pû louer conſéquemment les propoſitions des Incrédules, ſans avoir renverſé toute idée de ſageſſe & de vérité ; elle prononcera que la ſcience de nos Philoſophes ne fut qu'une vraie charlatanerie, toute ſemblable à celle de ces empyriques & de ces eſcamoteurs qui tiennent une multitude d'ignorans en haleine, & qui ſurprenent leur admiration par des tours d'a-

dresse ; elle prononcera que nous fumes pétillans d'esprit, mais dénués de bon sens, & duppes d'un stile fastueux, qui nous éblouit ; elle prononcera que toutes nos découvertes, toutes nos nouveautés en fait de morale & de Religion, ne furent que des sophismes surannés, & citera la page des Celse, des Porphire, des Epicure, des Bayle, où ils se trouvent mot pour mot ; elle prononcera que tel que nous admirons comme *genie*, ne fût que bel esprit ; que tel que nous croyons *le héros de la Philosophie*, ne fût qu'un célébre fou ; que tel que nous appellons *profond Méthaphysicien*, ne connut que la

Physique; & que tel que nous regardons comme *un parfait Historien*, comme *un personnage universel*, ne fût qu'un excellent Poëte.

Elle décomposera ces systêmes qui nous éblouissent, & après en avoir fait tomber le vernis qui les colore, elle en donnera l'extrait comme un monument qui nous deshonore, & qui ne fût que le fruit de l'ignorance & de la corruption; elle ne verra à la suite de tous ces Ouvrages que nous révérons comme chefs-d'œuvre de l'esprit humain, qu'un grand vuide rempli par des passions & des préjugés, qu'un catafalque pompeux magnifiquement décoré, mais qui

ne

ne renferme que des ossemens & de l'infection.

Et quant à ces livres que nous méprisons, parcequ'ils ne contiennent que des vérités connues de tout le monde, parcequ'ils sont simplement écrits ; elle les exaltera comme des Ouvrages qui ont vangé le siecle des scandales de l'incrédulité, qui ont revendiqué les droits de la raison & de la foi, & qui au milieu de la corruption & de l'impiété, ont empêché l'erreur de triompher.



CHAPITRE XIV.

Les Incrédules qui écrivent ou parlent contre la Religion violent les Loix de l'Etat, & méritent d'être réprimés à titre de séditieux.

C'EST, *Jean-Jacques Rousseau* lui-même, qui va nous prouver qu'on est réellement coupable envers les Loix, & qu'on mérite punition, lorsqu'on attaque la Religion du pays. Voici comme il s'exprime à la page 355 du Contrat Social. Il *y a une profession de foi purement civile, dont il appartient au Souverain de fixer les articles, non*

pas précisément comme dogmes de la Religion, mais comme sentimens de sociabilité, sans lesquels il est impossible d'être bon Citoyen, ou Sujet fidelle. L'existence de Dieu, l'immortalité de l'ame, la Providence sont au nombre de ces articles.

Ensuite il ajoute; *sans pouvoir obliger personne à croire ces articles, le Souverain peut bannir de l'Etat, quiconque ne les croit pas : il peut le bannir non comme impie, mais comme insociable, comme incapable d'aimer sincerement les Loix de la Justice, & d'immoler au besoin sa vie à ses devoirs.*

Si quelque Catholique avoit avancé ces paroles, on crieroit

au fanatisme, & nos Philosophes modernes se répandroient en imprécations pour le décrier & pour le noircir ; mais Dieu permet que ce soit le Coriphée même des esprits forts, afin de les percer de leurs propres armes. Car il n'y a pas de milieu ; ou il faut qu'ils regardent *Jean-Jacques Rousseau* comme un insensé, & dès-lors ils perdent le plus bel ornement de leur secte ; ou il faut qu'ils se reconnoissent comme des hommes insociables & perturbateurs de l'Etat, & dès-lors ils méritent la plus sévere punition.

Oui certainement, & l'on n'en peut douter, toute personne qui s'éleve contre la Re-

ligion, attaque la Société, la Nation, le Souverain lui-même. C'est une révolte contre la premiere Loi de l'Etat, contre le devoir le plus sacré, & qui venant à délier les Citoyens de leurs obligations envers Dieu, les délie insensiblement de la fidélité qu'ils ont vouée à leur Roi. Ces conséquences font frémir, & elles naissent cependant des principes de l'incrédulité.

Quels ravages ces semences d'impiété, répandues ça & la, n'ont elles pas excité parmi nous! c'est depuis cette funeste & terrible époque, qu'on a vu germer ces principes d'anarchie, qui rendent maintenant le fils dé-

fobéissant, le serviteur insolent, l'artisan effréné.

Interrogez les Peres, les Magistrats, les Supérieurs mêmes des Communautés, ces asyles ou la dépendance étoit en vigueur; & tous vous répondront qu'il n'y a plus de subordination, que les esprits dans une effervescence dont on n'avoit pas d'exemples, s'irritent, s'enflamment, dès qu'on veut les ramener au joug qu'ils se sont eux-mêmes imposés. De-là certains Monasteres sans édification & sans régle, pour ne rien dire de plus; de-là ces discours séditieux qu'on entend de toutes parts; de-là ces crimes de toute espece si souvent réitérés.

Il semble que chaque particulier est un tout, & qu'il n'y a plus de Loi que la volonté. A peine a t'on atteint l'âge de quinze ans, qu'on prend un ton décisif, qu'on parle en maître, qu'on ne cite ses parens, que pour apprendre au public le peu de cas qu'on en fait, & le desir qu'on auroit de les voir mourir. Je présume qu'un homme éclairé n'ira pas chercher ailleurs que dans les ouvrages de nos esprits forts, la cause de ces malheurs. C'est là, comme dans un gouffre de toutes sortes d'horreurs, qu'on a puisé, les sentimens de révolte dont on est animé. Ces abominables productions en favorisant le libertinage d'esprit &

de cœur, ont appris à regarder comme une tyrannie, tout ce qui gêne les passions. Le pere qui prescrit des Loix de sagesse, le Gouverneur qui les fait observer, le Supérieur qui exige la pratique de la Regle, passent en conséquence pour des hommes tyranniques, & la cabale & la fureur prennent la place de la soumission & de l'humilité.

Combien de libelles qui sont l'étendard de la révolte, contre les personnes les plus sacrées, contre les Supérieurs les plus légitimes. On a commencé par calomnier de la maniere la plus outrageante les sages Ecrivains; & comme si c'eût été un coup d'essai pour se préparer à outra-

ger les puiſſances mêmes, on en eſt venu au point de ne plus rien reſpecter. La poſtérité en frémira, & s'étonnera, avec raiſon, de ce qu'on n'arrêta point ces plumes ſacriléges, en réprimant ceux qui avoient oſé les employer ; car il faut convenir que tout Auteur impie mérite d'être puni.

Ce ſera encore *Jean-Jacques Rouſſeau* qui viendra à mon ſecours, pour juſtifier ma propoſition, & comment la juſtifiera t'il ? En diſant ce que je n'aurois oſé dire, dans la crainte de paſſer pour un des plus ardens fauteurs de l'Inquiſition. Voici ſes propres paroles extraites mot pour mot de ſon Contrat Social;

elles méritent toute l'attention.

Si quelqu'un, après avoir reconnu publiquement les Dogmes (que la Nation croit), se conduit comme ne les croyant pas, qu'il soit puni de mort, il a commis le plus grands des crimes, il a menti devant les Loix.

Quel Arrêt? l'Inquisition même de Portugal peut-elle aller plus loin? Messieurs les Déistes diront-ils qu'ils se conduisent comme s'ils croyoient, eux qui se font gloire de se jouer des préceptes de la Religion; diront-ils qu'ils n'ont pas menti devant les Loix, eux qui ont promis à la face même des Saints Autels, d'observer le culte que nous professons; il ne leur reste donc

plus qu'à subir la peine de mort imposée par *l'Auteur du Contrat Social*. Mais à Dieu ne plaise que nous pensions aussi rigoureusement, quoiqu'on nous accuse d'être les plus intolérans des hommes. L'Eglise ne veut point la mort du pécheur, & nous nous bornons seulement à désirer qu'on réprime les Ecrivains & les prédicans impies, soit en les renfermant pour toujours, soit en les condamnant à des peines infamantes. On ne décerne contr'eux que des arrêts qui proscrivent leurs livres & qui les font bruler, & ils en tirent vanité, comme d'un éclat qui donne à leurs productions beaucoup plus de célébrité.

Combien de perſonnes qui ne ſe déterminent à acheter un Ouvrage, que parcequ'il a été ſolemnellement flétri ! Le Livre *de l'Eſprit* ne s'eſt vendu que depuis ſa condamnation.

Il eſt donc important pour le bien & l'honneur de la Religion, qu'on arrête les progrès de l'incrédulité par d'autres moyens qu'une ſimple flétriſſure. Les Incrédules ſe plaindroient-ils après avoir vu l'arrêt prononcé par *Jean-Jacques Rouſſeau*, ſi par exemple on les releguoit parmi les foux, lorſqu'ils ont troublé l'Etat par des brochures & par des diſcours ſacriléges. Il n'y a pas de doute que ce devroit être leur punition ; qu'on

exécute ce projet, & nous osons assurer que bientôt la manie de crier contre la Religion & contre ses Ministres, se dissipera. Mais on *lira* ceci comme tous les livres du monde, sans réaliser ce que nous proposons, & le mal croîtra, & l'impiété triomphera.

Autant de brochures anti-chrétiennes qui paroissent, autant de révoltes contre les Loix Civiles, & conséquemment autant de punitions que ces attentats méritent. Le monde tel qu'il se présente aujourd'hui, c'est-à-dire pervers, incrédule, corrompu, est l'ouvrage de l'impiété. Si les Incrédules restent donc impunis, nous ne devons

plus espérer que des scandales & des horreurs.

Tout homme qui manque à l'Etat, doit subir une peine proportionnée à son crime ; & tout homme qui par ses propos ou par ses Ecrits outrage la Religion, se révolte contre l'autorité, & pêche essentiellement contre les constitutions primordiales de la Monarchie. Le Roi de France est le fils aîné de l'Eglise, & il veut en conséquence que le Catholicisme soit la foi de son Royaume. Ainsi toutes les fois que les François attaquent cette croyance, toutes les fois qu'ils avancent des sophismes qui la combattent & qui la contredisent, ils sont des

réfractaires, & le Souverain a droit de les réprimer.

Il y a long-tems, si les maximes des Incrédules avoient prévalu, que les Temples seroient abandonnés, les Prêtres dépouillés, les Religieux saccagés, & il y a long-tems par la même raison que les Incrédules jettent des semences de trouble & de discorde dans l'Etat. Il suffit que tous les changemens de Religion excitent des révolutions, pour avoir droit de regarder nos Esprits forts qui veulent tout innover, comme des séditieux capables de tout brouiller. Leur Evangile qu'ils appellent celui *de la raison*, n'est que l'empire des passions. Ils ne nous offrent

à la place du Christianisme, que des systêmes chimeriques qu'on ne peut réaliser ; en un mot, *ils se conduisent comme ne croyant pas, ils ont menti devant les Loix*, & on doit les punir, *même de mort.*

Cette sévérité du Citoyen de Geneve me conduit tout naturellement à dire que la plûpart de nos Incrédules Panégyristes outrés du Contrat Social, ou n'ont point entendu cette piece, comme il y a lieu de le présumer, ou doivent convenir avec celui qui en est l'auteur, qu'ils méritent la mort, comme ayant *menti devant les Loix*. Tels sont les Impies. Jamais d'acord avec eux-mêmes, tantôt ils approu-

vent ce qu'ils devroient condamner, & tantôt ils condamnent ce qu'ils devroient approuver. On feroit de leurs contradictions & de leurs inconſéquences, un ouvrage auſſi volumineux, que tout ce qu'ils ont écrit.

Il eſt ſans doute curieux de voir nos Incrédules ſe plaindre amerement de notre eſprit d'intolerance, tandis qu'ils ne ceſſent de ſe déchainer contre toutes les pratiques de la Religion. Ils devroient au moins nous montrer l'exemple ; mais leur prétendu *Patriotiſme*, leur prétendue *Humanité* ne les empêchent pas de déſirer la deſtruction du Sacerdoce & des Prê-

tres, Je n'ai jamais entendu de discours plus séditieux que ceux qu'ils tiennent à ce sujet. Impatiens de ne point voir réaliser leurs desirs, ils publient avec affectation qu'on va changer les Couvents en Casernes, abolir l'état Religieux, donner tous les biens Ecclésiastiques aux séculiers, enfin se séparer de Rome.

Ces nouvelles répandues à propos, détachent insensiblement quelques Catholiques du respect que nous devons tous au chef de l'Eglise, & font au moins esperer que les Ministres profiteront de ces vues, pour réaliser ce qu'on desire. Ainsi le plan des Incrédules tend tou-

jours à changer l'ordre, à exciter des révolutions dans l'Etat. Ce n'eſt pas que je ne convienne avec tous les hommes ſenſés, qu'il y a des réformes à faire dans la plûpart des Couvens, & dans la répartition des biens Eccléſiaſtiques ; mais il faut ſans doute diſtinguer entre réforme & deſtruction, entre ce qui n'a que l'honneur de la Religion pour objet, & ce qui conduit à ſon dépériſſement. Les Eſprits forts ne ſouhaitent & n'indiquent des changemens, qu'à deſſein d'arracher toute ſemence de piété. Toute pratique de Religion les importune, & il n'y a pas juſqu'au ſon d'une cloche, qui leur paroit un joug difficile à porter.

Combien de Citoyens de cette espece ne sont-ils pas incommodes dans un Etat ! ils surchargent la terre qu'ils habitent, & ils vivent avec leurs propres freres, comme des ennemis, toujours prets à prendre les armes contre le culte établi. Leur exemple est contagieux, leur conversation pointilleuse, & il faut écarter perpétuellement leurs objections, pour les empêcher de blasphêmer. S'ils ne disputoient que pour s'éclairer, il y a long-tems que leur ignorance seroit réduite à ne dire mot ; mais ils n'agitent des questions impies, que pour faire germer de toutes parts l'impiété.

CHAPITRE XV.

L'Incrédulité conduisant au libertinage & au suicide, est en partie cause de la dépopulation.

QUI croiroit que nos Philosophes modernes qui déclament avec plus de fureur que personne, contre le célibat des Prêtres, & le trop grand nombre de Moines, sont les premiers auteurs de la dépopulation dont ils se plaignent. Si l'on compte dans le Royaume trois cent mille célibataires par état, on trouvera plus de deux millions d'individus que le libertinage rend,

impuissans : & d'ou vient ce libertinage si généralement répandu ? si ce n'est des progrès de l'irreligion.

Quand on se persuade qu'il n'y a point d'autre vie à attendre que celle-ci ; que l'usage de nos passions forme tout notre bonheur ; que la nature n'a créé des sensations & des goûts, que pour s'y livrer, & que plus on s'y livre, plus on jouit de la vraie félicité : alors sans doute on s'abandonne à toute l'impétuosité des desirs, & l'on se détruit à force de vouloir vivre.

Le libertinage n'est pas aujourd'hui, comme autrefois, le simple effet du tempérament & de la fragilité ; mais le résultat

de tous ces livres impies dont nous ſommes accablés. On eſt maintenant voluptueux par ſyſtême, & cette volupté conſiſte dans tous les déſordres où peut tomber un eſprit aveuglé. Lorſqu'on fait le mal par principes, il n'y a pas moyen de ſe relever, au lieu qu'on revenoit autrefois de ſes égaremens, parcequ'il n'y avoit que la fougue des paſſions qui entrainoit.

Je ſais que le luxe eſt une des premieres cauſes de la dépopulation; qu'on fraude ſans ſcrupule les droits du mariage, pour faire un riche héritier, & pour n'avoir pas la charge d'un nombre d'enfans dont l'éducation envahiroit la portion deſtinée à

la parure & aux plaisirs : mais ce luxe ne naît-il pas de cette Philosophie qui nous assure que cette terre est notre Ciel ? & n'est-ce pas dans les Ouvrages de nos Incrédules, qu'on fronde avec une espece de fureur la simplicité Evangelique, & l'amour de la pénitence si recommandée à tous les Chrétiens. Le luxe est préconisé par la plus grande partie des Esprits forts, comme le vrai moyen de jouir de tous les raffinemens de la volupté. Ils voudroient nous faire croire que c'est un effet de leur zele pour la Patrie, & qu'ils plaident la cause de la Nation, en plaidant celle du luxe : mais on n'est pas la duppe de leurs desseins.

Les Incrédules se persuadent, & ils n'ont pas tort, que la Religion qui est toujours leur pierre d'achoppement, s'affoiblira insensiblement, si l'amour du faste & des plaisirs s'empare des esprits. Aussi voyons nous que ces hommes plongés dans les délices de la vie, sont les plus ardens Panégyristes des Ouvrages impies. L'Evangile les juge, & nous ne pouvons souffrir ce qui nous condamne.

Le libertinage & le luxe se prêtent mutuellement la main pour arrêter le cours ordinaire de la propagation. Les jeunes gens apprennent à être débauchés dès l'âge de quinze ans, & la débauche est la ruine des

forces & de la ſanté. Ils liſent dès le Collége ces brochures infâmes, que l'affreuſe cupidité de certains Libraires fait circuler, & ils avalent le poiſon avant de le connoître. La Confeſſion qui étoit autrefois le plus ſacré lien, ne les retient plus. Imbus des ſophiſmes des impies, ils regardent comme un jeu ce que la Religion a de plus auguſte & de plus redoutable.

Le ſuicide doit tout naturellement éclorre de ces abominables maximes, auſſi voyons nous avec la plus profonde douleur, qu'il devient plus commun que jamais. Si les papiers publics nous annonçoient ainſi qu'à Londres, tous ceux qui ſe don-

nent le coup de la mort, nous verrions que plusieurs Peuples sont peut-être en ce genre au pair des Anglois : & à qui avons nous encore cette obligation, si ce n'est aux mêmes personnages qui ont introduit ce libertinage systématique dont je viens de parler, & que je n'ai osé peindre dans toute sa noirceur, crainte de présenter à mes Lecteurs un tableau qui les eut glacé d'horreur & d'effroi.

Si nous ne sommes que des bêtes, ainsi que le publie l'incrédulité, nous devons vivre comme elles ; & si le malheur nous accable, nous n'avons qu'à gagner en nous détruisant. Il n'y a que l'idée de cette éternité qui nous

attend tous, qui puiſſe nous engager à ſupporter les plus cuiſans chagrins. Sans cela tout homme qui ſouffre, ſe déſeſperera, & tout homme qui ſe déſeſperera, ſe tuera; & il regardera cette action comme celle d'une perſonne qui ſort d'une chambre où la fumée l'étouffe; qui abandonne un endroit où il eſt mal à ſon aiſe.

Ce n'eſt donc point une conſéquence forcée, que nous tirons des principes des Incrédules, lorſque nous prétendons que leur maniere de raiſonner & de penſer, conduit néceſſairement au ſuicide. Que ne puis-je ici nommer tous ceux qui ſe ſont défaits, pour avoir lu dans les

livres de nos esprits forts, que tout périt avec nous. Ne disent-ils pas tous les jours, ces esprits forts, que chacun est maître de soi, que conséquemment il peut vivre & mourir selon sa fantaisie. Mais comment l'homme qui n'a pu déterminer le moment de sa vie, sera-t-il autorisé à regler celui de sa mort ; comment l'homme qui fait une partie de la société, qui est né Citoyen & Sujet, aura-t-il le droit de s'arracher à son Souverain, à sa Patrie, & de troubler l'ordre établi ? La Providence nous a mis dans un poste que nous ne pouvons quitter sans son ordre, de-même qu'un Militaire ne

peut sortir de l'endroit où son Général l'a placé.

Cependant toutes ces réflexions dictées par la sagesse & par la raison, paroissent frivoles aux yeux de l'incrédule, & il ne veut pas concevoir qu'il n'y a rien de plus pusillanime & de plus lache, que de succomber au chagrin, au point de se procurer la mort pour ne le pas sentir : il ne veut pas concevoir que le véritable héroïsme vanté même par les Payens, consiste à voir écrouler l'univers, sans pâlir, *impavidum ferient ruinæ.*

Quand on ne croit rien, on ne craint rien, & l'on risque tout, sa réputation, son corps,

& ſon ame. On va chercher à penſer dans ces Ouvrages Anglois, qui décompoſent l'homme, & qui ſont auſſi oppoſés à la nature qu'à la foi. Depuis que les modes ont prévalu ſur les conſeils de la raiſon, la ſingularité eſt devenue le mérite du jour & le goût dominant : plus on s'éloigne de la route battue par nos peres, & plus on ſe croit parfait.

Si le monde ne ſe dépeuploit qu'à raiſon des Eccléſiaſtiques & des Moines, comme la moindre brochure ne manque pas de l'inſinuer, l'Angleterre n'éprouveroit pas elle-même les effets de cette facheuſe ſtérilité. Cependant le nombre des morts

arrivées à Londres en 1764, a excédé de plus de ſept mille celui des naiſſances, tandis qu'à Paris les baptêmes ont ſurpaſſé les enterremens, de deux mille deux cent.

L'Incrédulité a commencé en Angleterre, & elle paye ainſi que nous les intérêts de l'irreligion. Elle ſe dépeuple inſenſiblement, & cela doit être, parceque la morale des eſprits forts conduit néceſſairement à ce malheur. Combien d'avortemens volontaires, depuis que la nouvelle Philoſophie a pénétré de toutes parts! D'où je conclus, & c'eſt la conſéquence naturelle, que tous ces termes de *Patriotiſme*, de *Légiſlation* & d'*Huma-*

nité si souvent répétés par les Impies, ne sont qu'un masque pour faire illusion ; d'où je conclus que l'Incrédule est véritablement un personnage dangereux dans les Etats, & que sa probité prétendue ne peut soutenir l'examen.



CHAPITRE XVI.

L'Irreligion est le plus grand des malheurs.

TANT qu'on espere en Dieu & qu'on croit en lui, les maux ne sont point à leur comble, & l'homme quelque chargé de crimes qu'il puisse être, a toujours la ressource de pouvoir se relever ; mais lorsqu'on se fait gloire

d'outrager l'Etre Suprême, d'insulter à sa Providence, ou de la méconnoître, de se railler de ses mysteres & de son culte, il n'y a plus de bien à attendre. L'ame se couvre des ténebres les plus épaisses, le cœur se remplit des desirs les plus corrompus, & chaque pas devient une funeste chute.

Les criminels qui subissent les supplices les plus infâmes, mais qui acceptent leur mort comme une expiation de leurs forfaits, & qui esperent dans la miséricorde du Toutpuissant, sont sans doute moins odieux selon la raison & la foi, que ces esprits forts qui bravent jusqu'au dernier moment les foudres de l'E-

ternel, & qui expirent en blasphêmant : aussi les Livres Saints parlent-ils de la mort des Impies, comme d'une abomination, & nous assurent-ils, qu'il vaudroit mieux *n'être pas né*, que d'éprouver les châtimens éternels. Eh ! quoi les *Spinosa*, les *Bayle*, & tant d'autres, dont les Ouvrages ont paru si merveilleux, sont déclarés par la vérité même des hommes infortunés, dont l'existence fut réellement un malheur. Que d'idées renversées par ces seuls mots, *il vaudroit mieux qu'ils ne fussent pas nés.*

Tous les anathêmes prononcés par la Religion tombent sur l'Incrédule, & de quelque côté qu'il se tourne, il n'apperçoit

que des malédictions, parcequ'il foule aux pieds le ſang de Jeſus-Chriſt même, c'eſt-à-dire le ſeul remede qui pouvoit le ſauver, parcequ'il fait divorce avec l'Egliſe entiere, avec tous les Juſtes de la Terre & du Ciel, parcequ'il ne vit que pour corrompre des ames, & pour ſe corrompre lui-même en s'enfonçant de plus en plus dans les horreurs de l'impiété.

Ce ſpectacle effrayant ſe renouvelle tous les jours ſous nos yeux. Nous voyons l'Incrédule vieillir dans ſon obſtination, & couvrir les bords de ſon tombeau de tout ce qu'il y a de plus obſcene & de plus ſacrilége ; il ſemble qu'il prend toutes les précau

tions pour rendre ſon dernier ſoupir un blaſphême, & pour ſceller par une mort abominable, une vie paſſée dans l'impiété. Tel eſt cet aveuglement dont parle ſaint Auguſtin, & que Dieu repand ſur la plûpart des Eſprits forts, comme une marque éternelle de ſa juſtice & de ſes vengeances. Sans cela quel mortel ſeroit aſſez inſenſé pour deshonorer ſa vieilleſſe par des productions abominables, & pour croître en impiétés, lorſque ſes jours ſont prêts à s'éteindre.

Il eſt ſans doute bien fâcheux de voir des Chrétiens ſe proſtituer dans l'amour des créatures, & tomber dans ces fautes que

ſaint Paul défend de nommer ; mais ces crimes quelque grands qu'ils ſoient, ne peuvent être comparés à cette énormité qui oſe maudire la Divinité même. C'eſt ici la malice la plus noire, diſons mieux, la ſcélérateſſe la plus conſommée. Suppoſons deux jeunes gens qui après être ſortis de la maiſon paternelle, où ils n'ont trouvé que de bons exemples, d'un Collége où ils ont reçu de très excellentes inſtructions, ſe livrent aux excès du ſiecle ; mais avec la difference, que l'un s'abandonne à ſes mauvais deſirs, en reſpectant la Religion, & en rougiſſant de n'être pas vertueux, & que l'autre pour s'autoriſer dans ſon libertinage,

arbore l'incrédulité, & se fait gloire de ne rien croire & de ne rien espérer. Quel jugement pouvons-nous porter à ce sujet : c'est que le premier donne tout lieu d'espérer, qu'il reviendra de ses égaremens ; & que le second au contraire, annonce un aveuglement qui ne fera que croître avec les années. Jesus-Christ lui-même confirme cette vérité en pardonnant volontiers à la femme adultere, & en poursuivant avec une sainte colere les profanateurs de son culte.

Si les Confesseurs pouvoient parler, que ne nous diroient-ils pas de ces Incrédules qu'ils visitent au moment de la mort : ils nous diroient que ces malheu-

reux, endurcis dans le cœur & dans l'esprit, sont insensibles aux plus terribles vérités, & que s'ils donnent quelques marques de conversion, c'est comme l'infortuné Antiochus, dont le changement n'étoit qu'extérieur. La Bonté Divine se lasse, & Dieu se moque, selon l'expression de l'Ecriture, de l'Impie qui l'invoque; *ridebo, & subsannabo vos.*

Si nous jettons maintenant les yeux sur ces indignes Ecrivains qui prennent plaisir à répandre le venin dont ils sont remplis, quels nouveaux malheurs! Ils ont fait un mal, que toutes leurs larmes ne pourroient réparer, dussent-elles couler nuit & jour sans

interruption. Les péchés de l'homme finiſſent avec lui; mais les Ouvrages de l'Impie ſe perpétuent juſque dans les ſiecles les plus reculés, & font revivre ſans ceſſe ſes blaſphêmes & ſon Apoſtaſie. De combien de chutes les livres de nos Philoſophes ne ſeront-ils pas la cauſe? Les Auteurs ſeront enterrés, pourris, jugés; & leurs obſcénités impicomiques éteindront encore la foi, & corromperont encore les mœurs.

Il me ſemble que ces obſervations doivent ſuffire, pour convaincre tout homme qui penſe, que l'irreligion eſt le plus grand des maux. Elle fraye tous les jours le chemin, à une multi-

tude de brigands qui ne deviennent tels, que parcequ'ils se dépouillent de la crainte de Dieu. Heureux qui, fidele à ses devoirs, aime la Religion, & la pratique. Il servira peut-être de risée à quelques Impies ; mais il viendra un jour où ils secheront de douleur & de désespoir de l'avoir raillé, *peccator videbit & irascetur, dentibus suis fremet & tabescet.*



CHAPITRE XVII.

La plûpart des Incrédules sont insociables, & manquent aux bienséances.

On est insociable lorsqu'on veut asservir tous les hommes à sa maniere de penser ; lorsqu'on prend envers ses freres un ton d'empire & d'aigreur ; lorsqu'au lieu d'employer la complaisance, la politesse & la douceur, on profere des paroles capables d'attrister & d'irriter, lorsqu'on n'a égard ni à la condition des personnes, ni à leur vertu, ni à leur sensibilité.

Ainsi les Incrédules qui se font gloire de tyranniser les esprits,

qui veulent qu'on n'adjuge de mérite qu'aux Auteurs & aux livres qu'ils louent éperduement, qui frondent avec audace des vérités universellement enseignées depuis plus de dix-sept cents ans, qui méprisent, qui raillent, qui outragent la Religion, & ses défenseurs, ne peuvent qu'être insociables.

Il y a dans chaque Nation, des idées reçues, des idées qui constituent l'harmonie de la Société, de sorte qu'on ne peut les combattre, sans pêcher contre les regles de la sociabilité; & parmi ces idées, la Religion doit sans doute être regardée comme le sentiment le plus universel & le plus absolu : d'ou il s'ensuit

néceſſairement que quiconque attaque le Chriſtianiſme au milieu des Chrétiens, eſt un homme qui manque eſſentiellement aux uſages du monde, un homme qui ne connoit ni les regles du ſavoir vivre, ni celles de la prudence & de la modeſtie, un homme qui n'eſt propre qu'à ſonner le tocſin, qu'à répandre l'allarme, qu'à faire naître des diſputes.

C'eſt ce caractere diſputeur qui rend la plûpart des Incrédules inſoutenables dans la converſation. Vous les voyez toujours courir au devant de tout ce qui peut exciter des conteſtations ſur le chapitre de la Religion. Si l'on parle d'un Prêtre, ils ne man-

quent jamais d'étaler tous leurs lieux communs contre le Sacerdoce : s'il eſt queſtion d'un livre, tel qu'il puiſſe être, ils ſaiſiſſent cet inſtant pour faire paſſer en revue tous les ouvrages impies, & pour les préconiſer comme la merveille du ſiecle & de l'univers. On diroit qu'ils ont une miſſion à remplir, & qu'ils n'exiſtent qu'aux conditions de fronder à tort & à travers tout ce qui émane de Dieu, & tout ce qui s'y rapporte.

En vain vous ouvrez la bouche pour les contredire ; vous n'avez pas l'ombre du bon ſens, ſi vous n'avez l'honneur d'être de leur avis. Comme un éclat de rire, un air de compaſſion, un

ton railleur, les tirent presque toujours d'embarras, ils paroissent triompher dans le tems même qu'on les accable de raisons, & qu'on leur démontre leur ignorance & leur mauvaise foi. Il n'y a que les Esprits forts qui ont rendu nos conversations discordantes, qui ont accrédité ce ton décisif, que la jeunesse prend sitôt qu'elle se connoit, qui ont obligé nombre d'honnêtes gens, à s'exiler du monde, comme d'une terre où l'on ne parle presque plus que pour blasphémer, ou pour renverser tout au moins toutes les idées qu'on avoit eues jusqu'à ce jour, du vice & de la vertu.

Exemple sage, & qui mérite

d'être imité, si l'on veut s'épargner la douleur d'entendre des déclamations éternelles contre la Religion & contre ses Ministres. La conversation des Incrédules presque toujours pointilleuse, annonce des Escrimeurs qui ne cherchent qu'à donner des défis, & qui se plaisent à provoquer au combat. Ils n'ont point de Supérieur, point d'ami, sitôt qu'il s'agit de s'élever contre Dieu & contre son culte, & c'est en cela qu'on peut dire qu'ils manquent aux bienséances.

Je n'ai jamais vu les esprits forts plus acharnés à décrier le Clergé séculier & régulier, que lorsqu'ils se trouvoient dans la compagnie des Prêtres & des

Moines,

Moines, plus ardents à railler la piété, que lorſqu'ils avoient des perſonnes pieuſes ſous leurs yeux. Combien de fois dans des Monaſteres mêmes, ou le moindre uſage du ſavoir vivre eut dû les retenir, n'ont-ils pas inſulté les Religieux qui les recevoient avec toute la politeſſe & toute l'affabilité. Ils n'ont pas de plus grand plaiſir que d'établir leur champ de bataille au milieu des vrais Catholiques, lorſqu'ils attaquent la Catholicité. Preuve incontestable qu'ils ne cherchent qu'à mortifier leur prochain, & que les devoirs de la Société leur ſont totalement étrangers. Il ne faut qu'un jeûne obſervé en leur préſence, qu'une ſimple Priere

au commencement du repas, pour exciter toute leur rage & toute leur fureur ; & voila ces Citoyens qui s'annoncent pour les hommes les plus doux, & voilà ces Patriotes qui ne parlent que de *tolerance* & d'*humanité*.

On ne dira pas que j'invente ici des faits, ou que je les exagere. Ce que je rapporte ne se passe point dans des pays lointains, ni dans l'obscurité. Il s'agit de faits qui arrivent sous nos yeux, & dont nous sommes chaque jour les tristes témoins ; il ne manque plus aux Incrédules, qu'à nous prouver qu'il n'y a qu'eux qui connoissent les bienséances, & que c'est les remplir, que de se conduire comme ils

font. Autrement nous croirons toujours qu'on pêche contre les devoirs les plus communs, toutes les fois qu'on heurte avec empire & avec opiniatreté, les ſentimens de ceux qu'on fréquente, qu'on s'attribue à l'excluſion des autres, le privilége de ſavoir & de penſer.

Si l'on doit reſpecter juſqu'à un certain point les opinions, & même les préjugés, pour ne pas effaroucher les eſprits, & pour ne pas paroître vouloir dominer ſur perſonne; ſi l'on doit taire en préſence du dernier des hommes ce qui ne peut que l'irriter, ou l'affliger, ſi c'eſt là ce premier devoir de la civilité, écrit dans tous les livres, &

connu de tous les Peuples policés ; quelle idée l'Incrédule qui se joue de la Religion & de tous ceux qui la croient, qui souleve les esprits, & qui trouble les consciences, qui traite avec le dernier mépris tous les mortels opposés à ses maximes, quelle idée nous donne t-il de sa personne ? il n'offre aux yeux du public éclairé, qu'un homme insociable dont on doit fuir la compagnie, & redouter l'aspect.

Ah ! lorsqu'on connoit les devoirs de société, on pleure avec ceux qui pleurent ; on se réjouit avec ceux qui se réjouissent ; on cherche tout ce qui peut plaire ; on évite tout ce qui peut molester ; on se fait tout à tous à l'exemple de Saint Paul ; on est

modeste ; on est circonspect. Ainsi ces équivoques que nos esprits forts emploient à tout propos, & qui font rougir toute personne qui pense, ces objections éternelles contre les dogmes que nous professons, ces railleries indécentes sur nos Mysteres & sur nos Cérémonies, prouvent que les Impies ne doivent pas se vanter d'être sociables. Ils n'ont ni ce caractere moëlleux, ni cet esprit liant, qui furent toujours le partage des ames bien nées, & leur ardeur à composer les livres les plus pernicieux, ou à les répandre, acheve de les peindre comme perturbateurs du repos Public, & vraiment ennemis de l'Etat.

CHAPITRE XVIII.

L'Honnête Homme est facilement Chrétien.

S'IL ne s'agissoit pour être sauvé que de croire nos Dogmes & nos Mysteres, il n'y auroit presque pas d'Incrédules; mais c'est la pratique d'une morale austere & sainte, qui gêne les esprits forts, & qui leur fait dire que le Christianisme n'est qu'une fable embellie par le zele & par l'enthousiasme. Je sais que nos Philosophes modernes sont les premiers à exalter la Morale de Jesus-Christ; mais leur conduite nous apprend que ce langage est celui

de l'Hypocriſie, & que les vertus Evangéliques n'ont pas de plus cruels adverſaires que les Impies. Montrez moi, dit la Bruyere, un homme qui ſoit ſobre, chaſte, humble, déſintéreſſé, & qui n'ait point de Religion, & vous me ferez voir un phenomene.

Le Chriſtianiſme ne nous laiſſant point d'autre alternative qu'une récompenſe éternelle ſi nous nous abſtenons des plaiſirs criminels, & qu'une mort éternelle ſi nous en jouiſſons; on aime mieux prendre le parti de conteſter la réalité d'une autre vie, que de renoncer aux voluptés du ſiecle: & comme ce parti eſt autant étrange que violent, on employe toutes ſortes de

moyens pour l'accréditer, & pour lui donner un air de vérité. Les ſophiſmes, les paradoxes, les impiétés dont l'univers eſt maintenant rempli, n'ont pas eu d'autre ſource.

Eh! qu'en couteroit-il à un Homme vertueux, de devenir Chrétien? Ne ſait-on pas, que de quelque maniere qu'on penſe, on rencontre partout des Enigmes & des Myſteres, & que la ſeule idée d'un Etre tout puiſſant, éternel, infini, atterre la raiſon & la déconcerte; ne ſait-on pas qu'une puiſſance abſolue ſuppoſe des prodiges dont tout le merveilleux ne peut ſurprendre, & que celui qui a formé cet univers, &

qui nous a formés nous-mêmes, d'une maniere vraiment incompréhensible à nos esprits, ne trouve rien qui puisse arrêter ou retarder ses opérations, quand il agit.

Ce ne sera donc pas l'incompréhensibilité des voies de Dieu, qui fera rejetter la Religion Chrétienne, ou il faut que l'homme se mette de pair avec la Divinité, & qu'il s'imagine qu'elle doit lui rendre compte de ses œuvres & de ses desseins. Idée vraiment folle, & qui ne pouvant exister que dans quelques cerveaux dérangés, n'infirme en rien ce que j'avance. Oui le Philosophe lui-même, malgré ses lumieres & ses décou-

vertes, n'a point été entrainé dans ſon apoſtaſie par la difficulté de concevoir les grandeurs du Tout-puiſſant, & de les concilier avec la raiſon ; il a ſenti un cœur qui l'attachoit à des plaiſirs que l'Evangile proſcrit, & il s'eſt décidé pour l'Incrédulité, avec la fureur qu'inſpirent des paſſions qu'on ne veut plus contraindre. Il eſt vrai qu'il n'a jamais accuſé que les Dogmes & les Myſteres, de l'avoir rendu mécréant ; mais convenoit-il d'avouer qu'on embraſſoit l'impiété, parcequ'on vouloit être libertin. La prétendue impoſſibilité de croire les merveilles de la Religion, eſt un prétexte bien plus honnête

pour un Philoſophe qui veut donner à penſer qu'il ne prend jamais de parti qu'avec une entiere connoiſſance, & que ſes vues ne doivent point être bornées.

Auſſi la vanité eſt-elle venue ſe joindre à l'amour des plaiſirs, ainſi que nous l'avons dit ailleurs, pour renforcer l'Incrédulité, & pour la rendre l'opinion à la mode. Que de vices offerts à nos yeux, ſi les Impies ſe faiſoient voir tels qu'ils ſont. Il n'y auroit plus de doute ſur la cauſe de leur irreligion. Cela eſt tellement vrai, qu'on devient ordinairement dévot, lorſque la vieilleſſe commence à émouſſer les ſens.

Analyſons le Chriſtianiſme, analyſons la probité, & nous découvrirons entre l'un & l'autre une telle analogie, que nous ne pourrons concevoir comment un Honnête Homme auroit peine à vivre en Chrétien. Seroit-ce un jeûne de quelques ſemaines, & de quelques jours, qui pourroit l'en empêcher ? mais l'homme de bien eſt ſobre, & vit avec frugalité. Seroit-ce l'aſſiſtance aux Offices Divins ? l'homme de bien reconnoit un Dieu, l'adore, & ſait que toute créature raiſonnable doit un culte au Créateur. Seroit-ce enfin le renoncement aux plaiſirs du ſiecle & aux vanités du monde ? l'homme de bien connoît qu'il n'y a que des vo-

luptés ſpirituelles qui puiſſent contenter une ame immortelle.

Autant de vérités qui nous prouvent qu'il n'y a point de probité ſans Religion, & que le Chriſtianiſme ne peut avoir que des attraits pour tout honnête homme, ſelon la réflexion d'un illuſtre Poëte dont nous avons emprunté la penſée.

Il eſt donc inconteſtable que l'homme de bien ſe ſoumet volontiers aux loix de l'Evangile, non dans le ſens qu'on puiſſe avoir de la probité avant d'y ajouter foi ; mais dans le ſens qu'on pratique ſans répugnance les Commandemens de Dieu & de l'Egliſe, lorſqu'on poſſede les qualités qui conſtituent l'hon-

nête homme : & pour s'en convaincre, il suffit d'examiner toute l'étendue de nos devoirs, & toutes nos relations avec Dieu, relations fondées sur nos foiblesses & nos besoins ; & sur notre essence même.

CHAPITRE XIX.

Les Ouvrages des Incrédules ne sont qu'un amas de Contradictions, de Mensonges & d'Inepties.

OTEZ l'expression qui se trouve dans les livres des impies, expression qui leur donne cette force & cette singularité dont le Public est émerveillé, & vous n'y verrez que des objections

usées, que des raisonnemens absurdes, que des traits d'ignorance & de mauvaise foi, que des contrariétés qui étonnent & qui révoltent. Aussi pouvons nous assurer qu'il n'y auroit pas une meilleure maniere de répondre aux sophismes & aux paradoxes de nos esprits forts, que de faire imprimer dans un ouvrage à deux colonnes leurs propres contradictions. On liroit d'un côté que l'Evangile *est absolument l'ouvrage d'un Dieu*, & de l'autre, *que ce même Evangile contient des absurdités qu'on ne peut admettre*; on y liroit d'un côté, *que la soumission, le silence & l'adoration, sont le partage de la créature*, & de l'autre, *qu'il*

y a de la folie à vouloir captiver les esprits sous le joug de la Foi ; on y liroit d'un côté toutes les impiétés de l'Epitre d'Uranie, & de l'autre, tous les sentimens Chrétiens de cette même Epitre : on y liroit. . . . . Mais ne nous engageons pas davantage dans ce labyrinthe de contradictions, & bornons nous à désirer qu'un tel Livre puisse bientôt paroître. Les PP. Bénedictins plus propres que personne à la composition d'un tel Ouvrage qui exigeroit de la patience & de l'application, devroient l'entreprendre. Les Incrédules par ce moyen se réfuteroient eux-mêmes, & le Public verroit avec étonnement que ces Philo-

ſophes dont il eſt duppe, n'ont ni ſuite ni principes.

Emile offriroit bientôt aux yeux des lecteurs, deux Ouvrages tout enſemble, l'un parfaitement *Chretien*, & l'autre abſolument *Anti-Chrétien*; & il n'y auroit pas juſqu'à la Henriade, ou l'on ne découvrit les Dogmes les plus ſaints, défigurés par mille traits qui forment un parfait contraſte. Quand on ſe ſouſtrait à l'autorité de l'Egliſe, & qu'on ne ſuit plus par conſéquent le fil de la tradition, on s'abandonne à toutes ſortes d'écarts, ainſi que l'excellent Ouvrage intitulé *l'Oracle des Nouveaux Philoſophes* nous l'a fait ſentir.

Quel est l'homme le plus passionné pour *Emile*, qui voulût que son fils fût élevé, selon les principes de cet Ouvrage ? dont le stile sublime & trivial tout à la fois, dont les idées populaires & philosophiques, les exemples burlesques & impraticables, affichent la plus étonnante singularité : ce livre qui a pour objet l'éducation, n'est absolument propre à élever personne, & conséquemment tous les éloges donnés à cette occasion, n'émanent que d'un enthousiasme qui ne peut durer, & qu'on ne peut concevoir.

S'il ne s'agit que de rassembler des phrases originales, des comparaisons singulieres, & des

mots nouveaux, que d'accumuler des paradoxes, & de les orner d'un ſtile énergique, pour faire un livre rare & merveilleux, il ſuffira d'écrire ce que débitent certains foux, dont les paroles & les penſées réellement magnifiques & ſublimes n'ont d'autre vice qu'un défaut de connexion. *Souvenez-vous*, diſoit un ancien Philoſophe à ſes Diſciples, *que ce ne ſont ni des choſes, ni des termes qui donnent de la force aux diſcours; mais une certaine liaiſon qui en fait un tout, & que la plus belle éloquence & les plus riches penſées ne ſeront jamais que des ſons qui frapperont l'air, ſi elles n'ont des vérités pour objet.*

Rien de plus facile que de répandre ſur le papier des extravagances & des biſarreries. Tout homme qui a l'imagination bouillante, & qui rêve fortement, excellera dans cette partie. Si la raiſon étoit plus écoutée, on préfereroit ſans doute l'Ecrivain qui parle ſimplement, mais avec juſteſſe, à tous ces faiſeurs de ſyſtêmes chimériques, à tous ces propoſeurs de réglemens impraticables, à tous ces ſongeurs qui paſſent pour Philoſophes, parcequ'ils ſont ſinguliers. Eh! que m'importent les plus beaux projets & les plus beaux plans, s'il eſt impoſſible de les mettre en exécution.

Encore ſi l'on ne trouvoit

dans leurs Ouvrages que des chimeres & des reveries ; mais on y découvre ſous une nuée d'expreſſions qui annoncent le plus grand goût pour la legiſlation & l'humanité, des horreurs & des attentats. Les Incrédules ont un chiffre qu'il faut étudier. Le fard eſt répandu ſur tout ce qui a beſoin de vernis : l'Anarchie emprunte le langage de la ſoumiſſion, le déſordre, celui de l'ordre. Tout ce qui eſt repréhenſible a le coloris de quelque vertu, & ſi l'on veut étouffer le bien, c'eſt toujours ſous l'apparence de quelque mieux.

Mais la Providence toujours attentive à conſerver les droits de la vérité, a ſuſcité des hom-

mes assez clairvoyans pour deviner les pensées de l'Incrédule, & pour connoître quel étoit son but. Ils ont vu que les Epigrammes, les Antitheses, & toutes les Périodes pompeuses & sonores, n'étoient employées qu'à dessein de séduire les esprits, & de farder l'impiété, qui sans cet artifice auroit révolté tous les lecteurs. Ils ont vu que les plus grandes inepties sous la plume des écrivains à la mode, devenoient des gentillesses & des beautés. Quelle note par exemple, que celle qui se trouve dans le Livre de l'Esprit, au sujet de la satyre de Boileau contre les femmes! quel Ouvrage que celui de *Candide* aux yeux d'un

homme ſenſé, Ouvrage qu'on prétend oppoſer au ſyſtême du grand Leibnitz ! la vérité qui juge ſans acception de perſonnes, qui peze les choſes ſans enthouſiaſme & ſans préoccupation, n'eſt plus conſultée. Une certaine frénéſie ſe ſaiſit des eſprits, les emporte & les attache à des livres qui n'ont pour eux qu'un ſtile à la mode, & le nom d'un Auteur que la cabale a préconiſé.

Quand verrons-nous clair ? Quand reviendrons-nous ſous nos pas ? Notre ſiecle ſeroit-il donc deſtiné à être juſqu'à ſa fin, le jouet de l'illuſion qui le ſéduit, ſoixante & cinq ans écoulés dans l'amour de la diſ-

ſolution & des frivolités, dans l'amour du déſordre & de l'indépendance, ne doivent-ils pas ſuffire au regne des eſprits forts. Pouvoient-ils même s'attendre à voir durer leur empire, pendant un auſſi long eſpace de tems ? Leurs Ouvrages qu'on nous vante avec une eſpece de fureur, n'auroient peut-être pas trouvé dix Panégyriſtes dans le ſiecle paſſé. Le beau jour que les *Mallebranche*, les *Paſcal*, les *Boſſuet*, les *Fenelon*, les *Bourdaloue* avoient enfanté, auroit fait diſparoître ces feux follets, & on ne les auroit entrevus, que pour appercevoir leur éclipſe.

CHAPITRE XX.

Des Vertus de l'Honnête Homme.

L'HOMME n'a beſoin que de ſe conſidérer, pour entrevoir les devoirs qui le lient néceſſairement à Dieu & au Prochain ; & ce ſont ces devoirs que nous nommons probité. Oui, par la probité nous tenons néceſſairement à la Religion & à la Société ; on ne peut tracer le tableau de l'Honnête Homme, ſans peindre le Chrétien. Mais entrons en détail ſur une vérité qui ſe fera ſentir à meſure qu'on la développera.

Tout homme ſe voit envi-

ronné de Loix, & tout homme s'il eſt honnête, cherche à les connoître, afin de les pratiquer. Mais il faut bien ſe donner de garde de n'entendre par ces Loix, que l'obligation eſſentielle de ne pas faire tort à ſon prochain. Helas! n'exiſterions nous que pour remplir cet unique devoir! & nos deſirs d'immortalité n'auroient-ils point d'autre cauſe qu'une folle vanité!

Allons à la ſource, remontons au principe qui nous a créés, & nous trouverons la vérité primitive dont la Religion émane. C'eſt cette vérité que l'Honnête Homme entrevoit, après l'avoir ſcrupuleuſement

cherchée, & à laquelle il rend hommage en reconnoiſſant un Etre Suprême qu'il adore, & qu'il regarde comme ſon guide & comme ſon bienfaiteur.

L'Honnête Homme ne peut être ingrat, parceque l'ingratitude eſt un des vices les plus incompatibles avec l'honnêteté. Ainſi toutes les fois qu'il reſpire, il ſent l'impreſſion de la toute puiſſance, & il paſſe ſa vie à lui témoigner ſon amour; & pour que cet amour ne ſoit pas ſtérile, il s'unit à la ſociété la plus ſainte & la plus éclairée, & il mêle ſes prieres avec les ſiennes. Cette opération n'eſt ni un effort d'eſprit dont tout le monde n'eſt pas capable, ni

une étude qui ſuppoſe des connoiſſances fort étendues. Il ne faut qu'un cœur droit pour diſcerner la vérité de la Religion, & l'Honnête Homme a ce cœur qui lui ſert de regle & de bouſſole.

Les paſſions empêchent la plûpart des hommes de connoître & même d'entrevoir le vrai, parcequ'elles forment un nuage & un brouillard qui les environnent & qui les offuſquent ; mais l'Honnête Homme ennemi du menſonge & du vice, tient ſon ame entre ſes mains, & ne l'applique qu'à des objets dignes de ſes regards. Il ſait qu'il n'exiſte que pour commander à ſes ſens, & que

la Divinité ne le fait vivre que pour mériter un bonheur éternel, & il agit en conséquence comme un Soldat à qui l'on a confié un poste, & qui se laisse égorger plûtot que de l'abandonner. Nous sommes tous des hommes mis en sentinelle par la Providence, pour empêcher les vices de pénétrer jusqu'à nous.

Ne prenons donc point le change sur le compte de l'Honnête Homme, & ne le considérons pas selon les idées du libertin qui croit la probité absolument étrangere à la sagesse & à la piété. Tout ce qui est honnête ne s'allie ni avec le mensonge, ni avec la débau-

che, & quiconque ſe joue de la Religion, & ne pratique point la Morale Evangélique, eſt un menteur & un débauché.

L'Honnête Homme reconnoit donc néceſſairement un culte; & comme la probité eſt l'amour de la vérité, il diſcerne parmi tant de Religions differentes qui partagent le monde, celle qui poſſede éminemment & excluſivement le droit de communiquer avec la Divinité. Alors inébranlable dans cette Sainte Religion, il ſe fait un devoir d'en obſerver tous les préceptes, une gloire de manifeſter cette obſervation; & s'il a le malheur de tomber par fragilité, il ſe releve auſſitôt plein

de défiance de lui-même, & plein de confiance en la miséricorde de ſon Dieu.

Alors toutes les loix, tous les événemens lui paroiſſent néceſſairement liés à la Religion, alors il entrevoit toutes les générations comme des armées qui défilent, pour aller accomplir les deſſeins du Tout-puiſſant; tous les ſiecles comme des tourbillons qui ſe diſſipent pour rendre hommage à l'éternité; tous les pays comme des Iſles flottantes que la main de Dieu ſoutient; tous les empires, comme des images de ſon regne. Alors il s'attache à ſon Prince comme à celui qui repréſente l'Etre Suprême, qui tient ſa

place, & à qui l'on doit dans tous les lieux & dans tous les tems, un respect véritable & un amour filial.

Quel beau spectacle que le cœur d'un homme qui se conduit ainsi. Soumis à Dieu qu'il craint d'offenser, à l'Eglise dont il connoit l'autorité, au Roi dont il revere le pouvoir, à tous les hommes dont il est le Serviteur & l'Ami, il ne parle & n'agit que conformément à ces devoirs: si le Seigneur l'afflige, il le bénit; si la Religion lui impose des pénitences, il les accepte avec joie; si le Souverain lui demande une portion de ses biens, il les donne sans murmurer, & s'il a besoin de

ſa ſanté, de ſa vie, il les lui ſacrifie volontiers ; ſi les hommes lui font des injuſtices, il ne s'en plaint pas, s'ils le calomnient, il leur pardonne ſans qu'il en coute à ſon cœur, parcequ'il ne connoit d'ennemis que les vices & les paſſions.

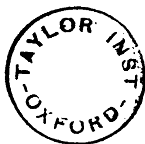
Auſſi vertueux intérieurement qu'il le paroît au dehors, il ne redoute ni l'œil de la curioſité, ni les regards de l'envie. Son plaiſir eſt celui d'obliger, ſon étude, celle de remplir les devoirs de ſon état, ſon ambition, le deſir d'arriver au Ciel. Simple dans ſes manieres, modeſte dans ſes paroles, affable envers les plus malheureux, il n'eſt intraitable & fier, que lorſqu'il s'agit

de s'oppoſer à une injuſtice ; s'il diſſimule par prudence ce qu'il ne peut empêcher, ſon ame toujours droite & pure ſe vange, par des gémiſſemens, de cette cruelle violence. Craignant juſqu'à l'ombre du ſcandale, il ne dit ni n'écrit que ce que la raiſon & la foi ſemblent lui avoir dicté. Ne craignez pas que par complaiſance ou par adulation, il loue une Ouvrage où les droits de la Religion ſont bleſſés, qu'il faſſe l'éloge d'un Auteur dont les Livres ſont pernicieux, qu'il ſe mette enfin à la mode en exaltant les folies de ſon ſiecle, & les écarts de la nouvelle Philoſophie.

Ah ! l'Honnête Homme n'ap-

plaudit qu'à ce que la Religion autorise, ne souscrit qu'à ce que les Loix permettent, n'acquiesce qu'à ce que la vérité conseille. Il aimeroit mieux mourir que de n'être pas sincere, & cette sincérité est aussi réelle que son cœur, où elle existe. Cependant il n'a ni la vanité des Stoïciens, ni l'acreté des faux dévots. Il sait qu'on n'est sociable qu'autant qu'on suit les regles de la politesse & de la douceur, & il est doux & poli.

En vain le privilége de la naissance & des dignités, semble faire perdre aux injustices & aux vices, l'odieux qui les caractérise; en vain des courtisans fourbes & rampants, osent à



l'ombre de la politique, excuſer des actions que la droiture condamne, l'Honnête Homme n'a qu'une regle, celle de l'Evangile; & tout le crédit du monde, & tout l'éclat des honneurs, & toute l'autorité de la multitude, ne le feroient pas conſentir à parler contre ſa conſcience, à agir contre la ſincérité Chrétienne.

Tout eſt conſéquent chez l'Honnête Homme, parceque tout eſt vrai. On ne le voit point paſſer d'une opinion à l'autre, dans ce qui regarde ſon devoir; chercher dans des ſyſtêmes imaginaires, des moyens d'allier la coutume avec la vérité, la paſſion avec la raiſon. Il regarde la

nouvelle Philoſophie comme un crime de lêze-Divinité, & il ſe fait gloire de rompre tout commerce avec ceux qui en ſont les partiſans.

Eſt-il Pere, il donne de bons exemples à ſes enfans ; eſt-il Maître, il édifie ſes gens ; eſt-il Seigneur, il ſoulage ſes vaſſaux. Il honore les Miniſtres de l'Egliſe, & il cache leurs défauts, il prie pour les Rois, & pour ceux qui les repréſentent ; il ne connoit ni l'aſtuce, ni la fraude. Il paye le tribut à qui il appartient ; & au lieu de s'occuper de réformes imaginaires, il ne penſe qu'à ſe réformer lui-même. Il veut que toute ſa vie reſſemble à ſa derniere heure, & il a ſoin

de ne rien faire, dont il puiſſe ſe repentir.

Que ne dirois-je point ici de la maniere dont il employe ſon tems ? N'appercevant dans la ſucceſſion des jours, que l'Eternité ; il vit moins en habitant de la terre, qu'en citoyen du Ciel. Sa principale étude eſt celle de lui-même & de Dieu, & il n'eſtime que les Livres qui ont rapport à cet objet, comme il ne priſe les biens, qu'autant qu'ils peuvent ſervir aux beſoins du prochain.

Mais au lieu de faire un portrait qu'on peut croire imaginaire, fixons l'Apôtre S. Paul, & nous verrons dans cet homme héroïque, tous les carac-

teres de la vraie probité. Il n'y a pas une de ses Epitres, que dis-je, pas une seule phrase, qui ne respire l'amour de Dieu & du prochain, pas un seul mot qui ne soit l'expression de la sincérité & de la charité. C'est en consultant son cœur, où le Christianisme comme dans un sanctuaire résidoit en entier, qu'il nous donne ces belles regles de l'honnêteté, sans lesquelles la probité ne peut exister. *Attachez vous au bien, abstenez vous de l'apparence même du mal : aimez vous cordialement les uns les autres, allez au-devant de tout ce qui peut obliger : servez fidélement Dieu, réjouissez-vous dans l'espérance de le posséder :*

soyez patient dans les tribulations : priez souvent ; ayez égard aux besoins des gens de bien ; exercez l'hospitalité ; bénissez ceux qui vous persécutent , & ne parlez mal de personne. Réjouissez-vous avec ceux qui se réjouissent, pleurez avec ceux qui pleurent : n'ayez aucune bonne idée de vous mêmes , humiliez-vous , ne rendez jamais le mal pour le mal ; conservez la paix avec tout le monde , si faire se peut ; supportez-vous les uns les autres : & n'est-ce pas ici l'abrégé de toutes les obligations qu'impose la probité ; & ne doit-on pas dire après cette énumération , qu'il n'y a pas un meilleur Code que l'Evangile , pour former des

honnêtes gens. C'eſt-là qu'on apprend à rendre ſervice à tout le monde, en ſe croyant inutile, à s'aimer pour Dieu, en renonçant à ſoi-même, à être ferme ſans rudeſſe, complaiſant ſans foibleſſe, pieux ſans humeur, humble ſans affectation, magnanime ſans vanité.

N'allons donc point chercher l'Honnête Homme ailleurs, que dans le ſein du Chriſtianiſme, c'eſt-à-dire dans le centre de cette communion, qui recommande la pratique de toutes les vertus, & qui nous élevant au-deſſus de nous mêmes, nous unit intimement à Dieu. Il eſt inconteſtable que tout vrai chrétien a de la probité; & quel-

qu'éloge au contraire qu'on fasse d'un homme sans religion, on ne pourra jamais assurer qu'il est tel qu'il paroit.

La Religion est le point d'appui de toutes les vertus ; & sans ses lumieres, elles ne sont que des lueurs toujours prêtes à s'éclipser. L'orgueil peut soutenir l'homme pendant quelque-tems dans la pratique extérieure du bien, mais le cœur demeure livré aux mauvais desirs, & tôt ou tard le masque qui couvroit son front, vient à tomber, & *le Héros s'évanouit.*

Combien n'avons nous pas vu de ces honnêtes gens prétendus, qui après avoir duppé le Public par l'apparence de la

plus exacte probité, ont paru tout ce qu'ils étoient, c'est-à-dire des personnes sans parole & sans fidélité. Il n'y a tant de faux amis, que parceque la sincérité chétienne est méconnue. L'homme Evangélique ne connoit ni les trahisons, ni les indiscrétions, ni les équivoques, ni les rapports, ni les dissimulations. Son esprit est vrai, son cœur généreux, son visage serein. S'il parle, ce n'est que candeur, s'il pense, ce n'est que sagesse, s'il agit, ce n'est qu'équité; tout à lui-même & à son prochain, il se sanctifie, & il travaille à sanctifier les autres, & ses jours s'écoulent dans le sein de la douceur & de la paix. Peut-être

malgré ces vertus, ſera-t-il en butte à la haine & à la jalouſie ; mais qu'importe. On ſait que le Juſte eſt ſouvent calomnié, que les meilleures intentions ſont mal interprêtées, qu'il n'y a point d'acte héroïque, qu'on ne terniſſe & qu'on ne défigure ; qu'enfin l'Honnête Homme ne vit pas pour cette terre, mais pour le Ciel, où la vérité fait tout connoître, & où la Juſtice ſera rendue à chacun.

On ne s'attendoit pas ſans doute à voir *la Religion de l'Honnête Homme* aſſujettie à tant de devoirs, car le monde ſur cet article eſt rempli de préjugés ; mais on juge différemment des choſes, lorſqu'on les

rapproche de la vérité. Si quelqu'un regarde nos idées ſur la probité, comme étranges aux notions qu'on en doit avoir, nous le renvoyons à l'école des Payens. Ces hommes mille fois plus ſcrupuleux que nous, regardoient tout Impie, toute perſonne qui parloit contre les Dieux, comme des monſtres indignes de vivre en ſociété, & de jouir du bienfait de la vie. Auſſi auroient-ils évité les moindres relations avec ces gens dangereux qu'on accueille aujourd'hui, & qu'on exalte comme les vangeurs de la raiſon, & les héros de l'humanité. Ils ſavoient qu'on ne doit confier ni ſon tréſor, ni ſon ſecret, ni ſa vie,

à quiconque brave le Ciel & ſes décrêts ; & c'eſt ici la concluſion de tout ce que nous venons de dire dans cet Ouvrage, & une vérité que nous voudrions, au prix de notre vie, pouvoir graver dans tous les cœurs.

FIN.

TABLE

DES CHAPITRES.

Fin de la Table des Chapitres.

APPROBATION.

J'ai lû par ordre de *Monseigneur le Vice-Chancelier*, un Manuscrit ayant pour titre: *La Religion de l'Honnête Homme* : & je crois qu'on peut en permettre l'impression. A Paris ce 25 Octobre 1765. L'ABBE' GRAVES.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra; SALUT. Notre amé le sieur NYON, Libraire à Paris: Nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au Public, un Ouvrage qui a pour titre: *La Religion de l'Honnête Homme, par M. le Marquis de Caraccioli*; s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Priviléges pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons, par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, de le vendre faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de douze années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes; Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere, dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi d'imprimer faire imprimer, vendre faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun Extrait sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'Amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, où à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles, que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée attachée pour modele sous le contre-scel des Présentes; que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725; qu'avant de l'exposer en vente, les Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur DE LAMOIGNON, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque

publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très cher & féal Chevalier, Vice-Chancelier Garde des Sceaux de France, le Sieur DE MAUPEOU: le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant, & ses ayans causes, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la Copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage soit tenue pour duement signifiée & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos Amés & Féaux Conseillers Secretaires: foi soit ajouée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. CAR tel est notre plaisir. DONNÉ à Versailles le trente-unieme jour du mois de Décembre l'an de grace mil sept cent soixante-cinq, & de notre Régne le cinquante-unieme. Par le Roi en son Conseil.

LE BEGUE.

Registré sur le Registre XVI. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, n. 521, fol. 413, conformément au Réglement de 1723. A Paris, ce 18 Janvier 1766.

LE BRETON, Syndic.



